

ATTILIO GAUDIO



épiques & douces Canaries

COLLECTION
HISTOIRE
et
VOYAGES

JULLIARD



DU MEME AUTEUR

Chez le même éditeur :

A TRAVERS L'AFRIQUE BLANCHE
SUR LES TRACES DE MARCO POLO
A LA RECHERCHE DES ILES IGNOREES

ATTILIO GAUDIO

ÉPIQUES
ET
DOUCES CANARIES

avec la collaboration d'Esther Peter

1 carte

36 photographies

RENE JULLIARD
30, rue de l'Université
PARIS

Vous intéresse-t-il d'être tenu au courant des livres que publie l'éditeur de cet ouvrage ?

Envoyez simplement votre carte de visite aux Editions René Julliard, Service « Vient de Paraître », 30, rue de l'Université, Paris-7^e, et vous recevrez, chaque mois, gratuitement et sans aucun engagement de votre part, son bulletin illustré « Vient de Paraître », qui présente, avec les explications nécessaires, toutes les nouveautés, romans, voyages, documents, histoire, essais, etc., que vous trouverez chez votre libraire.

© 1958 by René Julliard

PRINTED IN FRANCE

AVANT-PROPOS

J'ai visité un après-midi d'automne une vieille église génoise. Elle était cachée dans un de ces « carruggi », ces ruelles sombres et longues, qui ont connu toutes les gloires et toutes les défaites de la séculaire République maritime, et qui aujourd'hui restent le cœur vieilli de la « Superbe Gênes ».

Dans la petite sacristie de N. S. del Carmine, une épitaphe arrêta mon regard :

E questi il secundo scopritore
delle Canarie detto del Giovanni
Boccaccio Nicolosus da Recco Jaunensis.

Là gisait donc ce navigateur oublié qui, seul et premier parmi les Européens nouveaux avait fait voile sur la route des Hespérides et avait redécouvert, après le long silence du Moyen Age, les Iles Fortunées.

Le lendemain, j'étais à Florence et j'y retrouvai en effet parmi les précieux manuscrits de la bibliothèque Laurenziana, le « portulan » médicéen qui remontait à 1351. Ce document était attaché à un atlas nautique de la même époque ; l'archipel canarien y figurait assez exactement, et le drapeau de la République de Gênes était dessiné sur l'île de Lanzarote, ainsi que le nom italien d'Alegranza sur une petite île qui devait avoir été une des premières vues par les équipages des navires faisant route vers le sud.

L'air ahuri du conservateur me fit comprendre qu'un deuxième document, enseveli dans les archives, n'avait pas été violé par la curiosité des historiens depuis fort longtemps. C'était un acte notarié attestant que des Génois : Tedisio Doria, et les frères Ugolino et Vadino Vivaldi avaient armé deux caravelles pour explorer les lointains pays atlantiques. L'un de ces navires s'appelait « Sant' Antonio », l'autre « Alegranza ».

Il s'agissait donc d'une grande découverte italienne — avant celle de l'Amérique par Christophe Colomb — malheureusement presque effacée dans les annales de l'histoire maritime par les expéditions portugaises, espagnoles et françaises, qui toutes, successivement, réclamèrent la primauté de cette redécouverte.

Je voulus, moi aussi me rendre à ces îles légendaires que les navigateurs anciens avaient connues et les poètes chantées. Elles étaient ce Jardin des Hespérides, où les sept filles d'Hespéris, — fils du roi Atlas — et de la Nuit allèrent habiter, se nourrissant de pommes d'or, protégées par un dragon à cent têtes. Monstres et dieux en interdisaient l'accès aux aventureux mortels avides de connaître ce jardin enchanté bercé par la houle de l'Atlantique. Hercule, gardant le détroit et courbé sous le poids du monde, fit anéantir la flotte égyptienne du Pharaon Bousiris tombé follement amoureux des Hespérides, réputées pour leur divine beauté.

Pourquoi ne put-il infliger cette même destinée aux navires de Castille qui allèrent un jour tomber comme un fléau sur les fils d'Atlas qui, le long des siècles, avaient vécus libres et heureux comme les Hespérides ?

Avant d'appareiller vers ces îles, qui, désormais, ne leur appartiennent plus, c'est vers les Atlantes que ma pensée s'est tournée et c'est leur souvenir qui allait animer mes recherches.

C'est un peu notre devoir d'Européens de la nouvelle génération de regarder plus attentivement les dépouilles de ces peuples que nos ancêtres, sous prétexte de les civi-

liser, ont trop souvent abrutis ou anéantis ; de sauver tout au moins la mémoire des peuples ensevelis, de rendre justice à leurs gestes et à leurs vertus.

La tâche de l'historien est justement celle de conserver objectivement pour la postérité les vies perdues des vainqueurs et des vaincus. Et, dans l'histoire des épopées humaines, il est certain que les Guanches des Iles Canaries méritent une place posthume et prendront rang parmi les évocations les plus belles et les plus exemplaires.

A l'intention de mes contemporains animés de la même curiosité, je décrirai aussi la nature et les gens qui habitent de nos jours les Iles Fortunées. Ce voyage, qu'accompagné de Mme Esther Peter, je viens de réaliser dans chacune des îles qui forment l'archipel canarien, et qui m'a permis de connaître les rares vestiges encore visibles de l'ancienne civilisation disparue, a été le couronnement d'une reconstitution lente et complexe, bâtie avec d'innombrables lambeaux de documents et des sources historiques de différentes époques, dispersées à travers les archives, les bibliothèques, les musées, les collections privées d'Afrique, du Moyen-Orient, du Portugal, d'Espagne, de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Autriche et d'Italie — pour ne pas parler du matériel existant aux îles Canaries elles-mêmes.

A. G.

TRADUCTION FRANÇAISE DES MOTS CANARIENS

Alcorac : principale divinité canarienne.

Almogaren : lieu de culte ou couvent rupestre de l'île de Gran Canaria.

Banot : genre de javelot en bois avec la pointe recourbée et dont certains modèles, comme ceux de l'île de La Palma, étaient analogues au boomerang.

Faycan : grand prêtre de la Gran Canaria.

Guanarteme : chef d'Etat canarien.

Guayres : nobles, princes et membres du Grand Conseil (Tagor).

Guyafane : élève des collèges canariens.

Harimaguadas : prêtresses de la Gran Canaria consacrées au culte d'Alcorac.

Mencey : rois de l'île de Ténérife.

Pintaderas : cachets en bois, pierre et terre cuite à motifs géométriques employés pour le tatouage.

Sigones : chefs militaires.

Tagor : Grand Conseil des nobles et des anciens, véritables sénats des Etats insulaires.

Tamarco : vêtement en peau de bête, rarement tanné et teint, porté par la presque totalité de la population insulaire.

Tabona : couteau en obsidienne.

Tabaiba : bois d'une plante canarienne employé par les indigènes dans la fabrication d'armes et d'ustensiles.

Xercos : sandales.

PREMIERE PARTIE

L'EPOPEE GUANCHE

*La gloria con ser la gloria
creyo cosa necesaria
hacer un cielo en la tierra
hizo las Islas Canarias...*

CHAPITRE PREMIER

LA CONQUETE NORMANDE

UNE histoire qui ressemble à une légende est à l'origine de la conquête des îles Canaries et de l'agonie de ses insulaires primitifs.

Dans la plus orientale des îles de l'archipel, celle de Lanzarote, régnait au *xiv*^e siècle de notre ère un grand roi nommé Zonzamas. Un matin, une tempête jeta contre les écueils de l'île le rafiote d'un aventurier espagnol, Martin Ruiz de Avendano. Zonzamas, qui vivait au centre même de l'île, dans un château fort aux murs cyclo péens, reçut les naufragés avec une grande bienveillance et leur offrit l'hospitalité pour le temps qu'il leur faudrait, afin de construire un autre bateau capable de les ramener dans leur pays.

Martin Ruiz ne savait pas qu'il avait échoué dans une île où les mœurs étaient pour le moins bizarres : les femmes y avaient droit à trois maris, et chaque mari partageait la couche de sa femme pendant un mois ; les deux autres servaient les époux... tout en attendant leur tour.

Mais sur Lanzarote, aride et volcanique, les arbres sont rares et le bois de charpente pratiquement inexistant. Quoique Zonzamas eût mis à la disposition des étrangers des hommes pour aller en chercher dans les oasis les plus reculées de son royaume, le travail n'avancait pas. Et la reine Fayna eut ainsi tout le temps de s'éprendre du jeune et fougueux hidalgo — et Avendano

l'occasion de remercier son hôte de bien vilaine façon...

Mais le bateau de fortune, un jour, hissa ses voiles et les étrangers repartirent. Quelques mois après le départ de Martin Ruiz, la reine mit au monde une petite fille. On l'appela Ico, mais l'entourage du roi lui fit remarquer discrètement que cette enfant avait la peau trop blanche et les cheveux trop blonds pour être une pure canarienne... Le peuple dénia au nouveau-né la filiation royale et, selon la coutume de l'île (qui dans ce cas manifestait certaines affinités étonnantes avec l'Égypte pharaonique), le Conseil des Guayres (Nobles) décida que, lorsqu'elle serait pubère, elle serait mariée à son frère. Cette union incestueuse eut lieu en effet quatorze ans après la naissance d'Ico, et un fils nommé Guadarfia en naquit.

Après la mort de Zonzamas, le Conseil des Guayres refusa la couronne au fils d'Ico, à moins que cette dernière n'accepte de se soumettre à l'épreuve du feu. Pour que cette épreuve puisse s'accomplir, il fallait trouver deux victimes, c'est-à-dire deux filles que l'on pouvait arrêter et pratiquement tuer sur simple ordre du Conseil des Nobles (qui à Lanzarote concentrait aussi dans ses pouvoirs l'administration de la justice). On saisit donc deux filles de bourreaux qui formaient la caste la plus méprisée. Les deux malheureuses jeunes filles furent amenées dans la grotte emplie d'une fumée asphyxiante où Ico devait passer l'épreuve, et enfermées avec elle. La légende veut ici qu'une vieille, la nourrice peut-être, ait glissé une éponge mouillée à Ico, que celle-ci pressa contre sa bouche et ses narines. Elle seule survécut. La preuve était ainsi faite qu'elle était de sang royal et, acclamé par le peuple, son jeune fils Guadarfia fut couronné roi de Lanzarote par le Conseil des Guayres.

Pendant que ces événements se passaient à Lanzarote, un jeune chevalier d'une des plus anciennes familles du pays de Caux naissait dans les brumes lointaines de la France septentrionale. Il s'appelait Jehan de Béthen-court et était le quatrième du nom. En venant au monde,

vers l'année 1360, il portait en lui le sort de ce peuple tropical et celui des Iles Fortunées. Sa jeunesse turbulente et aventureuse le vit successivement panetier, écuyer et, lorsqu'il épousa Jeanne du Fayel, noble damoiselle de Champagne, il était Chambellan de Charles VI.

Mais les descriptions fantastiques des marins dieppois revenant de croisières atlantiques le firent rêver. Il n'en fallait pas plus pour exciter son goût de l'aventure, et, sur le champ, il décida d'aller vers les îles fabuleuses. Il lui fallait de l'argent?... Qu'à cela ne tienne, il engagerait ses terres. Il avait en Espagne de sérieux appuis puisque son oncle, Robert de Braquemont, avait jadis rendu des services au Roi de Castille et avait épousé Ines de Mendoza, fille du maître de la Maison royale. Braquemont lui avança la somme de 7 000 livres-tournoi contre la seigneurie de Granville-la-Tainturière.

Il trouva aussi un hardi compagnon en Gadifer de la Salle, Normand comme lui et fine lame. Peu après, il se rendit à La Rochelle où il acheta un voilier solide, puis se mit en quête d'hommes. Les tavernes et les bouges regorgeaient en ce temps de matelots prêts à l'aventure et au risque. Un équipage à l'image et au gré des deux compagnons fut vite trouvé. Et le 1^{er} mai 1402, ils larguèrent les amarres. Après un arrêt forcé à Cadix et à Séville, la caravelle à bord de laquelle il ne restait que cinquante-trois personnes parvint en vue des silhouettes de trois petites îles rocheuses. C'étaient les trois sentinelles septentrionales de Lanzarote : Aleganza, Montagna Clara et la Graziosa. Avec sa poignée de mercenaires — et les moines qu'il avait embarqués pour s'en servir de couverture morale — notre chevalier mit pied sur le sol noir et brûlant de Lanzarote.

Mais les indigènes, rendus méfiants par les nombreuses razzias auxquelles les avaient soumis les pirates barbaresques et les corsaires européens, ne se montrèrent pas. Cependant ils surveillaient les moindres mouvements de la petite troupe et dès qu'elle fit mine d'explorer l'intérieur de l'île, elle se heurta à une série de pièges

et d'embuscades. L'aspect des indigènes n'était guère rassurant : d'une stature impressionnante, d'une force véritablement cyclopéenne, leurs corps velus couverts en partie par des peaux non tannées, les cheveux noirs et coiffés d'un bonnet de peau piqué de plumes d'autruche disposées en éventail — ce qui les faisait paraître gigantesques — ils bondissaient avec une agilité de gazelle le long des escarpements et, de roc en roc, harcelant sans arrêt les mercenaires de Béthencourt avec de longs javelots et des pierres brutes.

(Cette attitude hostile et même exaspérée avait sa raison d'être : en 1390 une expédition espagnole avait mis pied sur l'île et les insulaires s'étaient rendus en foule sur le rivage pour accueillir les étrangers et leur souhaiter la bienvenue. Une grêle de flèches leur répondit, tuant et blessant plusieurs d'entre eux. Leur juste peur les fit fuir ce qui les sauva ou presque... Car les Espagnols pénétrèrent jusqu'au premier village où ils saisirent cent soixante-dix habitants, ainsi que le roi Guanarème et la reine Tinguafaya. Butin et prisonniers furent chargés sur la galère et transportés en Espagne où le gouvernement espagnol lui-même se chargea de vendre les esclaves. Encouragée par la réussite, une nouvelle flotte appareilla de Séville à destination de Lanzarote en 1393. Elle ne tenta pas plus de conquérir l'île, mais se contenta de longer les côtes, enlevant un grand nombre d'insulaires pour ravitailler le marché d'esclaves de la péninsule.)

Mais l'ancien Chambellan de Charles VI n'était pas homme à se décourager pour si peu. S'infiltrant à travers les montagnes lunaires de l'île inconnue, ripostant tour à tour par la force et la ruse, il parvint au pied d'une fantastique muraille, manifestement construite de main d'homme.

Elle était formée de monolithes superposés qui avaient jusqu'à deux mètres de longueur et un mètre d'épaisseur. Ici et là, s'ouvraient des passages dont les linteaux étaient également formés d'énormes dalles plates. C'était l'enceinte extérieure du château fort royal.

Le roi Guadarfia, informé de l'approche des étrangers, prit alors la décision de les recevoir et de les entendre avant de les combattre. Il portait, sans doute, malgré tout, une certaine sympathie aux Européens. Jehan de Béthencourt se félicita de l'accueil pacifique du roi lorsque, en pénétrant dans la forteresse, il s'aperçut que les puissantes murailles n'étaient que la première des nombreuses enceintes concentriques qui cernaient la demeure royale. Celle-ci se trouvait, à son grand étonnement, non pas à la surface de la terre mais creusée dans le sol. Guadarfia et sa cour vivaient dans un véritable labyrinthe souterrain.

L'île aurait pu résister longtemps aux étrangers car elle était la seule de l'archipel à posséder des fortifications conçues pour la défensive. Mais Guadarfia accepta, dès la première entrevue avec Béthencourt, de se convertir au christianisme et de permettre aux Français de s'installer sur l'île.

Ainsi l'habile chevalier, usant de son charme et de la persuasion, eut raison d'un roi et d'un peuple libres, vivant sur une île aussi vaste que la Corse, sans user de la force. Et Béthencourt donna libre cours à sa joie en fichant sa lance si violemment en terre qu'elle se rompit car « elle n'était plus nécessaire pour conquérir » !

Ayant conclu pacte d'amitié, Jean de Béthencourt, Gadifer de la Salle et leurs compagnons découvrirent le curieux monde de l'île.

Pour construire leurs habitations, les indigènes « maohéris » commençaient par creuser dans un terrain meuble, souvent dans du sable volcanique, un trou de deux mètres de profondeur et de trois mètres de longueur. Ils élevaient ensuite tout autour un mur de pierres longues d'environ cinquante centimètres qu'ils cherchaient parmi les débris volcaniques. Ces pierres devaient présenter au moins une surface plate, qui était toujours tournée vers l'intérieur de la future habitation, afin que le mur n'y présente pas d'aspérités. Les coins des murets

noirs étaient parfaitement ajustés et sans aucune fissure. Lorsque ce mur avait atteint deux mètres de hauteur, on le couvrait de dalles granitiques. Elles reposaient sur le muret par une des extrémités de façon que l'extrémité opposée vienne s'archouter à un niveau un peu plus élevé contre une autre dalle reposant sur l'autre versant. Cette toiture était ensuite recouverte de la terre extraite du trou. La forme de ces maisons à une seule pièce était variable. Il y en avait de circulaires, d'oblongues, des carrées et des rectangulaires. Une pente descendait de l'extérieur jusqu'à l'ouverture qui permettait l'accès de la pièce ; ce devait être un spectacle cocasse que de voir les habitants disparaître ainsi comme des lapins dans leur terrier !

Les « Maohéris » étaient idolâtres et avaient le culte de la pierre. Fidèles à leur genre de construction circulaire, ils avaient bâti un temple-sanctuaire formé d'une enceinte de pierre s'enroulant en spirale et dont l'étroit passage concentrique menait à une esplanade centrale où s'érigait une colonne de pierre.

Leurs morts étaient enterrés dans des tumulus en pierres grossièrement taillées sur lesquelles veillaient de hautes stèles semblables aux menhirs. Ils respectaient leurs ancêtres disparus, dont l'esprit, selon eux, planait au-dessus des vagues et se rendait à l'appel des vivants lorsque ceux-ci désiraient demander conseil. Ils dormaient alors sur la dalle du tombeau pour établir un contact direct. Lorsque dans les réjouissances populaires, ils voyaient chevaucher dans le ciel de petits nuages en provenance de la mer, ils les accueillaienent avec de grands signes d'allégresse et de respect, persuadés d'avoir affaire aux âmes de leurs aïeux.

Béthencourt, habitué à administrer personnellement ses fiefs, s'intéressa dès le début aux activités agricoles et artisanales. Il fut frappé tout d'abord par l'ingéniosité avec laquelle les Maohéris emmagasinaient et conservaient l'eau. Ils creusaient dans le sol de vastes réservoirs d'eau de pluie revêtus à l'intérieur de pierres polies parfaitement ajustées. Quelques marches permettaient

d'atteindre l'eau lorsque le niveau baissait. Béthencourt aussitôt entreprit de leur apprendre à canaliser cette eau afin de cultiver une plus grande surface de terre, et aussi à capter l'eau des trois grandes sources naturelles, de l'île pour mieux arroser les oasis de palmiers-dattiers qui verdoyaient dans les vallées, et dont les dattes succulentes étaient, avec la farine d'orge et du mil, la chair du grand oiseau de mer qu'ils appelaient « pardela » et le lait de leurs chèvres, la base de leur alimentation.

Quant à l'artisanat, il consistait uniquement dans la fabrication de poteries qui, chez eux, était un véritable art, compte tenu des moyens tout à fait primitifs dont ils disposaient. Pour recevoir directement le lait pendant la traite, ils avaient des vases de deux dimensions, adoptant la forme d'une barque, le bec en pointe. Petits, on les appelaient « tabajostes », grands, « tofios ». Ils décoraient ces vases à l'aide de peignes en os ou en bois aux dents effilées qui traçaient sur l'argile encore humide des lignes verticales. En bordure du col des cruches de forme ovale, ils incisaient des épis se croisant harmonieusement. Des marmites de tailles différentes servaient à bouillir la viande grasse et particulièrement aimée des « pardelas », dont le vol lourd et malhabile faisait une proie facile.

Unissant à ses compétences d'administrateur une âme de colonisateur, le chevalier normand décida d'apprendre aux insulaires l'art du bâtiment dans le sens européen du mot, afin de construire non seulement des forteresses mais aussi des maisons d'habitations privées plus confortables que leurs antres ténébreux. Il fonda ainsi une ville presque française non loin du château fort de Zonzamas (cette ville que Maciot de Béthencourt appela plus tard Teguisse).

Ayant ainsi achevé son rôle d'innovateur, le Normand jeta son dévolu sur l'île voisine de Fuerteventura. Il longea les côtes de l'île, qui lui parut moins accidentée que Lanzarote. En effet, la chaîne des collines, qui la parcourt du nord au sud comme une crête dorsale, n'atteint

avec son plus haut sommet, que quelque cinq cents mètres. Cherchant un endroit propice au débarquement, il aperçut des indigènes qui, assemblés en un point de la côte, mettaient des barques à l'eau. Aussi grands que ceux de Lanzarote, aussi bien bâtis, ils portaient une barbe disposée en petites pointes raides et une coiffure similaire, surmontée du bonnet à longues plumes. Ainsi hérissés, ils avaient un aspect plus terrible encore que les habitants de Lanzarote, mais leurs visages n'exprimaient qu'une grande allégresse et, prenant des matelots à bord de leurs barques, ils les amenèrent à terre, où la foule amassée sur la plage les accueillit avec de tels transports que les Français n'en crurent pas leurs yeux. Se laissant tomber par terre, faisant mille cabrioles, criant, roulant les uns par-dessus les autres, s'embrassant, se bousculant, les insulaires manifestaient une joie si délirante que Béthencourt en resta éberlué.

Les femmes portaient de jolies tuniques ajustées, dessinant la taille, ne dépassant pas le genou et laissant à découvert un côté de la gorge. Leurs longs cheveux étaient ornés d'une bandelette de peau très fine peinte de couleurs brillantes surmontée d'une aigrette de plumes disposées avec grâce. Elles chaussaient des sandales, fixées aux pieds par des liens et que l'on aurait dites une mauvaise imitation des sandales romaines.

Quand on conduisit les étrangers auprès de leur roi, celui-ci manifesta si grand respect et soulagement que notre vaillant chevalier se douta de quelque malentendu. Il devait apprendre pourquoi ces libres insulaires accueillaienent avec une telle joie des vaisseaux chargés de les conquérir !

L'île était habitée par deux peuples opposés par une guerre presque permanente et dont les territoires étaient séparés par une muraille gigantesque qui traversait l'isthme de Pared d'orient en occident. Au nord, la principauté de Maxorata embrassait la majeure partie de l'île ; la principauté de Handia, qui comprenait la presque île du même nom, était située au sud.

Or, quelques mois avant la venue des Français, des

troubles avaient éclaté entre les deux principautés. Tamonante, femme sage et noble, qui tenait entre ses mains toute la justice de l'île et était en toute chose supérieure aux gouvernements des principautés, édictant les lois et les faisant appliquer et ayant seule le pouvoir de couronner les seigneurs, avait vainement essayé d'apaiser le conflit.

Une profonde tristesse s'était abattue sur le peuple. Comme les autres insulaires, ils étaient enclins au suicide, et beaucoup d'entre eux songèrent à cette solution.

C'était alors qu'intervint une autre femme — la mère de Tamonante disent certains — Tibiabin, la prêtresse de la montagne. Car il existait à Fuerteventura de grands édifices de pierre destinés au culte. Ces temples, qu'on appelait « efequenes », étaient circulaires. Deux murs concentriques formaient une double enceinte, dont l'entrée principale n'avait guère plus de largeur que celle des habitations ordinaires. C'était dans ces temples, situés pour la plupart sur les sommets, que les insulaires déposaient leurs offrandes de beurre et faisaient des libations avec du lait de chèvre en honneur de la divinité protectrice à laquelle ils adressaient leurs prières, en élevant leurs mains vers le ciel.

La prêtresse, dont les mystérieuses révélations entretenaient leur crédulité, exerçait chez eux une grande influence. Suivant du regard les volutes de la fumée qui s'élevait de l'autel du sacrifice, elle interprétait la volonté des dieux et en faisait part au peuple qui la vénérât et la craignait à la fois.

Tibiabin, une fois encore, intervint donc lorsque la tension entre les deux partis adversaires devint telle qu'elle laissait présager le pire. Les dieux, dit-elle, avaient décidé de libérer l'île de l'emprise maléfique du démon qui avait régné sur les esprits. Bientôt ils leur enverraient en messager des hommes blancs qui viendraient par la mer, montés sur de grands bateaux. Et ces envoyés divins rétabliraient l'ordre et la justice, leur apporteraient la nouvelle et véritable croyance, et les rendraient immortels. La prophétie se réalisa puisque

Béthencourt et ses hommes étaient en effet de peau blanche et montés sur des bateaux à voiles blanches. Tibiabin se convertit aussitôt au christianisme et vécut fort pieusement.

Béthencourt profita des excellentes dispositions de la population à son égard pour fonder une nouvelle ville, qui devait en rester la capitale pendant plusieurs siècles, et qui porta le nom de Santa Maria de Betancoria.

La chance et les dieux des îles ayant été particulièrement favorables au chevalier, le Roi de Castille, généreux à son tour, lui octroya officiellement le pouvoir et ainsi Jehan de Béthencourt prit possession des anciennes Junonia et Capraia au nom des souverains espagnols.

Mais l'élan conquérant du chevalier français n'était pas éteint pour autant. Et, en 1420, c'est avec une bonne armée de plusieurs navires qu'il mit le cap sur l'île orientale de Gomera. Là il n'eut aucune difficulté à établir un genre de protectorat, laissant entière liberté aux insulaires, car ceux-ci avaient déjà une fois été « conquis » et christianisés.

En effet, en 1384, un Espagnol nommé Don Hernando Ormel de Castro, parti à la recherche de Madère — qui en ce temps-là apparaissait périodiquement aux marins, mais n'avait pas encore été abordée —, découvrit Gomera. Ille pour île, il décida de prendre possession de celle-là et y débarqua aussitôt, avec ses hommes. Or, les Gomériens, très grands, agiles, et dont la force redoutable était au service de mœurs particulièrement guerrières ne l'entendirent pas de cette oreille. Ormel de Castro tomba tout de suite sur une petite troupe conduite par le frère d'un des seigneurs de l'île — divisée en ce temps en quatre royaumes — qui lui opposa une vive résistance. La nouvelle du débarquement se répandit aussitôt dans toute l'île et, unis, les Gomériens se précipitèrent à l'attaque. Les Chrétiens n'avaient aucune chance de s'en tirer, malgré leurs armes perfectionnées. Leur ignorance totale du terrain devait les perdre. Les ayant encerclés, les Gomériens les repoussèrent jusqu'à un rocher nommé

Argodai (forteresse). Il n'y avait qu'un seul moyen d'accès... gardé par les Gomériens. Ormel de Castro se rendit compte de l'inutilité de toute résistance. Il demanda et obtint grâce.

Les Gomériens étaient d'une force et d'une adresse physique extraordinaires. (L'exploit de l'un des seigneurs de l'île, Gralhequia, était resté célèbre : un jour, il était allé à la pêche avec quelques hommes sur un roc éloigné du rivage ; ils revenaient à la nage lorsqu'un grand squalo les attaqua. Gralhequia plongea et se jetant sur le dos du poisson l'emprisonna dans ses bras puissants, jusqu'à ce que ses amis fussent en sûreté. Puis il lâcha le monstre et regagna le rivage sans avoir subi aucun dommage.) Ils présentaient cependant, en même temps, une curieuse tendance à la neurasthénie.

Les enfants, dès l'âge le plus tendre, devaient faire leurs preuves. Placés à distance de jet, les pieds joints, on lançait sur eux de petites boules d'argile qu'ils devaient éviter par des mouvements du corps, sans s'écarter du cercle tracé ; une fois qu'ils étaient familiarisés avec ce jeu, on leur lançait des pierres. Puis, on passait aux projectiles véritablement dangereux : il leur fallait d'abord se garer de javelots sans pointes, bientôt remplacés par d'autres acérés par le bout. Elevés à pareille école, ils ne manquaient pas d'acquérir rapidement l'adresse audacieuse, l'intrépidité et la promptitude de réflexes qui les rendaient si redoutables au combat. Et ceux d'entre eux qui avaient fait preuve d'une bravoure exceptionnelle et étaient tombés à la guerre étaient par la suite vénérés comme des dieux ; les hauts faits d'Aguabanahizam, d'Agualeche, de Hauche, d'Agua-coromos et d'autres encore étaient cités en exemple aux jeunes guerriers comme aux enfants.

Dans leurs immenses grottes où vivaient confortablement des familles entières et même leurs troupeaux de brebis et de chèvres, ils se réunissaient pour chanter ensemble de tristes ballades et pleurer en commun !

Cependant, Ormel de Castro et ses hommes ap-

préciaient beaucoup l'une des coutumes étranges de l'île : les femmes étaient communes. Les hommes se les cédaient mutuellement sans plus de cérémonie et considéraient comme un grand honneur d'abandonner le lit conjugal à un hôte... moyennant quoi, d'ailleurs, ils partageaient la couche de son épouse ! C'est pourquoi les héritages ne se transmettaient pas de père en fils, mais revenaient toujours aux enfants des sœurs des deux époux.

Parmi les hommes d'Ormel de Castro se trouvait un prêtre qui entreprit aussitôt d'évangéliser les insulaires. Or, sa tâche avait été facilitée par une prophétie faite quelques années auparavant par un des sages de l'île, Eiunche. Jusqu'à l'arrivée des chrétiens ils avaient adoré un esprit démoniaque qui leur apparaissait sous la forme d'un homme velu, nommé Hirguan, ou sous la forme d'un bouc qui poursuivait les femmes. Celles-ci fuyaient devant lui jusqu'à un arbre déterminé dont les branches les protégeaient contre les galanteries du bouc démoniaque. Mais Eiunche un jour leur dit que Hirguan était l'ennemi du vrai, et qu'au ciel il y avait un dieu, nommé Orohan. Il leur prédit également qu'après sa mort, des hommes viendraient sur l'île qui leur parleraient du vrai dieu.

Le prêtre leur parla de Dieu et les insulaires reconnurent en lui celui qu'Eiunche leur avait annoncé. Obéissant à sa prophétie, ils se convertirent au christianisme et prirent des noms de saints, et c'est ainsi que Béthencourt ne devait trouver presque que des noms chrétiens lorsqu'ils débarqua, car les anciens noms disparaissaient avec les derniers idolâtres.

L'histoire dit que Ormel de Castro laissa le prêtre sur l'île après son départ, le nommant évêque de Gomera, avec pour mission de détruire entièrement le culte de Hirguan. L'Évêque réussit presque entièrement — ...mais, isolé des siens et de mœurs relâchés, il renia plus tard la foi chrétienne pour adorer à son tour le démon, et épouser une femme de l'île.

Pour Béthencourt, ce peuple de guerriers ne présen-

taut aucun intérêt économique. Il se contenta donc d'achever la christianisation des habitants de l'île et se garda bien d'exiger d'eux des tributs ou de leur imposer des taxes.

Maintenant, c'était Palma, grande et belle, qui l'attirait. Accompagné de plusieurs bateaux, Gadifer de La Salle quitta Gomera, se dirigeant vers elle. Mais les dieux et le vent leur furent contraires. Une violente tempête les détourna de leur chemin et les jeta contre une petite île, à l'aspect peu engageant, entourée d'écueils dangereux que la mer attaquait rageusement. Encore était-ce heureux qu'elle se fût trouvée là car, plus loin, c'était « la mer qui n'était plus navigable ». De hautes falaises noires et compactes mangées de cactus, d'immenses bois sombres de pins et de lauriers, une grève rocailleuse, telle se présentait l'île de Hierro, la plus occidentale, la plus atlantique des Canaries. Jetant l'ancre, Gadifer de la Salle fit mettre à l'eau plusieurs barques afin d'explorer cette nouvelle conquête. Il ignorait totalement sa structure puisque aucune carte n'en existait.

Les habitants, les premiers, lui réservaient une surprise.

Lorsqu'ils s'approchèrent du rivage, en effet, les arrivants virent brusquement apparaître des gens de stature moyenne — autant qu'on pouvait en juger de loin — bien bâtis, habillés de courtes jupes de peaux, les cheveux noirs flottant sur les épaules. Et ces gens gambadaient de joie, poussaient des cris. Ils se jetèrent finalement à l'eau, essayant de se rapprocher plus vite des barques des chrétiens. Se laissant emmener vers le roi Agnofo par les insulaires lui marquant le plus profond respect, La Salle, amusé se demanda si cet accueil chaleureux était, encore une fois, dû à une heureuse prophétie !

Les étrangers arrivèrent bientôt au village d'Amoco, devant une grande bâtisse en pierres, couverte de branches, de feuilles et de paille et entourée d'un grand fossé ; c'était une des maisons communes dans lesquelles

les insulaires avaient coutume de se rencontrer, et où se réunissaient jusqu'à vingt familles, pour y chanter et y danser.

Les indigènes — les « bimbachos » — semblaient plus primitifs encore que les habitants de Gomera. Selon la légende, c'était d'ailleurs une femme de l'île de Gomera qui, soutenue par des outres remplies d'air, avait été jetée sur les rivages de Hierro, qui leur avait appris l'usage du feu.

Ils habitaient de vastes grottes le long du littoral ; une couche de fougères leur servait de lit, et dans des poteries grossières, ils broyaient les racines de fougères nommées *haran* qu'ils rôtissaient ensuite dans du beurre (*bmulan*) — ce qui, mélangé au lait des brebis (achemen) constituait l'aliment de base des enfants, appelé « guamames ». Ils faisaient rôtir les viandes grasses des caillies, des perdreaux, et celles de leur brebis. Contrairement aux habitants de certaines des îles, ils se nourrissaient aussi de fruits de mer et aimaient par-dessus tout un mollusque qu'ils appelaient *lapas*. Ils se réunissaient dans certaines grottes et y faisaient de véritables festins de ces *lapas*. Le sol de ces grottes était ainsi jonché de nombreuses couches de coquillages.

La douceur de leur caractère, leur extrême mélancolie frappèrent les chrétiens. Était-ce la mer dangereuse qui les entourait, l'aspect plus que sévère des hautes frondaisons de l'île ? Même leurs danses étaient empreintes de cette langueur infinie. En file, se tenant par la main, ils exécutaient des pas, en chantant doucement des complaintes. Pourtant la terre était fertile, leurs troupeaux plus gras et à la chair plus succulente que celle des autres îles, et l'eau ne manquait pas : trois sources, Acof, Apio et Pozo coulaient claires et limpides dans les vallées encastrées. Et plus sûr encore, un arbre merveilleux laissait couler de ses branches assez d'eau pour leur permettre d'abreuver leurs bêtes et faire boire leurs familles.

Ces primitifs ne reconnaissaient d'autre distinction entre eux que la richesse ou la pauvreté et c'était toujours le plus riche en troupeaux et en terres qui régnait.

C'était à Amoco que vivait leur roi, véritablement souverain puisque aucun conseil ne l'assistait. Il laissait à ces sujets la plus grande liberté, n'exigeant d'eux qu'un modeste tribut. Leur justice pourtant était expéditive et ils connaissaient même la prison. Celle-ci était toujours souterraine et s'appelait « beni-sahare ». Aux voleurs, ils crevaient un œil la première fois, le deuxième la seconde, l'empêchant ainsi de commettre à nouveau un forfait.

Leurs mœurs étaient encore plus libres que ceux des habitants de Gomera puisqu'ils pouvaient épouser toute femme — sauf leur propre mère — et autant qu'ils en désiraient.

Ils vouaient un culte tout à fait particulier à Eraoaran, être suprême masculin, et à Moneiba, être suprême féminin. Ce culte était célébré au pied d'un rocher sacré. Les hommes s'adressaient uniquement à l'idole mâle alors que les femmes priaient l'idole femelle. Le couple était censé habiter parmi les plus hauts rochers et le peuple croyait reconnaître en deux piliers naturels les sièges où ils aimaient se reposer.

Le grand prêtre montait sur une hauteur presque plate, adossée à un pic rocheux. Sur le côté s'ouvraient plusieurs chambres rondes. De celles-ci partait un chemin taillé dans la roche qui conduisait à un mur de pierres circulaires, au milieu duquel, adossée à la paroi, il y avait une cellule pavée de grandes pierres plates. Là se trouvait l'autel où le grand prêtre faisait ligoter l'animal désigné pour le sacrifice. Plongeant son dur couteau d'obsidienne dans le ventre de l'agneau ou de la chèvre, il en extrayait les entrailles pour les brûler, ainsi que les chairs, dans un récipient creusé au milieu de la dalle. Une dense colonne de fumée montait vers le ciel et tandis que le grand prêtre levait ses bras et ses yeux vers le haut de la montagne en implorant la divinité, le peuple se prosternait.

Un autre rite se célébrait dans l'île en honneur de la fécondation. Dans les temps de sécheresse — rares — le grand prêtre suivi par le peuple qui s'était imposé un

jeûne de trois jours, se rendaient à la clairière d'Acuitunta. Là se trouvait la grotte Abstenechita où vivait l'esprit démoniaque Aranfaibo, sous la forme d'un cochon. Dès que l'animal faisait son apparition, le grand prêtre le saisissait et l'enveloppait dans son *tamarco* pour le promener ensuite en grande pompe parmi la foule prosternée jusqu'au rocher sacré.

Chaque année, les bimbachos se réunissaient pour de petites fêtes villageoises qu'ils appelaient *guatativoas*. En ces occasions, ils tuaient leurs brebis les plus grasses et les rôtaient tout entières. Tous les participants avaient droit à leur part du festin.

Mais un homme avait vécu parmi eux, nommé Ioné, « dont le sens inné de la morale », peut-être, s'était révolté devant certaines pratiques. Et, peu avant sa mort, ce sage leur prédit que cent ans plus tard, lorsque son corps ne serait plus que cendres, des hommes à la peau blanche, envoyés par le vrai Eranorahan, viendraient d'au-delà des mers et qu'à ces hommes ils devaient foi et obéissance. Ioné enterré selon la coutume de l'île, dans une grotte soigneusement fermée, les insulaires avaient continué leur vie barbare.

Mais La Salle avait vu juste, car peu de temps avant son arrivée, ils avaient ouvert la grotte mortuaire et trouvé les ossements blanchis, réduits en poussière.

Le Normand eut vite fait de comprendre que ces primitifs, fidèles à l'enseignement de Ioné, lui obéiraient en tout, puisqu'ils le prenaient pour le vrai Dieu annoncé. Lorsqu'ils avaient vu les bateaux danser à l'ancre dans la houle, les insulaires avaient cru que ce Dieu aux voiles blanches dansait lui-même de joie. Lorsque La Salle fit mine de les quitter, ils pleurèrent et s'accrochant aux barques, y montant par dizaines, le supplièrent de les emmener avec eux. Il ne demandait pas mieux. Et il les emmena en esclavage sur l'île de Lanzarote...!

Un an plus tard, Béthencourt voulu renouveler l'exploit. Cette fois, l'intention était si peu voilée que les matelots empêchèrent les vieilles gens de monter dans

les barques. Les parents et amis de ceux qui étaient partis avec les dieux pour une vie merveilleuse et immortelle étaient venus en grand nombre. Mais pourquoi ceux-ci n'étaient-ils pas revenus les voir ? Ces dieux étaient-ils vraiment ceux que Ioné leur avait annoncés ?

Méfiant et subitement remplis de crainte, ils essayèrent de se cacher. Un vieillard appela sa jeune fille, la suppliant de s'enfuir et de se sauver de ces dieux qui les séparaient pour toujours. Mais un soldat la vit courir légère vers l'une des grottes et la saisit au vol... Elle était belle, elle lui plut, et se gaussant de ses cris et de ses pleurs, il l'entraîna de force vers le rivage. Un terrible combat se livra dans l'âme du père... Quel était ce dieu qui maltraitait ainsi son enfant, qui riait de son angoisse ? Et une colère faite de rage et de désespoir le fit courir derrière le soldat, levant sa lourde massue, il l'abattit sur une tête qui ne résista pas. Le vieillard, hébété maintenant que sa colère était assouvie, contemplant le crâne fendu de celui qui n'était qu'un homme.

Les indigènes qui allaient monter dans les barques des hommes blancs avaient assisté, muets d'horreur et de peur, à la scène sanglante. Puis, brusquement, leurs yeux se dessillèrent ! Ces blancs étaient comme les hommes qui étaient déjà venus sur leur île, volant femmes, hommes et enfants, pour ne plus jamais les ramener ! Un cri de rage et de révolte éclata. A coups de bâtons, de pierres, de lances, les Bimbachos attaquèrent les hommes de Béthencourt. Et ceux-ci ne purent que fuir vers leurs bateaux, trop heureux d'avoir la vie sauve et laissant là leurs captifs.

Mais Béthencourt n'allait pas s'avouer vaincu. Il avait converti au christianisme plusieurs des indigènes raziés par La Salle précédemment. Il décida de s'en servir pour avoir raison de l'hostilité des insulaires.

Un nouveau bateau, aux ordres du capitaine Lazaro, s'embarqua à Lanzarote ayant à bord les chrétiens de Hierro. Et, grâce aux bons offices de ceux-ci, Lazaro put s'emparer de l'île et s'y installer au nom de Jehan de Béthencourt.

Mais les femmes de l'île étaient trop belles, Lazaro trop entreprenant. Il les viola les unes après les autres. Alors une deuxième révolte éclata. Lazaro en fit saisir les chefs et les fit pendre. La peur réussit là où la persuasion avait failli : les survivants lui jurèrent obéissance et embrassèrent la foi chrétienne.

De retour de Hierro, « l'île de Fer », Béthencourt se rendit en Normandie chercher des colons. Il embarqua cent soixante nobles et artisans, accompagnés de vingt-trois femmes et les amena tous à Fuerteventura. Là ils leur distribua des terres et les captifs de l'île de Fer. Il prit des dispositions afin que les Normands n'aient pas à payer d'impôts pendant dix ans et stipula qu'ensuite, lorsqu'ils auraient fait fructifier et établi le roulement des bénéfices de leurs domaines, ils verseraient le cinquième de leur bétail, de leur blé et des autres revenus éventuels.

Il mit sous contrôle des autorités l'exploitation et l'exportation de la cochenille, très recherchée sur tous les marchés pour la fabrication des matières colorantes pourprés. Il promit aux curés des deux îles de Lanzarote et Fuerteventura de se rendre personnellement à Rome afin de demander au Pape de nommer un Evêque pour la sauvegarde de la christianisation des îles, ce qu'il fit dès son retour en Europe.

Il investit ensuite son neveu, Maciot de Béthencourt du titre de gouverneur de toutes les îles conquises, assuré que celui-ci traiterait le peuple « doucement et amoureusement ».

Il créa pour chaque île un corps de police au service du gouvernement et de l'administration de la justice. Cette dernière fut sagement réformée par le conquérant normand, car elle n'était, en effet, pas moins singulière que les autres mœurs indigènes.

Sur l'île de Lanzarote, tout comme sur sa voisine Fuerteventura, les duels au javelot étaient admis et fréquents. La loi coutumière ne pouvait frapper celui qui se présentait dans la maison de son ennemi en entrant

par sa porte, même s'il y allait dans l'intention de le blesser ou de le tuer. La même loi cependant condamnait à mort celui qui essayait d'attaquer son adversaire en traître et de pénétrer frauduleusement dans sa maison. La peine capitale (qui était commuée en châtement moins rigoureux lorsqu'il s'agissait d'un guerrier dont les mérites ou les exploits étaient connus de tous) était appliquée par les bourreaux qui formaient la caste inférieure, n'ayant aucun droit humain et civil. Sur ordre du tribunal ils saisissaient le coupable qui était conduit au rivage où on le couchait, la tête appuyée sur une pierre plate taillée expressément pour cet usage, et on la lui écrasait d'un coup de massue ou à l'aide d'une autre pierre. L'infamie de la condamnation retombait sur les enfants pendant plusieurs générations et c'est surtout parmi les descendants « marqués » d'un ancien supplice que l'on recrutait les bourreaux.

Béthencourt eut donc le mérite de rendre plus souple, presque démocratique, cette justice insulaire, recommandant aux gentilshommes du nouveau régime de ne pas délibérer sur les cas judiciaires sans la participation du peuple qui devait se prononcer aussi sur l'importance du délit et sur le verdict. Il ordonna en outre que, deux fois par an, des messagers lui soient envoyés en Normandie pour l'informer de tout ce qui se passait dans les îles. Il décida la construction immédiate de deux églises, une pour chaque île orientale, auxquelles seuls des maçons et des charpentiers français travaillèrent. Et Lanzarote et Fuerteventura eurent ainsi deux églises gothiques ! Il donna un apanage au clergé et décréta que l'entretien des églises était à la charge du gouvernement.

Il institua un service officiel des travaux publics en lui octroyant un solide budget annuel. Il donna tous les pouvoirs à son neveu pour faire « toutes choses honnêtes et profitables » et lui recommanda surtout de maintenir le plus possible les coutumes de France et Normandie, notamment pour ce qui concerne la magistrature. Il recommanda encore aux gentilshommes normands de

bien se comporter, de maintenir avant tout la paix dans les îles et de ne pas s'envier l'un l'autre, car le pays était assez vaste pour satisfaire tout le monde.

Ayant fait ses dernières recommandations et complété les réformes administratives, il voulut chevaucher pour une dernière fois à travers les deux îles pour parler à tous ses sujets, en compagnie de son neveu, des gentilshommes, des artisans et des colons normands et de ses anciens compagnons. Il invita tous les seigneurs qui désiraient le voir et lui parler encore une fois, à un dîner qu'il offrit dans son château du Rubycon, à Fuerteventura, le 15 décembre 1405.

Ce jour-là, plus de deux cents personnes, chefs indigènes, gentilshommes et colons, étaient venus de tous les coins de Lanzarote et de Fuerteventura pour assister au repas du grand conquérant. Le festin terminé, Jean de Béthencourt leur adressa cet émouvant discours d'adieu (1) :

Mais amys et mes freres crestiens, il a pleu à Dieu nostre Createur qu'il a estandu sa grace sur nous et sur cestuy pais, qui est à ceste heure crestien, et mis à la foy Catolique. Et Dieu, par sa digne grace, le veulle maintenir, et muy doner pouer et à vous tous de se y sauoir si bien conduire que ce soit l'exaltacion et omentacion de toute crestienté. Et pour sauoir pourquoi j'ay voulu que vous soiez si tous en persensse, je le vous diré.

Il est vray que pour vous tenir tous ensemble en amour, je vous ay assemblés, à celle fin que vous sachies de par ma bouche se que je veulx ordonner et ordonneré ; et ce que je ordonneré, je veulx que ainssi soit fait. Et premierement je ordonne Maciot de Béthencourt, mon cousyn et mon parent, mon lieutenant et gouverneur de toutes les ysles, et de toutes mes affaires, soit en guerre, en iustice, en ediffices, reparations,

(1) Extrait du manuscrit de Jean de Béthencourt « Le Canarien, livre de la conquête et conversion des Canariens », publié par G. Gravier à Rouen le 5 janvier 1874.

nouvelles ordonnances, selon qui il verra qui se pourra ou deura faire, et en quelque maniere qu'il le voudra faire ou faire faire, ou deviser sans y rien reserver, en tousiours gardant l'onneur premier et proffit de moy et du pais. Et à vous tous, je vous prie et charge que vous lui obeissiez comme à ma personne, et que vous n'ayez point d'enuie les ungs sur les autres.

J'ay ordonné et si ordonne que la V^e chevre, la V^e aignel, le V^e boissel de blé, le V^e de toutes choses et dessus yceulx deniers et devoirs on prendra jusque à chincq ans les deulx pars pour faire deulx belles eglises, l'une à l'isle de Fortaentura, l'autre en l'isle Lancelot ; et l'autre part sera aud. Maciot, mon cousin. Et quand se vendra au bout de chuncq ans, se Dieu plaist, je feré tout le mieulx que je pouré. Et quand est de ce que je laisse aud. Maciot, je veulx qu'il ait le tiers de la revenue du pais à tousiours tant qu'il vivra. Et au bout de chuncq ans, il sera tenu de m'envoier le seurplus du tiers de la reuneue à mon hostel en Normendie. Et si sera tenu de tous les ans m'envoier des nouvelles de ce pays.

En oultre, je vous prie et charge que tous vous soies bons crestiens, et servez bien Dieu, amés le et le craignés, alés à l'esglise et l'aumentés, et gardés les drois au mieulx que vous sarés et pourés, en attendant que Dieu vous ait donné ung pasteur, c'est à dire ung prelat qui ayt le gouvernement de vos ames. Et se Dieu plaist, je metray paine qu'il y en ara ung. Et quant je me partiré d'icy, au plaisir Dieu, je m'en yré à Romme requerir au pappe que vous ayés, come j'ay dit, ung pasteur, c'est à dire ung vesque qui ara le gouvernement de vos ames. Et Dieu me doint la grace de tant viure de ce faire. Or sa, se dit ledit seigneur, cy lui a quelcun qu'il me veulle dire ou adviser de quelque chose, je lui prie que à ceste heure il le dise, et qu'il ne laisse point, soit petit ou grant, et je l'orré très volentiers.

Mais personne ne dit un mot ; tous étaient trop émus pour pouvoir parler.

Lorsque Béthencourt monta à bord de sa caravelle pour rentrer en Europe, ce fut sur la plage une manifes-

tation collective de pleurs et de chagrin. Indigènes et Européens, tous essayaient de le retenir et lui criaient : « Notre bon seigneur, pourquoi vous nous quittez ? Nous ne vous reverrons jamais plus ! Que sera du pays quand il n'y aura plus notre seigneur si sage et prudent qui a mis tant d'âmes sur la voie du salut éternel ? » Béthencourt semblait aussi très troublé et ne savait quoi leur dire pour les consoler, car dans son cœur il avait le pressentiment qu'il ne reviendrait jamais plus.

Un vent favorable gonfla ses voiles qui le transportèrent rapidement loin des îles qu'il avait conquises, colonisées et aimées. Il mourut dix-sept ans plus tard dans son vieux château de Granville-la-Tainturière et fut enterré, sans pompe et sans honneurs, dans la petite église de la ville. Quatre siècles après sa mort, en 1851, un abbé fit placer sur le lieu où reposait la dépouille mortelle du grand conquérant oublié, une dalle en marbre noir sur laquelle est gravé en lettres d'or cette épitaphe :

*A la mémoire
de Jehan
de Béthencourt,
navigateur célèbre
et roi des canariens
inhumé dans le chœur
de cette église,
en 1425.
Priez Dieu pour lui.*

Le nom et le souvenir de Béthencourt ne furent pourtant pas effacés de l'archipel, où le chanoine Viera y Clavijo, le grand historien des Canaries d'après la conquête, a immortalisé la personnalité du Normand.

Les Iles Canaries, écrivit-il, peuvent bénir, comme elles le font, un conquistador orné de si brillantes qualités. Quand elles commencèrent à être connues en Europe, dans un siècle encore barbare, et qu'elles allaient perdre leur beau nom de Fortunées, la Provi-

dence tira du fond de la Normandie l'homme qu'elles devaient avoir pour premier seigneur. A quelque point de vue qu'on le considère, Jehan de Béthencourt paraît grand. Sa prudence, sa valeur, son affabilité, son adresse à manier les esprits, à gagner les cœurs les plus sauvages, sa haute naissance et même sa patrie semblent concourir à le rendre glorieux. A une physionomie virile, à des pensées élevées, à un cœur impétueux, ferme et résolu, à un esprit doux et tolérant, il ajoutait le goût des héroïques chevaleries...

Cette première occupation française des deux îles orientales et des deux îles occidentales de l'archipel canarien, laissa donc finalement un bon souvenir aux indigènes qui avaient été paternellement éduqués et gouvernés par le baron normand.

Maciot de Béthencourt, le neveu du conquérant, continua pendant un certain temps la sage politique de son oncle, faisant aimer son gouvernement, et épousa la princesse indigène Teguisse, fille du roi Guadarfia. Encouragé par les bons conseils de Las Casas, premier Evêque des Canaries, que le Pape avait expressément nommé à la suite du voyage de Béthencourt à Rome, Maciot protégeait les faibles, développait l'économie des îles, faisait bâtir des villes et des églises. Lorsque les indigènes de l'île de Fer se soulevèrent une fois de plus, exaspérés par les vexations que leur faisaient subir les Normands établis sur la petite île, Maciot, au lieu de réprimer la révolte, châtia sans hésitation les plus coupables de ses rien laissa donc finalement un bon souvenir aux indigènes par des concessions équitables.

Les choses devaient sérieusement se gêner à la mort de l'Evêque Las Casas et de celle de Jehan de Béthencourt. Maciot, après quelques années de gouvernement troublé et précaire, abandonna les îles pour toujours. Elles n'appartenaient déjà plus à Béthencourt, sauf Lanzarote, car elles avaient été cédées au comte de Niebla et allaient désormais être la pomme de discorde entre l'Espagne et le Portugal. Maciot, avant de se retirer à Ma-

dère pour y passer les dernières années de sa vie, signa un acte de cession de ses droits sur Lanzarote à la couronne du Portugal.

Pendant de nombreuses décades, les revendications et les querelles entre l'Espagne et le Portugal devaient permettre aux pirates et aux aventuriers de ravager les îles, tandis que les puissantes familles péninsulaires, qui avaient pris la relève des Normands, se contestaient les droits de conquête et de propriété. L'Espagnol Fernando Peraza parvint finalement à être nommé Gouverneur Général des îles conquises et la primauté espagnole fut, de ce fait, acquise au détriment des Portugais.

CHAPITRE II

UNE AMBASSADE EN GRANDE CANARIE

MALGRÉ la chute successive des îles extérieures et le solide établissement sur elles des pouvoirs européens, Gran Canaria, La Palma, et Ténérife restaient libres. Quoique prises entre deux feux, — car géographiquement la présence des conquérants à Lanzarote, Fuerteventura, Hierro et Gomera signifiait l'encerclement presque complet des trois grandes îles, — celles-ci continuaient à repousser victorieusement des assaillants de force et d'armement pourtant infiniment supérieurs à ceux des Guanches qui ne disposaient que d'armes primitives, de pierres et de bois. Tant de courage et d'opiniâtreté firent réfléchir les Espagnols. Malgré leurs appétits colonialistes ils n'osèrent plus s'aventurer sur les côtes des îles indomptées.

Et là où échouait la force, la ruse dégradante fut appelée au secours. Un plan, où le grotesque se mêle à l'ignominie la plus basse, fut ourdi par le Gouverneur Général, l'Espagnol Diego de Herrera qui avait succédé à Peraza mort à la Gomère en 1452.

Le voici dans ses grandes lignes : l'Evêque Diégo Lopez de Illesca devait s'embarquer avec les troupes et essayer, par un stratagème, de prendre pied sur le sol de Gran Canaria et de Ténérife. Il devait ensuite obtenir une entrevue avec les chefs indigènes et leur parler de la piété et de la charité chrétiennes, des préceptes du Christ et de leur obligation morale d'embrasser la nou-

velle foi s'ils ne voulaient encourir la colère du juste Dieu. Pendant que l'Evêque tiendrait ce sermon pacifique et trompeur, les officiers espagnols dresseraient un acte de prise de possession de l'île. L'annexion proclamée, tout indigène qui se serait révolté contre les troupes et les représentants de leurs Majestés Très Catholiques Ferdinando et Isabel de Castille, serait exécuté ou déporté en esclavage sur le continent. Le plan fut accepté.

Et la flotte espagnole se présenta ainsi devant la presqu'île de la Isleta, à l'extrémité septentrionale de Gran Canaria. L'Evêque prit la tête du débarquement, portant une haute croix sur laquelle était fixée une statue du Christ, suivi par des centaines de guerriers.

Les vigies canariennes, placées de loin en loin sur le haut des montagnes de l'île, avaient déjà, par leurs sifflements conventionnels, signalé aux *sigones* (chefs militaires) indigènes et au *guanarteme Doramas* (roi de Telde) l'apparition à l'horizon des voiles chrétiennes. Des messagers avaient été aussitôt dépêchés auprès de Tenesor Semidan, *guanarteme* de Galdar, l'autre capitale de l'île, pour le prévenir du danger et lui demander de venir à la rencontre de Doramas pour décider d'une attitude commune. Les courriers de Telde s'élançèrent sur les chemins rocailleux des collines volcaniques de Bandama. Sur les bords d'un profond cratère éteint, d'un kilomètre de diamètre, ils communiquèrent oralement le message du roi aux deux courriers qui assureraient le relais et qui prirent immédiatement le chemin de Galdar, courant et bondissant par dessus les rocs et les fentes entre les coulées laviques pétrifiées jusqu'au troisième relais. D'estafette en estafette, la liaison fut établie en moins de temps qu'il ne faut aujourd'hui à une voiture pour se rendre de Telde à Galdar.

Sur la vaste île, on ne se doutait encore de rien et chaque indigène vaquait à ses occupations. Il n'y avait pas, comme dans les nations « civilisées », une armée en service permanent, mais tout homme apte à porter les armes se transformait en guerrier chaque fois que l'île était en danger. Il fallait alors communiquer l'ordre à

des bergers et à des pêcheurs qui se trouvaient à des journées de marche de leur capitale, errant dans les vallées et le long des côtes sauvages et inhabitées du sud.

Dès que le rassemblement général du peuple canarien eût été décidé, les feux s'allumèrent sur les sommets de toutes les montagnes et les colonnes de fumée qui se levaient, blanches et denses vers le ciel bleu, signalèrent aux Canariens qu'ils devaient retirer les hameçons ou grouper les troupeaux et se rendre sans tarder aux lieux de rassemblement.

Et stupéfaits, les Espagnols virent que leur arrivée n'avait pas pris les indigènes au dépourvu. Pourtant, la journée à peine s'était écoulée depuis que leurs galères étaient apparues à l'horizon ! Non seulement les guerriers, mais tous les prêtres, les prêtresses, les nobles membres du Grand Conseil et le peuple, femmes comprises, suivaient en deux interminables cortèges les deux rois. Il y avait plus de trente mille personnes.

L'Evêque Lopez de Illesca et le corps expéditionnaire groupé autour de son « laburum » regardaient éberlués descendre des cols de Tamaraceite, qui dominaient leur tête de débarquement, ces deux rubans grouillants de gens armés, mais calmes et organisés, précédés de deux vieillards aux pas majestueux, la tête couronnée de mitres en peau de chèvre ornées de coquillages marins, et qui ne ressemblaient en rien à ces sauvages de l'âge de pierre qu'ils s'attendaient à trouver. Ils avaient affaire ici à un peuple évolué et civilisé — quoique vivant au stade pastoral et ignorant les métaux, qui donnaient la supériorité matérielle aux Européens — et à une véritable nation insulaire, avec une solide structure morale, sociale et politique. Cette première constatation évidente fit chanceler l'assurance de l'Evêque dans le succès de son stratagème.

Les soldats, gaillards et plaisantins comme tous les mercenaires du monde, contemplaient le spectacle un peu folklorique, un peu exotique, admirant la riche parure d'une femme, l'étrange habit d'un prêtre.

Campagnards et citadins se distinguaient facilement.

Les premiers, bergers et pêcheurs, vivant pour la plupart dans les grottes en symbiose parfaite avec la nature portaient pour tout vêtement une peau de chèvre ou de mouton blanche et laineuse, jetée sur les épaules et serrée à la taille par une lanière de cuir. Les autres, artisans et agriculteurs, qui habitaient dans des maisons en pierres groupées en villages et bourgades, offraient toute une variété vestimentaire. Certains portaient le « tamarco », espèce de pelisse tenue à la taille par une large ceinture en jones broyés et tissés. Ce tamarco faisait double usage, car ils le portaient l'hiver avec le poil à l'intérieur exhibant les motifs géométriques rouges, noirs et ocres ; l'été ils le retournaient. D'autres marchaient torse nu, un jupon en feuille de palmier les couvrant de la taille aux genoux.

Les parties découvertes du corps étaient couvertes de tatouages selon le caprice et le goût de chacun ; ils se servaient de cachets en terre cuite ou en pierre, ronds, carrés ou rectangulaires longs d'une dizaine de centimètres pour les imprimer sur la peau. Sur la face plate étaient incisées en relief des figures géométriques qui étaient toujours groupées de manière à former des ensembles très artistiques. D'ailleurs, nombre de ces insulaires portaient ces cachets (que les Espagnols appellèrent « pintaderas ») accrochés autour du cou, peut-être comme amulette, peut-être aussi comme insigne tribal et familial.

Les prêtres — qui se distinguaient par leur longue barbe et les cheveux courts — étaient reconnaissables par un curieux bonnet en cuir de bouc, fait de quatre morceaux cousus ensemble. Ils portaient une sorte de camisole aux longues manches, dont les pans arrivaient aux mollets, complétant le tamarco (qui, pour les prêtres, les nobles et les rois, était tanné et élégamment confectionné ; il était plus long que celui de la plèbe, fermé par devant, avec des manches courtes, et cousu avec art). Ils étaient chaussés de sandales faites de bandes de cuir de porc enroulées et retenues par des lanières, qu'ils appelaient *xercos*.

Les femmes faisaient preuve de beaucoup de coquetterie. Celles du peuple portaient sous le tamarco une longue robe en peau très fine qui cachait jusqu'à leurs chevilles et qui était parfaitement ajustée au corps. Autour de leur cou s'enroulaient plusieurs colliers en graines de terre cuite, de forme soit cylindrique, soit allongée, soit en rondelles minces ; rouges ou noires, la surface en était tantôt lisse, tantôt sillonnée de rainures. Elles fixaient leur noire chevelure éparse sur la nuque à l'aide d'un peigne de bois, orné d'un manche percé d'un trou, strié de lignes droites, qu'elles fabriquaient elles-mêmes. Parfois elles tressaient leurs cheveux avec des joncs colorés.

Les femmes de la noblesse et de la cour portaient des jupons tombant jusqu'aux pieds. Leurs corsages, fixés aux deux épaules à la mode phénicienne, étaient entièrement teints de pourpre. Des pendeloques en os taillé, en coquillages et en disques de bois ornaient leurs oreilles. Elles aussi portaient plusieurs sortes de colliers. Il y en avait en vertèbres de poissons, en coquilles taillées en forme de dents ou de rondelles et cousues sur une bande de cuir et en pierre d'obsidienne, de jaspé, de cristal de roche et d'aigue-marine, taillées en forme d'olive, percées et enfilées sur un fil de tendon. Les cheveux, tressés et serrés à la tête par une bande de cuir, étaient cachés par une coiffe en peau de chevreau, nacrée d'écailles et de coquillages.

Des guerriers escortaient par centaines les prêtres et les civils. Une troupe était armée des courtes lances aux pointes de corne qui devaient s'avérer dangereux aux dépens des Espagnols et qui s'appelaient *banot*. D'autres guerriers, les plus nombreux, serraient à la main des masses en bois, dont la tête était piquée de lames d'obsidienne aiguisées. Une troisième colonne marchait, le tamarco enroulé autour du bras gauche, tenant à la main droite un glaive de bois de pin durci. Tous étaient munis d'un bouclier en bois de dragon orné de peinture aux couleurs très vivaces représentant des triangles, des losanges et, certains, un soleil aux rayons dorés.

La présence parmi les guerriers des prêtres et des femmes avait cependant tranquilisé l'Evêque et les officiers chrétiens. Manifestement, les insulaires ne déclencheraient pas les hostilités sans parlementer.

En effet, lorsque tous les Canariens furent descendus dans la plaine, la masse s'arrêta brusquement et seuls les *guanatemes* et les deux grands *faycans* s'avancèrent vers les Espagnols. L'Evêque, faisant lui aussi quelques pas en avant, et suivi d'un interprète, leva solennellement le bras qui tenait la croix et prit la parole.

Il leur portait, dit-il, le salut de leurs souverains, les puissants roi et reine de Castille, et était porteur d'un message d'amitié. Silencieusement, les quatre chefs suprêmes de l'île écoutaient la voix de l'interprète qui traduisait cette brève introduction. Leurs visages sévères et tendus montraient assez l'importance qu'ils attachaient à cette démarche. Mais en vain l'Evêque attendit-il un encouragement... Alors il se lança dans son discours, dont chaque mot avait si lourdement été pesé, au cours des longs conciliabules qui avaient précédés l'expédition.

Le résultat fut pitoyable.

Ce fut le guanarteme de Galdar qui prit la parole. Il avait, sans broncher, écouté le sermon du prélat espagnol. Mais tant de perfidie, tant de violence cachées sous les protestations d'amitié, le révoltaient.

« Quel genre de Dieu est le Vôtre, quelle fureur, ô étrangers, fait-il vibrer dans vos âmes ? Qui êtes-vous ? Est-ce pour cette croix, que vous donnez en symbole de sa puissance, que vous semez partout où vous allez tant de vols et tant de meurtres ? Aucun de nos pères ni de nos faycans n'est allé dans vos terres et vos temples au nom d'Alcorac, et n'a razié vos femmes et vos troupeaux.

« Si c'est la guerre que ce Dieu cruel exige de vous et si en offrande c'est notre sang que vous devez verser sur ses autels, sachez que vous l'aurez, lorsque toutes les pierres de nos montagnes auront été autant d'armes dans nos mains pour nous défendre. Nous savons que

nous n'avons que peu à opposer à la force et à la splendeur de vos armes. Mais nos pères nous ont appris qu'aucune mort n'est plus horrible que l'esclavage.

« Reculez, ô étrangers, retournez à vos navires. Nous ne vous ferons aucun mal. Priez votre Dieu qu'il vous inspire par ses augures une route où brillent d'autres étoiles. »

La rage et la déception des Espagnols faillirent faire mal tourner les choses. Mais leurs capitaines avaient profité des palabres pour rapidement estimer les possibilités en cas de combat immédiat. L'attitude décidée de toute la population indigène qui était descendue pour faire une démonstration d'unité et de force ne leur permettait pas d'illusions... Ils optèrent pour la prudence. Lopez de Illesca fit demi-tour et se réembarqua avec sa croix et ses soldats, humilié par la simple morale des adorateurs du soleil. Ils firent voile pour Ténérife — où le même stratagème allait obtenir le même échec.

Les chefs espagnols, ayant manqué leur but par la ruse et n'osant toujours pas user de force, décidèrent d'envoyer une ambassade auprès du guanartème de Telde pour conclure un traité. Il s'agissait d'obtenir l'autorisation de bâtir une petite tour d'observation sur la côte du sud de la capitale méridionale de Gran Canaria. Cette tour aurait eu, soi-disant, une fonction strictement maritime : celle de protéger la navigation espagnole entre les îles conquises par les pirates et les Portugais. En échange les Espagnols protégeraient la vie et les biens des Canariens et favoriseraient les échanges de marchandises, troquant du vin et des produits espagnols contre des ressources indigènes.

L'ambassade, composée d'un moine et d'un capitaine de l'armée de Castille, débarqua d'un petit brigantin aux portes même de la ville de Telde. Leur mission devait être facilitée par l'atmosphère d'allégresse qui régnait dans la capitale de Doramas car les fêtes de la fécondation, célébrées chaque printemps par les Canariens, allaient avoir lieu.

Un attroupement se fit rapidement autour des étrangers. C'étaient surtout des potiers et des bouchers qui travaillaient près de la mer, les uns parce que le rivage offrait une meilleure variété de terre glaise, les autres parce qu'étant considérés de caste inférieure et exerçant un métier méprisé, ils n'avaient pas le droit de couper les quartiers de viande de leurs mains ensanglantées près des maisons où vivait le reste de la population. Les messagers espagnols furent surpris de reconnaître parmi les bouchers un bon nombre d'Européens, anciens corsaires, membres des équipages portugais, majorquins ou génois qui avaient razié l'île et étaient restés prisonniers des indigènes. Au lieu de les tuer, les Canariens les condamnaient au travail de boucherie qu'ils considéraient l'activité humaine la plus infâmante avec celle des bourreaux et, donc, une punition plus terrible que la mort.

Le guanartème, informé par ses vigies de l'arrivée de l'ambassade, envoya à leur rencontre le plus éminent des nobles membres du tagoror, avec l'ordre de les accueillir amicalement en son nom, de les accompagner dans une grotte de la ville haute pour les faire reposer et de leur exprimer son regret de ne pas pouvoir les recevoir personnellement avant la fin des fêtes de la fécondation, auxquelles, d'ailleurs, ils pourraient assister en toute liberté. Le moine et le capitaine, qui étaient encore sur le rivage écoutant l'histoire des chrétiens captifs, virent avancer vers eux un vieillard d'aspect décidé, dont le crâne semblait entièrement rasé. Mais un mouvement brusque de sa tête fit voler la longue mèche de cheveux qui, à la mode lybienne, retombait sur sa nuque. Il s'appuyait d'une main sur une longue canne.

Conduits par ce représentant du roi, les deux Espagnols traversèrent la ville composée de curieuses maisons rondes ou carrées, pas plus hautes que deux mètres, sans fenêtres ; elles étaient couvertes d'une toiture en lames de pierres noires, reposant sur des poutres en bois de pin canarien. Des chiens gras et au poil ras ouvraient un œil paresseux à leur passage devant les

maisonnettes entourées de jardinets. Mais ce qui rendait le panorama de la ville vraiment pittoresque aux yeux des deux étrangers, c'étaient les palmiers-dattiers plantés jusque devant la porte de chaque maison. Un soleil aveuglant faisait luire leurs branches peignées par la brise marine et jetait des reflets inattendus sur les toitures noires des maisons, les robes lustrées des chèvres qui librement entraient dans les cavernes environnantes. Il faisait luire la patine rouge des amphores que les femmes tenaient en équilibre sur leur tête, pour puiser l'eau à la rivière qui, née près de la montagne sacrée du Bentaiga, traversait la capitale du sud avant d'aller se perdre dans l'Océan.

La grotte désignée comme résidence de l'ambassade espagnole s'ouvrait au flanc d'une colline, non loin de la grotte royale de Doramas, sur le chemin menant au grand sanctuaire rupestre et aux grottes des prêtresses qui, du haut d'une montagne pelée et isolée, dominait la ville. Pendant ces jours de fêtes, ce chemin était sans cesse parcouru par les *faycans* et les *jarimaguadas*, vierges canariennes consacrées au culte d'Alcorrac, qui recueillaient chez les croyants les dernières offrandes avant d'officier aux cérémonies religieuses du printemps.

Le moine et le capitaine, arrivés à la grotte, avaient jeté un rapide coup d'œil à l'intérieur. Sur le point de ressortir, ils se heurtèrent à un garde du roi amenant un boucher chrétien qui leur servirait d'interprète et ne les quitterait pas de toute la durée de leur séjour sur l'île. Par son intermédiaire, le guayre leur fit connaître les dispositions qu'avaient prises à leur égard le guanarème. Puis avant de prendre congé, il les prévint que des femmes du palais allaient sans tarder leur servir un repas. Sa haute silhouette s'estompa rapidement sur le sentier caillouteux, que montait une file de jolies jeunes filles, porteuses de plateaux chargés de mets appétissants.

De longues cuillères et des écuelles de bois furent posées sur la natte en feuilles de palmier finement tressées. Un vase sphérique, émaillé d'ocre rouge et joliment

décoré de deux rangées de triangles noirs, contenait la farine d'orge torréfié, le « gofio », et dans une cruche à col d'oiseau à bec fumait le bouillon de porc. Une des porteuses s'agenouilla sur la natte et leur montra comment pétrir la farine avec le bouillon pour obtenir du bon « gofio ». Sur un plateau, des tranches de viande de chèvre sautées dans la graisse de porc et saupoudrées de gofio attendaient. Mais le plat de résistance de ce repas d'honneur, c'était un cochon de lait rôti aux herbes aromatisées garni de « tamaranonas », une friture de viande de brebis et de petites escalopes de chiens châtrés. Les deux Espagnols fixaient des regards étonnés et ravis sur ce festin qui leur était offert.

« Ils nous prennent pour des affamés ! » s'exclama le capitaine.

Le moine déjà s'installait — sa panse réjouie justifiait à elle seule ce repas gargantuesque.

« Mangeons amigo ! Ces fils du diable sont bien capable de nous l'offrir comme ultime repas ! »

Le défilé n'était d'ailleurs pas terminé. Après la viande, les desserts : des galettes de blé dur au miel, des pommes de pin bouillies, des figues, une pâte de dattes, des mûres sauvages et de beaux fruits de *mocan*. Ayant posés devant chacun des convives deux gobelets en argile, remplis l'un de lait de chèvre caillé, l'autre d'une boisson fermentée faite de la sève du palmier et du suc du *mocan*, les jeunes filles disparurent discrètement.

Les deux Espagnols, les jambes croisées, attaquèrent de bon appétit ces mets qui leur étaient inconnus mais dont la saveur leur plut. Au beau milieu du banquet, des hommes apparurent sur le seuil de la grotte. Deux par deux ils portaient des jarres qu'ils déposèrent directement dans des trous, aménagés dans ce but dans le sol. L'une d'elle contenait de l'orge en grains, deux autres des fèves et du blé ; deux grands vases étaient emplis de lait de chèvre et de miel. D'après le boucher-interprète, ces vivres étaient toujours assurés aux hôtes afin qu'ils puissent se nourrir à leur faim.

Les voyages et les émotions creusent. Bientôt repus, somnolents, les deux hommes ne demandaient plus qu'à s'allonger sur les peaux de mouton garnissant l'alcôve. Et la conscience nullement troublée par leur périlleuse mission, ils s'endormirent.

Ils furent réveillés à l'aube par le chant nostalgique de deux jeunes filles, qui vivaient dans la grotte voisine appartenant au chef des gardes royales. D'un bond le capitaine fut debout. Rajustant sa tunique, passant un doigt crasseux dans ses mèches luisantes, il sortit. Sur le seuil de l'autre grotte, légèrement plus haut, deux Canariennes étaient assises, assez loin l'une de l'autre. De l'entrée de la caverne pendait une corde à laquelle était suspendu une calabasse de lait que les deux jeunes filles se renvoyaient d'une énergique poussée de leurs bras nus dorés par le premier soleil. Bientôt le lait serait transformé en beurre, et pour écourter ce travail long et monotone, elles fredonnaient des chansons d'amour :

« Que m'apportez-vous ici ? Vers qui venez-vous ?
 « Que m'importent le lait, l'eau et le pain si Agarfa ne
 [veut plus de moi ! »

Il ne comprenait pas ces paroles mais, charmé, voulut s'approcher d'elles. L'interprète le rattrapa de justesse par la manche et lui fit comprendre qu'un Espagnol n'était pas du tout le genre d'homme dont rêvaient les jeunes filles de l'île...

La première cérémonie du printemps, celle de la montagne, allait avoir lieu ce même jour, dirigée par le faycan. La théogonie canarienne était basée, elle aussi comme celle de beaucoup d'autres peuples primitifs, sur l'adoration d'un Etre Suprême, unie à la crainte qu'inspirait la colère de ce dieu omnipotent. Alcorac représentait, à la Grande Canarie, le grand principe, le « détenteur du monde », qui à son tour se multipliait en d'autres divinités mineures, sous d'autres noms, tels que Achguayaxiraxi, le « conservateur du monde »,

Achguarergenam, « celui qui soutient tout » et qu'on a voulu assimiler à l'Hercule libyen, et encore « celui qui règle les mouvements célestes », « qui fait pleuvoir » et « qui fertilise la terre » ! C'était surtout à cette dernière manifestation de l'Être Suprême que s'adressait au printemps les fêtes de la fécondation. Les prêtres canariens, qui possédaient certaines notions d'astronomie et avaient créé un calendrier religieux d'après l'année lunaire, situaient ces supplications populaires à la quatrième lune.

À côté de la hiérarchie civile, qui partageait la société canarienne en cinq castes (celle des nobles et membres du tagoror, celle des chefs militaires, celle du peuple et celle des inférieurs sans aucun droit politique ou social, bouchers et bourreaux), existait une puissante hiérarchie religieuse.

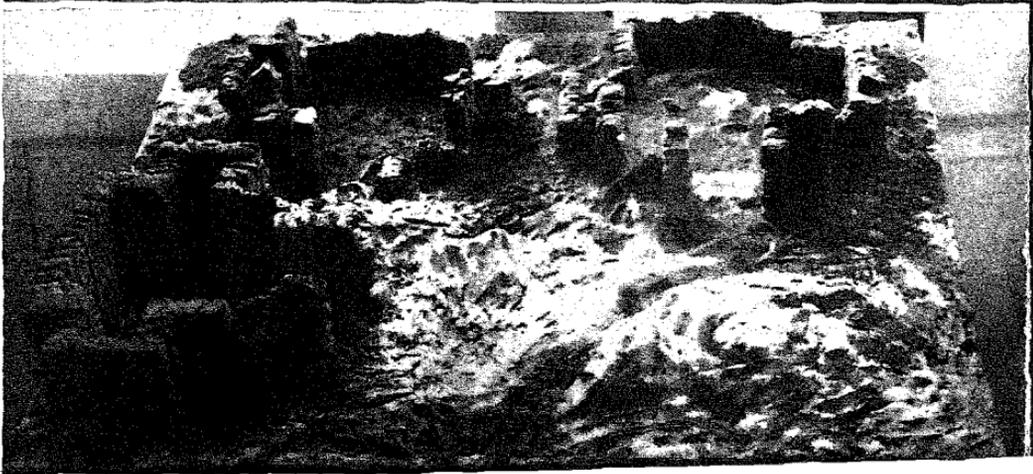
Les faycans, sorte de pontifes, jouissaient d'une autorité et d'un respect égaux à ceux dûs aux guanartèmes. Il y en avait deux à Gran Canaria, un pour Telde et un pour Galdar. Ils étaient toujours nommés parmi les parents du guanartème. Leurs pouvoirs effectifs étaient non seulement religieux, mais aussi bien civils et politiques. Ils pouvaient refuser les titres de noblesse à ceux qui, ayant atteint l'âge voulu, les demandaient pouvaient s'opposer à l'investiture d'un nouveau guayre, même si elle avait déjà été approuvée par les autres membres du tagoror, avaient le droit d'interdire les fêtes populaires, les jeux et les combats même contre la volonté du roi, contrôlaient indirectement l'administration de la justice, car ils nommaient eux-mêmes les juges. Ils supervisaient aussi la vie et l'observance des règles cénobitiques dans les monastères rupestres où vivaient les confréries qui se consacraient entièrement à la prière et au culte, auxquelles d'ailleurs ils distribuaient les céréales et le bétail pour leur subsistance, une fois par an, après la récolte.

Ils ne quittaient presque jamais leurs cavernes obscures et profondes, mais recevaient des élèves qu'ils instruisaient. Ils observaient une morale très stricte et pos-

Mausolée nécropole de Galdar
(maquette au
Musée Canarien
de Las Palmas.)

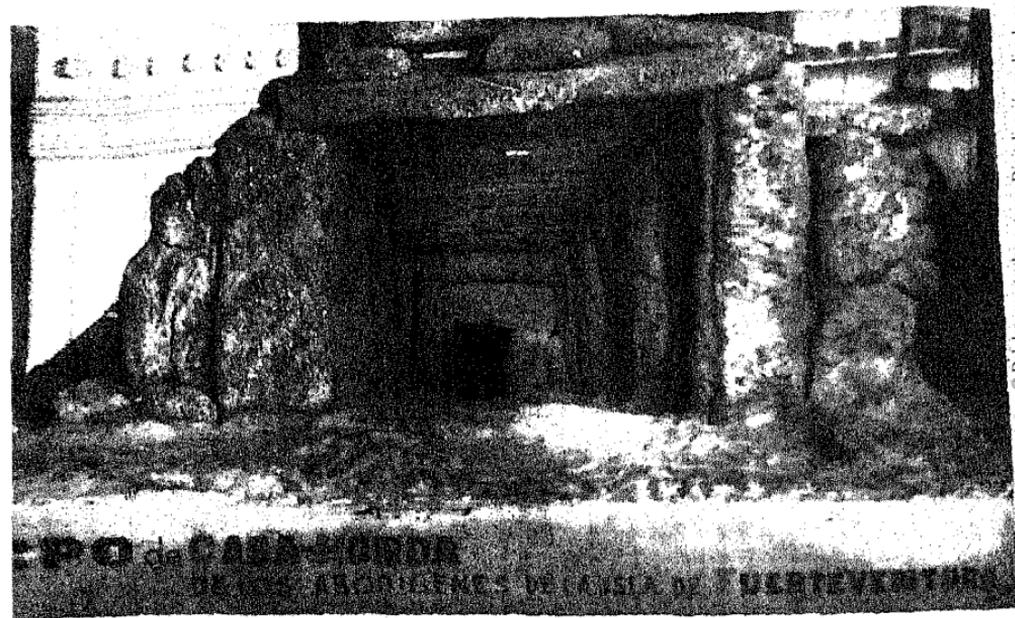


Restes des mai-
sons indigènes
sur l'emplace-
ment de l'an-
cienne Galdar.
(Maquette au
Musée Canarien
de Las Palmas.)





Momie canarienne enveloppée dans les peaux funéraires. (Musée Canarien.)



Reconstitution d'une « Casa-Houda » des anciens arborigènes de l'île de Fuerteventura. (Reconstitution du Musée Canarien.)

sédaient souvent des dons divinatoires. Tous les monastères de l'île jouissaient du droit d'asile.

Les jeunes néophytes qui désiraient s'instruire dans l'administration et les responsabilités gouvernementales (et que l'on nommait les *guyafanes*), dans l'éducation physique, pour ensuite devenir des chefs militaires, ainsi que dans la doctrine religieuse, avaient libre accès aux collèges régis par les *faycans*. Les prêtres canariens étaient en effet les seuls dépositaires du savoir et des traditions et eux seuls s'occupaient de l'instruction de la jeunesse, formaient les futurs hommes d'Etats et guerriers et les nouveaux prêtres. Si les élèves avaient la vocation ou se montraient physiquement faibles, ils étaient orientés vers les études religieuses.

Le programme de travail pour ceux qui prenaient la voie du sacerdoce englobait la connaissance des rites, les traditions populaires et les traditions épiques, l'histoire de l'île et les chants rythmés qui étaient toujours chantés dans les fêtes populaires et dans les grandes cérémonies liturgiques. L'enseignement des traditions populaires consistait surtout en légendes dont les élèves apprenaient les rimes par cœur.

A côté de ces congrégations religieuses masculines, il y avait une congrégation de prêtresses. Ces vierges, qui se consacraient à la divinité, se retiraient dans d'autres monastères rupestres, d'où elles ne sortaient que pour se baigner dans la mer, ou pour accomplir les pèlerinages aux montagnes sacrées. Elles faisaient vœu de chasteté jusqu'à l'âge de trente ans, après quoi, libres de quitter la vie monacale, elles pouvaient se marier si bon leur semblait. Mais pendant leur sacerdoce aucun homme n'avait même le droit, sous peine de lapidation, de les regarder avec insistance !

Les *jarimaguadas* étaient cependant appelées dans les familles à la naissance des enfants, car c'étaient elles, et non les prêtres, qui pratiquaient le lavage purifiant et propitiatoire des nouveau-nés. Mais leur principal devoir était l'adoration de la divinité et l'éducation des jeunes filles. Généralement les élèves entraient aux col-

lèges des *jarimaguadas* à l'âge de huit ans et en sortaient, ayant accompli leur éducation, à l'âge de vingt ans. Ces collèges étaient aussi réputés que ceux des garçons dirigés par les prêtres. Elles y apprenaient à couper les peaux, à les coudre pour confectionner les vêtements, à tresser les jones et les feuilles de palmier pour fabriquer des vanneries (d'ailleurs le tissage des jones et des feuilles de palmier avait été inventé par une femme), à griller l'orge pour le *gofio*, à broyer les grains dans les moulins à main, à pulvériser et amalgamer les matières colorantes extraites des sucs d'herbes pour les peintres et pour le tatouage corporel des hommes et enfin à décorer les céramiques et à faire des colliers. Un des plus grands collèges féminins de l'île était justement celui annexé au sanctuaire rupestre qui dominait la ville de Telde. Il y en avait un autre aussi important dans le royaume de Galdar, creusé dans les rocs, qui surplombait la nécropole de la vallée de Agüete.

Or, nos deux ambassadeurs s'étaient acheminés avec la foule des pèlerins qui, conduits par le faycan, montait vers les hauts sommets du centre de l'île pour déposer leurs offrandes au grand temple rupestre du Bentaiga, le plus vénéré de Gran Canaria. Ils craignaient de soulever par leur présence une vague de curiosité bruyante et des commentaires hostiles, mais quelle ne fut pas leur surprise de s'apercevoir que les indigènes ne les regardaient qu'un instant puis inclinaient la tête en signe de salut. Le moine et le capitaine ne devaient pas tarder ce jour-là à s'apercevoir que ces insulaires « à christianiser et à civiliser » n'étaient nullement barbares et ne se sentaient absolument pas inférieurs aux étrangers.

La marche qui, de la côte, les amena à presque deux mille mètres d'altitude, dura un jour et une nuit. L'endurance extraordinaire dont les insulaires faisaient preuve, leur résistance à la soif, leur agilité triomphant des plus grandes difficultés que présentait la montagne était loin d'être égalée par ceux qui représentaient les « hommes supérieurs » soi-disant envoyés par Dieu pour les con-

quérir... Ces pèlerins de fer trouvaient même assez de souffle et d'esprit pour chanter et danser autour des feux qu'ils avaient allumés au cours d'une halte sur l'acrocote de Tenteniguada !

Le soleil accusait de reflets cuivrés le grand piton du Bentaiga qui se dressait insolemment sur les cimes dentelées de Tejada, lorsqu'enfin la tête de l'interminable procession atteignit les pieds du roc sacré. Seul le faycan pouvait monter jusqu'à l'autel des sacrifices et à la pointe qui, tel un doigt de pierre, se levait vers le ciel, et qui l'hiver disparaissait dans les nuages floconneux et la neige.

Dans le silence absolu, le soleil se leva. Un effrayant chaos pétré lentement sorti de la nuit. Entre d'étroites chaînes rocheuses pareilles à d'immenses animaux préhistoriques lovés sur le soc de l'île, se révélèrent de profonds précipices, qui firent pâlir les deux Espagnols. Au contact des premiers rayons solaires, les gigantesques carapaces étincelaient d'ocre, de pourpre et de bleus métalliques.

Lentement, le prêtre emprunta les marches taillées dans la roche qui menaient sur la tour rocheuse et la foule à cet instant leva les bras en invoquant d'une même voix le dieu Alcorac. Deux robustes fidèles suivirent le prêtre portant les offrandes symboliques des bergers et des agriculteurs : le lait et les fruits. Bientôt le faycan atteignit une petite plate-forme lisse et polie. Un canal était taillé dans la roche vive, parallèle aux bords du plateau, débouchant sur le vide. Là, il pratiqua la libation du lait et la combustion des fruits, dont la fumée portait jusqu'au dieu les prières et les vœux de son peuple croyant.

Dès que le faycan redescendit de Bentaiga, les pèlerins étalèrent au sol les nattes pour le festin rituel. De nombreux feux flambèrent aussitôt pour rôtir les agneaux destinés à rassasier la multitude.

Rentrés à Telde, les deux ambassadeurs exténués mais captivés par l'expérience qu'ils venaient de vivre n'hé-

sitèrent pas à se mêler le lendemain aux mêmes dévots, décidément infatigables, qui allaient participer à la cérémonie de la mer.

Cette fois le voyage ne fut pas bien long ; la cérémonie avait lieu sur le rivage de l'Océan, aux pieds de la montagne où se trouvait l'almogaren des jarimaguadas. La cérémonie de la mer était dirigée et pratiquée uniquement par les prêtresses. Au nombre de vingt-cinq, elles descendirent du sentier qui, des quatre grandes portes de leur sanctuaire, menait à la mer, leurs longs cheveux tombant en vagues sur la blanche tunique sacerdotale. En bas, la masse des fidèles les attendait, et, détail curieux, des bergers séparaient les mâles des femelles de leurs troupeaux de chèvres et de moutons. Le boucher chrétien expliqua aux deux Espagnols, tout en les aidant à sauter par-dessus les fossés buissonneux emplis de cactus piquants, que ces troupeaux n'avaient reçu aucune nourriture depuis trois jours et que les bergers, enfermés avec leurs bêtes dans les cavernes, avaient eux aussi observés le jeûne.

Une fois le tri fait, les pâtres housculèrent les bêtes jusqu'à la mer. Exaspérées par la faim, effrayées par les cris stridents des bergers, elles remplissaient l'air de leurs bêlements lancinants qui apitoyaient peut-être le dieu fécondateur.

Les prêtresses, à la tête de la foule qui se mit avec elles à pousser des cris déchirants, s'avancèrent vers la plage. Puis elles entonnèrent une litanie, « Almene Corac ! Almene Corac ! » qui signifiait à peu près « ayez pitié de nous, Seigneur ». Ces supplications s'accompagnaient de gestes grotesques de la part de tous les fidèles qui suivaient les jarimaguadas et qui encadraient les troupeaux bêlants. Ils secouaient la tête d'avant en arrière, roulaient les yeux avec un battement très rapide des paupières, faisaient des moulinets de leurs bras et, tout en balançant le corps en avant et sur les côtés, sautillaient et pirouettaient. C'était pour les deux Espagnols un spectacle de masse ahurissant, telle la sarabande dionysiaque et frénétique de tout un peu-

ple devenu soudainement fou. Même les chèvres avaient cessé de pleurnicher et, comme ivres, tournaient sur elles-mêmes ! Pendant une heure rien ne sembla pouvoir les arrêter. Puis, comme sur un coup de baguette magique, tout le monde se tut. Seules les prêtresses psalmodiaient, assises en cercle sur la plage, leur inlassable « Almene Corac ! Almene Corac ! »

Un à un les pèlerins s'avancèrent alors jusqu'à l'écume des vagues dans une attitude contrite et pénitente, et une branche de palmier à la main frappèrent trois fois l'océan. A leur tour les prêtresses prirent des verges en main et, continuant à invoquer la clémence divine, battirent les flots, entrant dans l'eau jusqu'aux genoux, hagardes, échevelées, éclaboussées...

Le soir, tandis que la foule remontait vers la ville, de petits groupes d'hommes et de femmes nobles prirent le chemin littoral, et disparurent derrière une falaise qui fermait la plaine de Telde du côté nord. Le moine, intrigué, se tourna vers l'interprète cicerone : « Si nous les suivions ? » Mais, d'un geste péremptoire, le chrétien l'en empêcha.

« Aucun homme non initié, moins encore des étrangers, n'a le droit de se rendre à la cérémonie de la « nuit féconde ». Il paraît que, dans un antre, introuvable pour celui qui ne le connaît pas, il y a un temple secret et fermé au culte toute l'année. Ce temple est consacré à une déesse lunaire. Sur l'autel il y a une statue sculptée dans le bois représentant une femme nue poussant devant elle une chèvre poursuivie par un bouc prêt à l'accouplement. Devant cette idole profane, les Canariens se livrent, paraît-il, à des danses érotiques et à des orgies qui mieux que n'importe quel autre rite symbolisent les instincts inassouvis et éternels de la nature dans l'accouplement des animaux et des humains, acte premier de toute fécondation.

« Mais en vérité je vous dis qu'aucun de nous, depuis tant d'années que nous sommes prisonniers de ces insulaires, n'est jamais parvenu à savoir exactement ce qui

se passe dans le temple mystérieux la nuit qui suit la cérémonie de la mer. »

Souriant de leurs mines dépitées, il ajouta gentiment :

« S'il m'est permis de vous donner un conseil, reposez-vous bien cette nuit. Demain vous assisterez à des réjouissances bruyantes et fatigantes qui n'arrêteront pas de la journée. »

Vite rassérénés à l'annonce du nouveau spectacle promis, le capitaine et le moine regagnèrent leur grotte. L'histoire ne dit pas si la cérémonie du temple secret hanta leur nuit...

Les festivités religieuses avaient duré deux jours, les réjouissances allaient en durer autant. Elles débutèrent de bon matin par des exercices gymnastiques d'amateurs sur la place du tagoror. Des jeunes gens soulevaient au-dessus de leurs têtes de longues perches ; d'autres, prenant leur élan à une certaine distance, sautaient par-dessus. Et il y en avait de si adroitement entraînés qu'ils franchissaient par bonds successifs jusqu'à cinq obstacles placés parallèlement à différentes distances.

Plus tard, quand le soleil fut déjà haut dans le ciel, des équipes corporatives se livrèrent à une série de compétitions, encouragées par les cris et les acclamations d'une foule de spectateurs passionnés. Il s'agissait tout d'abord d'un concours d'escalades entre deux équipes, constituées chacune de quinze athlètes, qui s'attaquèrent à des rochers abrupts et à des parois accidentées. Suivait une course à pied du centre de la ville à la mer ; chaque participant avait dans sa main une lance qu'il fichait dans le sol tous les dix pas, sautant à des hauteurs prodigieuses.

Puis deux équipes de six concurrents armées de pierres se placèrent debout sur deux plate-formes. Visant adroitement, ils tentaient de toucher de leurs pierres les adversaires, tout en esquivant par un simple mouvement du corps celles qu'on leur jetaient, sans bouger les pieds et surtout sans jamais quitter la plate-forme.

Au début de l'après-midi la foule envahit en masse

une arène qui avait été aménagée sur une large esplanade, non loin des grottes. Les jeux du cirque allaient se dérouler officiellement en présence du guanartème et du faycan de Telde. Nos deux Espagnols qui avaient pris place sur des gradins en pierre, allaient enfin voir, même si ce n'était que de loin, le roi de Telde, le grand Doramas, dont la réputation avait atteint même les autres îles, car il avait été couronné non parce qu'il était prince héritier, mais parce que de tous les Canariens il était le plus brave et le plus vertueux.

Ils s'attendaient à voir apparaître un souverain fier et hautain, précédé de ses gardes et entouré de sa cour, quand, au fond de l'arène, les spectateurs s'écartèrent avec déférence pour laisser avancer un homme blond et souriant qui, tout en marchant, bavardait amicalement avec le faycan en tenant par la main un enfant aussi blond que lui qui gambadait avec une courte lance, jouant au petit guerrier. C'étaient Doramas et son fils Bentajui !

Les trois personnages allèrent s'asseoir sur un podium en troncs de pin, festonné de palmes. Un petit mur circulaire en pisé séché séparait le public de la piste, au centre de laquelle s'avancèrent quatre couples de lutteurs. Le silence se fit dans le cirque. Huit champions bondirent lorsque le faycan leva son bâton sculpté. Dans cette lutte libre les coups et les mouvements étaient rudes et sans réserve; ils se boxaient violemment, s'empoignaient, soulevaient l'adversaire pour le laisser retomber de tout son poids et se piétinaient. On n'entendait que le geignement oppressé des lutteurs et les chocs sourds des corps qui tombaient, sans qu'aucune clameur ou aucune pause ne vienne les interrompre.

Le moine et le capitaine observaient, sidérés, cette foule disciplinée devant un spectacle d'une si rare violence. La résistance des champions leur sembla inconcevable, car ils se mesurèrent pendant plus de trois heures ! Aucun d'eux n'avait encore crié le « Gama ! Gama ! » de la défaite. Un nouveau geste du faycan arrêta les combats. Les puissants muscles des cham-

pions, paquets de chair velue, ruisselaient de sueur, leurs visages étaient défigurés par le sang et la poussière, mais aucun d'eux n'avait été vaincu.

A la lutte canarienne allaient succéder les combats du cirque. Dix guerriers s'avancèrent vers la piste accompagnés de parents et amis qui leur tendaient des gourdes d'eau fraîche pour se désaltérer et des tasses de suc de mocan fermenté pour leur infuser plus de vigueur, et qui les accablaient de suggestions et de conseils. Chaque combattant avait pour armes offensives trois grosses pierres, une lance et deux couteaux d'obsidienne. Ils prirent place chacun sur un bloc carré en pierre de cinquante centimètres de haut. Celui qui en descendrait serait déclaré battu et hors de jeu.

En fait aucun d'eux ne quittait sa place de combat à moins de blessure grave ou mortelle. D'abord ils lançaient les trois pierres, puis les couteaux d'obsidienne qui souvent s'enfonçaient dans les chairs des guerriers sans que pour autant ils abandonnent le combat et en dernier lieu la longue lance en bois de pin. Pas un des dix combattants de cette journée n'avait visé assez bien son adversaire ou, plutôt, l'adresse et l'agilité de chacun avaient su éviter un après l'autre tous les projectiles.

Alors on apporta aux dix guerriers des massues pour qu'ils se battent en corps à corps. Pour seule défense, le tamarco enroulé autour du bras gauche et, une fois de plus, l'agilité dans les mouvements préventifs. En effet un seul combattant dut se retirer de l'arène avec une épaule fracassée. Les autres ne cessèrent de se harceler et de s'éviter jusqu'au moment où, la clarté du jour fuyant, le guanartème se leva de son siège et mit fin aux combats. Nulle récompense n'attendait ceux qui s'étaient mesurés, si ce n'est leur satisfaction personnelle d'avoir résisté sans plainte à la douleur physique et les félicitations de leur famille et de leurs amis qui, à la sortie de l'arène, les accueillèrent en leur disant : « Tu as été brave. »

Le lendemain le peuple de la capitale et des alentours se déversa sur la plage pour chanter, danser, se jeter

des fleurs, entourer de guirlandes celles des chèvres et des brebis de chaque troupeau qui avaient été les plus prolifiques de l'année, proclamer le plus bel enfant né dans l'année écoulée « petit prince » de l'île et offrir à sa mère, comme hommage à la fécondité, le plus beau collier parmi ceux qui avaient été confectionnés par les jeunes filles nobles du collège des jarimaguadas.

Les deux Espagnols, fatigués et ennuyés par les chants et les danses qui se répétaient indéfiniment, abandonnèrent le vacarme de la plage pour rentrer à leur grotte. En route, ils rencontrèrent un cortège d'hommes et de femmes d'un certain âge, de classe apparemment noble, accompagnant des jeunes filles grasses et essoufflées en direction des grottes où résidaient le guanartème, les guayres et le faycan. Les deux étrangers s'arrêtèrent au bord du chemin pour les regarder à loisir. Les personnes âgées, qui devaient être les parents, marchaient avec une expression d'orgueil et d'allégresse, mais les visages des jeunes filles étaient voilés de gêne et de fatigue. Le cortège était fermé par un bon nombre de jeunes hommes, habillés de beaux tamarcos, des plumes sur la tête. « De quoi s'agit-il », demanda le moine au boucher-interprète, « où se rend ce cortège d'enterrement ? » — « Au mariage », répondit calmement le captif, amusé.

A la Grande Canarie, lorsqu'une jeune fille avait échangé la promesse de mariage avec un garçon, obtenu l'approbation de ses parents et fixé la date, elle se couchait pendant plusieurs semaines et sa mère lui faisait absorber une quantité invraisemblable de viande rôtie, de lait et de gofio. Plus elle grossissait pour la fête nuptiale, plus son fiancé se pavanerait avec elle ! Mais la nuit de ses noces, la jeune épouse partageait la couche du roi ou du grand-prêtre et ce n'était que le lendemain que le mari l'emmenait sous le toit conjugal. Si de la première couche naissait un enfant, celui-ci était noble, mais restait avec sa mère. Ce qui parut d'un grand comique à nos deux Espagnols, ce fut l'explication que le boucher leur donna de la présence des jeunes hommes en queue du cortège. Ils s'agissait évidemment des

époux des jeunes femmes qui, tous ensemble, allaient passer la nuit, attendant que leurs femmes leur soient restituées, devant l'entrée des grottes où elles se donnaient pour la première fois... Bien mieux ! presque tous les mariages étaient célébrés à l'occasion des fêtes de la fécondation, parce que la croyance populaire voulait que cela porte chance aux nouveaux époux pour leur procréation. Il y avait, donc ce jour-là, un nombre particulièrement élevé de couples qui s'unissaient et le roi, ainsi que le faycan, confiaient les femmes qu'ils ne se réservaient pas aux alcôves des guayres, qui consentaient à leur rendre ce service pour une nuit... La fécondité était tellement en honneur que le divorce, expliqua-t-on aux Espagnols, était admis par la loi, l'homme pouvant l'obtenir automatiquement si sa femme était stérile.

Les deux Espagnols n'auraient jamais pensé que le lendemain, le guanartème, sortant du lit, les aurait reçus. Ils furent cependant, à l'heure dite, conduits tous les trois, le capitaine, le moine et le boucher-interprète, à cette grotte royale que jusqu'alors ils n'avaient vue que de l'extérieur. Leur première impression fut d'entrer dans un palais souterrain où les parois âpres et le sol rocailleux avaient été miraculeusement remplacés par des salons qu'un patient travail, qui devait avoir duré de longues années, avait su aménager dans la roche vive.

Il y avait une première salle d'au moins quarante-cinq pieds de long et qui allait en s'élargissant vers le fond jusqu'à atteindre une largeur de trente pieds. La voûte, dont la hauteur était supérieure à trente pieds, avait été taillée jusqu'à former un plafond à cintre et avait été si parfaitement polie qu'au reflet des torches on aurait dit une nef gothique revêtue de marbre. Deux portes tendues de peaux de moutons blanches portant deux disques solaires rouges donnaient accès à la salle du trône. Celui-ci n'était qu'un renforcement dans le fond de la grotte, recouvert de peaux ; des sièges en pierres cou-

raient le long des parois. Là s'asseyaient les guayres ou les sujets qui demandaient audience au souverain. Les parois étaient peintes en rouge jusqu'à cinq pieds du sol. Le décor reprenait à neuf pieds de hauteur où une rangée de cercles rouges et de triangles noirs courait autour des deux salles. Latéralement, deux couloirs qui se perdaient dans le noir de la montagne, communiquaient avec deux autres chambres rupestres qui constituaient les appartements privés du roi.

Doramas attendait les ambassadeurs espagnols en compagnie du faycan, des deux sigones et de deux guayres représentant le tagoror. Une natte avait été étendue au centre de la salle, et deux coussins remplis de plumes y étaient posés. Le roi fit signe au moine et au capitaine d'y prendre place. L'interprète, en tant que boucher et prisonnier, resta debout.

Le message que le capitaine fit traduire à Doramas n'était pas dépourvu de diplomatie et d'arguments persuasifs. Après tout, les Canariens n'avaient rien à craindre d'une petite tour munie de quelques hommes qui regardaient passer les navires. Les sigones ne trouvèrent en effet aucune objection à cela, confirmant au roi que les quinze mille hommes dont ils disposaient étaient plus que suffisants pour assurer la protection de la ville contre les surprises d'une poignée d'Espagnols. Les guayres, par contre, mettaient le roi en garde contre la ruse bien connue et la mauvaise foi des Européens qui, plus d'une fois déjà, avaient profité de sa crédulité. Mais Doramas répondit qu'il fallait savoir oublier les vieilles querelles. Avoir confiance dans la parole de son prochain, telle était la première condition de paix parmi les hommes.

De plus, il fallait songer à l'intérêt du peuple qui, cette année-là, avait vu ses troupeaux presque doubler. Les greniers du royaume avaient encore de bonnes réserves grâce à l'excellente récolte de l'année précédente. Donc, on pouvait céder du bétail et des produits agricoles aux étrangers, sans en souffrir. Par contre, les produits que l'ambassade espagnole venait leur offrir, les Canariens les désiraient depuis qu'ils en connaissaient

l'existence dans les îles déjà conquises, mais n'avaient pu encore les introduire à Gran Canaria. La seule importation à laquelle le faycan opposa le veto de toute sa haute autorité était celle du vin qui, disait-il « rend les hommes fous et leur ôte la force qu'Alcorac leur a donnée pour mieux vivre ».

Doramas accepta donc les propositions espagnoles, autorisant une garnison de troupes de leurs Majestés Très Catholiques à stationner sur le littoral de Gando et à y ériger une tour d'observation, ainsi qu'à se livrer au commerce avec les insulaires du royaume de Telde, à la seule condition de ne pas « propager parmi les Canariens le fléau du vin ».

Le capitaine, trop heureux d'une si facile réussite, tendit au roi indigène un parchemin le priant de signer l'autorisation pour la tour et les garanties commerciales. Doramas, d'un geste poli mais ferme repoussa le parchemin. « Sachez, étrangers, que nous ne savons pas tracer vos signes noirs, mais que n'avons pas besoin d'eux pour nous souvenir de nos promesses. » L'audience était levée.

Le brigantin espagnol, qui depuis cinq jours mouillait dans les eaux de Telde, hissa les voiles et mit le cap sur Lanzarote, ayant à bord le capitaine et le moine qui portaient au gouverneur Herrera la bonne nouvelle.

CHAPITRE III

DES HEROS MAGNANIMES

UN mois ne s'était pas écoulé depuis le départ de l'ambassade que déjà deux tours, et non une comme le voulaient les accords, avaient été élevées à Gando et une forte garnison bien équipée installée. Elle fut une épine dans le dos des insulaires, qui allait les faire longuement saigner. Les vexations, les sorties la nuit pour voler du bétail, les razzias et les pillages à l'intérieur de l'île et, naturellement, les accrochages avec les indigènes commencèrent aussitôt que le dispositif de défense des tours fut terminé. Elles étaient deux petites forteresses imprenables, voilà pourquoi les soldats espagnols pouvaient tout se permettre, n'ayant rien à craindre des insulaires une fois barricadés à l'intérieur. Des échanges commerciaux stipulés avec Doramas, il y en avait eu en effet, mais dans un seul sens : vers les navires qui chargeaient le produit des vols espagnols. Et comme les indigènes — bien qu'insulaires — ne possédaient pas de barques et ne savaient pas nager, les rapines passaient sans difficultés de Gando aux cales des galères. Cela dura quatre ans.

Puis un jour les officiers de la garnison de Gando décidèrent de rendre leur banditisme plus lucratif. Ils donnèrent l'ordre à leurs soldats, non seulement de s'ap-

propre le bétail, mais aussi de capturer les bergers. Dès ce moment, les Espagnols saisirent les insulaires isolés qui leur tombaient sous la main et les livrèrent à leurs officiers. Ceux-ci les embarquèrent sur les bateaux et les firent vendre pour leur compte sur les marchés d'esclaves.

Une nuit, un peloton entra dans un hameau endormi, non loin de la ville littorale de Arguineguin, qui appartenait déjà au royaume de Galdar. Tous les hommes furent saisis, enchaînés et traînés hors du village sur le chemin de Telde. Les épouses éplorées ne voulaient pas se détacher des hommes et les plus jeunes tentèrent de suivre leurs compagnons dans cette marche pénible. Alors les soldats chrétiens se tournèrent vers elles, les violèrent sous les yeux de leurs maris puis les massacrèrent impitoyablement. Et la colonne reprit son chemin, laissant derrière elle, sur la plage ensanglantée, vingt et un cadavres de femmes.

Cela faisait dix ans que l'île endurait ce supplice. Mais ces dix ans de tromperies, de stratagèmes odieux, de rapines et de meurtres, avaient appris aux Canariens simples et loyaux comment les étrangers gagnaient leurs conquêtes. C'est alors que le grand conseil des sigones des deux royaumes coalisés décida d'avoir lui aussi recours à la ruse pour se débarrasser de la garnison. Des armures qu'ils avaient enlevées à des morts espagnols restés sur le terrain après un combat servirent à déguiser quelques guerriers canariens. Ils allaient faire semblant d'avoir fait des prisonniers et razié des brebis et tenter ainsi d'entrer dans la forteresse.

Le bétail autour d'eux, ils se dirigèrent témérairement vers la tour principale. Les sentinelles espagnoles ouvrirent les portes. Et les Canariens, avec la rapidité foudroyante qui leur était propre, incendièrent le bâtiment fortifié et capturèrent la garnison et son commandant Pedro Chemida qui, pris au dépourvu juste à la fin du repas, crut bon de ne pas résister pour avoir la vie sauve.

Malgré tout ce qu'avaient subi les insulaires, ils ne firent aucun mal à leurs prisonniers et, sans les bruta-

liser, les acheminèrent vers les vallées que ces Espagnols avaient si longtemps ravagées. Elle dura trois jours, cette marche à travers la montagne de Gran Canaria, car il avait été décidé de les faire comparaître devant le Tagoror de Galdar, où s'était rendu le guanartème de Telde pour assister aux fiançailles de son fils Bentajui avec la princesse Guayatamina, fille de Tenesor Semidan.

Galdar, capitale du royaume septentrional, plus importante et moins gaie, car moins méridionale que Telde, jouissait d'un grand prestige historique. Ses douze mille habitants étaient affables, doux, sérieux, hospitaliers et réputés pour leur force et leur bravoure.

La ville vantait dans ses annales les noms célèbres des grands rois, prêtres, guerriers et législateurs qui étaient en réalité les fondateurs de la structure sociale et judiciaire de l'île. Bref, c'est à Galdar que battait le cœur de la Grande Canarie.

Dans cette capitale presque sacrée, mi-troglodyte, le fameux guanartème Facalacas avait établi par des lois précises les conditions de la vie insulaire. Il avait développé l'agriculture et introduit un ingénieux système pour accroître la production de lait qui était, depuis les temps antiques, la grande ressource de l'île. L'innovation de Facalacas, berger lui-même, empêchait les chevreaux de têter leurs mères, lorsque celles-ci paissaient. Le jus de tabaiba douce (*Euphorbia balsamifera*) en se coagulant formait une pâte gluante que l'on étendait sur des bandes de peau flexible et dont on enveloppait les mamelles des chèvres. Les chevreaux avaient beau têter, pas une goutte ne sortait. Le soir en enfermant le troupeau dans la bergerie, les pasteurs enlevaient les bandes après les avoir préalablement humectées d'eau, et à la traite obtenaient une quantité supérieure de lait.

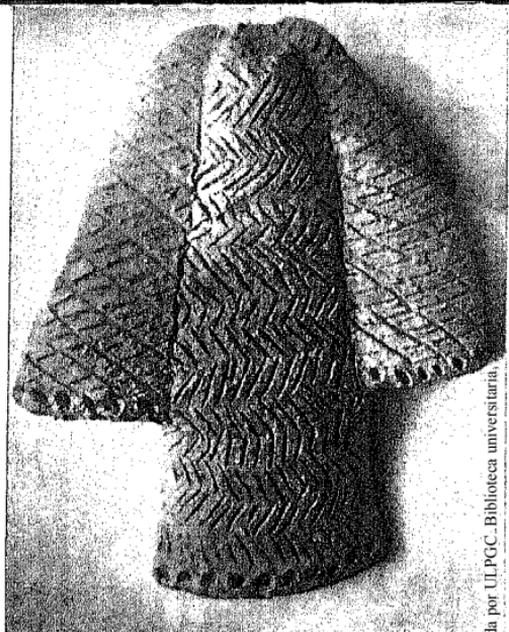
Une autre initiative du grand roi fut l'exploitation des sources de haute montagne. Il fit capter leurs eaux dans des canalisations qui, quoique rudimentaires, les distribuaient dans les champs de blé et de céréales des plaines

septentrionales et orientales de l'île. C'est lui encore qui fit couper les grands troncs des pins canariens qui couvraient d'ombre les gorges volcaniques d'Artenara et de Tamadaba, pour bâtir le palais royal.

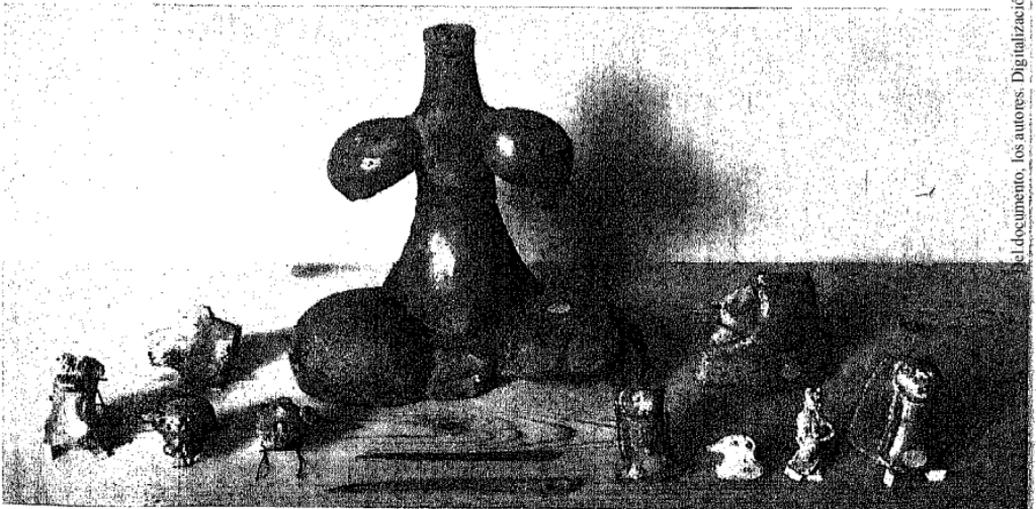
Les murs de cette construction avaient une épaisseur de deux mètres et demi. Les parois des salles intérieures étaient revêtues de panneaux en bois de pin si bien ajustés qu'on n'en distinguait pas les jointures, et étaient recouverts d'une couche de peinture. Toutes les surfaces de bois étaient travaillées à l'aide d'éclats de pierres emmanchés dans des cornes de bélier. Le toit se composait de solives de laurier, recouvertes de grosses planches de tea, sur lesquelles les architectes indigènes avaient posé des dalles, puis un lit de roseaux et enfin une couche de terre battue. Le palais se composait de deux étages, contenant une vingtaine de pièces chaudes l'hiver, fraîches en été, propres et insonorisées.

C'est à Galdar également qu'apparut la célèbre prophétesse et femme d'Etat Andamana, véritable héroïne de l'île, qui à force de prières et de batailles aboutit à l'unification de Gran Canaria, partagée jusqu'alors en dix petits Etats qui sournoisement se faisaient la guerre, malgré le lien fédéral qui les unissait tous. Ils se nommaient Galdar, Telde, Aguimez, Tejeda, Aquexada, Agaete, Tamarasarte, Artebirgo, Artiacar et Arucas. La plupart de leurs gouvernements à régime théoriquement républicain étaient en réalité livrés à de vieux seigneurs ambitieux et corrompus et tombaient en décomposition.

Andamana fut aidée dans son entreprise par Guimidade, puissant prince canarien auquel elle accorda sa main après la victoire. Elle rentra dans sa capitale pour gouverner et rédiger un nouveau code de lois morales et civiles. La grande reine eut, de plus, le mérite de renouveler les principes d'éducation de la jeunesse et d'inculquer aux jeunes générations que la guerre était le pire des crimes collectifs, tout comme le manque de probité et de loyauté étaient les défauts les plus répréhensibles d'un individu. Et elle commença par élever dans ce sens son propre fils, Artemi Semidan, qui lui



Moulage d'une coiffe féminine canarienne.



Idole féminine et fragments des statuettes votives en terre cuite.
(Musée Canarien.)



Amphore canarienne décorée de figures astrales. (Musée Canarien.)



Poterie canarienne où était conservé le lait. (Musée Canarien.)



Moulin à main des anciens canariens. (Musée Canarien.)

succéda sur le trône et qui à la fin de son règne reçut le surnom de « Grand ».

La colonne était arrivée au haut du col d'Arucas. La ville qui s'étalait aux pieds des Espagnols conduits en captivité était composée de vingt-deux quartiers. Les dix premiers formaient le centre de la capitale, les autres les faubourgs qui montaient vers les montagnes ou descendaient vers la mer. Ceux accrochés aux pentes d'Ajodar, cette montagne qui devait être témoin un jour de l'héroïque résistance de son peuple, étaient en grande partie formée de grottes spacieuses. Les parois de certaines d'entre elles étaient d'authentiques chefs-d'œuvre d'art pariétal. Celle qui était le siège du Tribunal Suprême — qui dans cette capitale était formé par des juges populaires et tenait ses assises hors du tagoror — s'imposait tout particulièrement à l'admiration des étrangers. Elle était de forme presque carrée, d'environ cinq mètres de côtés et autant de hauteur.

Le plafond, recouvert d'un bel ocre chaud et uniforme, mettait en valeur les trois parois que différençaient leurs dessins géométriques aux contrastes colorés violents. Celle de droite était bordée d'une large bande rouge horizontale formant corniche, interrompue par une série de circonférences blanches concentriques. Au-dessus, courait une double frise de damiers rouge et noir, dont quatre étaient sillonnés de lignes blanches parallèles. Plus bas, sur un fond rouge pâle, se détachaient des triangles. De larges chevrons, blanc et rouge, les entouraient. Enfin, dans l'angle lui-même, de petits triangles blancs réunis par la base formaient une ligne verticale dentelée.

Sur la paroi de gauche, trois files verticales de triangles se détachaient en rouge bordé de blanc sur la roche sombre, entouré de rectangles de la même teinte.

Mais c'était sur la paroi postérieure que les dessins et les couleurs étaient les plus variés. La même corniche courait en haut du mur, interrompue par une double rangée de triangles, ceux du haut d'un ocre profond, ceux du bas gris cendre, et le même dessin se répétait

au-dessus, sur une courte frise. Dans la partie médiane, trois rangées de triangles noirs bordés de rouge étaient flanquées de quatre carrés, deux rouges et deux noirs, le tout entouré de deux lignes verticales couleur de cendre, coupées de chevrons rouges. Enfin, d'un côté, il y avait entre ces bandes et l'angle, trois rangées de triangles alternativement rouges et noirs, tous bordés de sillons blancs. Cette grotte exceptionnelle s'est conservée heureusement en état jusqu'à nos jours.

Dans un dédale de grottes reliées entre elles par des couloirs creusés dans le sein de la montagne, avait été installé l'hôpital de Galdar. Quoique les connaissances scientifiques des insulaires ne fussent pas très développées, ils possédaient tout de même une pharmacopée locale assez efficace. Pour panser les plaies et frictionner les membres fatigués, ils se servaient de beurre de chèvre. Ils cautérisaient les blessures soit en employant des braises, soit à l'aide d'un jonc trempé dans du beurre bouillant. Une chambre rupestre de cet hôpital était réservée aux sudations et aux bains de vapeur, auxquels étaient astreints surtout les malades de la gorge, de la grippe et les fiévreux. Le sang du dragonnier, dilué dans du lait, était ordonné comme astringent, tandis qu'aux convalescents on recommandait du lait frais, du petit lait, du miel et de la viande grillée. Pour combattre les indigestions et les empoisonnements gastriques, ils faisaient ingurgiter au patient une forte dose de suc concentré du mocan, qui provoquait des vomissements immédiats.

Le centre de la ville et les quartiers environnants le palais royal étaient bâtis de maisonnettes ovales ou en forme de croix, ayant trois alcôves à l'intérieur et le foyer placé devant la porte d'entrée. Comme à Telde, ces maisons étaient presque toutes entourées d'un jardin. Au centre d'une place se dressait l'arène pour les jeux et les combats et en contrebas, vers la mer, un vaste mausolée s'élevait. Des bâtiments à tour, dans le genre des « nouragues » sardes, surgissaient au milieu des murs circulaires concentriques et dégradés. Chaque

cercle abritait des tombeaux rectangulaires où reposaient les morts, enveloppés de peaux, couchés sur le dos, dans des cercueils de pierre. Ces tombes étaient au nombre de trente-six.

La pente qui dévalait vers la mer était réservée à la population laborieuse ; artisans, peintres, pêcheurs et tanneurs y logeaient. C'est sur ce rivage qu'était situé l'endroit où avaient lieu publiquement les exécutions capitales.

Au sommet d'Ajodar s'ouvrait le grand temple rupestre consacré à la divinité solaire dont le culte était entièrement célébré par les « harimaguadas », les vierges sacrées. Le monastère où vivaient les prêtresses de Galdar était creusé dans une falaise au nord de la ville. Galeries et rampes intérieures et intercommunicantes qui reliaient plusieurs centaines de cellules, faisaient de ce collège sacré des vestales canariennes une gigantesque ruche humaine. Ces grottes d'Agadir (l'actuel « Cenobio de Valeron ») étaient destinées aussi en partie au dépôt de vivres. Les insulaires y entassaient, dans les silos et les caves, leurs grains, hors des chemins battus, à l'abri des coups de main des pirates, tout comme les greniers-fortresses berbères de l'Atlas.

Une vaste nécropole tumulaire, longue de plusieurs kilomètres, offrait l'éternelle demeure aux morts de la capitale dans la verdoyante vallée d'Agæte, à l'occident de Galdar. Il y avait là trois sortes de sépultures.

L'une était un tumulus circulaire en blocs basaltiques surmontant une fosse individuelle. Les parois de la fosse tapissées de dalles formaient sarcophage. La deuxième était une fosse où étaient déposés des corps en couches superposées, comme dans certaines grottes funéraires, quoique, ici, ils fussent séparés par des dalles. Un seul tumulus recouvrait le tout à la surface et, par sa masse, il ressemblait à un mausolée. La troisième, dont le diamètre dépassait en certains cas huit mètres, était la véritable fosse commune, où les dépouilles mortelles étaient jetées pêle-mêle et recouvertes ensuite par quelques bûches de sable et de débris laviques. Elles n'accueil-

laient que les cadavres des bouchers et des bourreaux. La différence des sépultures découlait évidemment du rang social des inhumés. A Agaete, ceux des tumulus tronconiques qui couvraient les corps des hauts personnages étaient facilement reconnaissables aux pierres qui les couronnaient et dont les couleurs — jaune, noir et rouge — avaient une signification symbolique.

A l'arrivée de Pedro Chemida et de ses hommes, les juges populaires et tous les guayres du tagoror siégeaient déjà dans la grotte du tribunal. La capture des Espagnols de Gando avait décidé le guanartème et le faycan à réunir le tagoror et la cour populaire, qui devaient également statuer sur le fond de cas locaux très graves. Les principaux délits indigènes commis dans l'année — dont les coupables attendaient le procès, enfermés dans les dépendances de la grotte du faycan — attendaient, en effet, leur décision.

Le peuple de la capitale assistait librement aux séances et avait légalement le droit de s'opposer à une condamnation s'il la jugeait injuste. Il n'y avait que cinq cas importants de droit commun à passer avant les Espagnols, qui, sur ordre du guanartème, furent accompagnés dans les grottes de l'hôpital pour prendre un bain et être restaurés. Telle était l'hospitalité canarienne !

L'événement était si important et l'exaspération populaire si vive, au bout de dix ans de malheurs, que depuis l'aube déjà l'esplanade qui entourait le tribunal était prise d'assaut. Les cinq cas de droit commun furent évoqués dans l'indifférence générale.

Il s'agissait tout d'abord d'un meurtrier qui avait assassiné une jeune fille résistant à ses violences. Il fut condamné à mort par écrasement de la tête d'un coup de massue (la sentence fut exécutée le matin même). Le deuxième était un voleur de brebis. Tous ses troupeaux lui furent confisqués et lui-même condamné à la flagellation. Deux solides énergamènes s'emparèrent de lui, lui arrachèrent son tamarco et le couchèrent par terre, tandis qu'un troisième lui administrait treize

coups du bâton prêté par un des guayres du tribunal. Le châtement subi, le voleur était réintégré dans ses droits civiques et le faycan, qui présidait, ordonna qu'on lui panse ses déchirures. Le troisième cas fut celui d'un couple adultère. N'ayant aucune circonstance atténuante, sauf celle de leur amour, les deux amants furent condamnés à mourir ensemble, ensevelis vivants ! La quatrième accusée, une jeune fille, avait giflé son père qui lui interdisait de revoir son amoureux. Une grêle de pierres la rendit, blessée et en sang, à ses parents qui la ramenèrent à la grotte familiale.

Le dernier délit à juger eut une solution plus cocasse. Une jeune fille d'une vingtaine d'années, dont la maigreur et les traits tirés révélaient une longue période d'emprisonnement, fut traduite devant le tribunal, parmi les huées des femmes qui assistaient au procès. Elle avait été une fille de mauvaise vie et sa « popularité » en disait long sur l'exploitation intensive qu'elle devait avoir fait de son jeune corps... La prostitution étant interdite par la loi à Gran Canaria, elle avait été arrêtée et emprisonnée sept mois auparavant. Maintenant elle comparaisait devant les juges non pour être condamnée, mais parce qu'un de ses ex-amants s'était présenté la veille au faycan se déclarant prêt à l'épouser. Ils avaient convoqué le généreux prétendant pour lui faire répéter la promesse de mariage devant la loi et en présence de la fille qui, de ce fait, était automatiquement libérée et confiée au jeune homme.

Le bâton pastoral des guayres venait de se lever pour signifier la libération de l'ex-prostituée et l'approbation au mariage, lorsqu'un silence sépulcral descendit sur la foule qui était hors de la grotte. Le capitaine Pedro Chemida et ses hommes venaient de monter sur l'esplanade et approchaient de la grotte. Pas un insulaire ne fit un geste hostile et aucune invective ne s'échappa de leurs bouches. Ils étaient prisonniers et désarmés et la morale voulait que même le pire des bandits, une fois dans les mains de la justice, n'eût plus à subir de violences.

Lorsque les Espagnols entrèrent dans la grotte, tous

les juges populaires et les guayres se levèrent. Les arrivants étaient des coupables à juger, mais avant tout des étrangers. Il était donc de leur devoir de les saluer dignement.

Le faycan, montrant une mémoire de fer, entreprit d'énumérer les crimes, les vols, les rapines et les dévastations dont le capitaine et ses soldats s'étaient rendus coupables pendant dix ans de présence à Gando. L'acte d'accusation était interminable. Le soir tombait et le faycan parlait toujours. L'audience dut être remise au lendemain avant la fin de cette triste liste qui occupa encore les premières heures de la matinée ! Ses derniers mots furent ceux-ci : « Soyez heureux de ne pas être Canariens, ô étrangers, car un plus grand châtiment vous serait infligé. Selon nos lois, la somme et l'énormité de vos délits ne peuvent être punis de la peine capitale dans la personne du responsable, sa mort serait une fin trop légère. Nos lois exigent dans ces cas la mort de l'être qui lui est le plus cher au cœur, afin qu'il subisse lui-même les tourments qu'il a provoqués. »

Le chef des juges populaires prit à son tour la parole :

« Etrangers, je voudrais que vous sachiez que vos fautes ne nous permettent plus de vous traiter en soldats, mais vous assimilent aux criminels de droit commun. Plus peut-être, car dans les souvenirs de ce tribunal je ne pourrais vous citer un seul cas de destruction de récoltes que la coutume de nos ancêtres a toujours considéré comme un des crimes les plus abominables contre la communauté entière. »

« Ils doivent mourir, s'écria un guayre du tagoror, si nous voulons respecter vraiment l'enseignement de nos pères. Qui d'entre nous a oublié le châtiment des chrétiens qui s'installèrent chez nous il y a trois générations ? Oui, capitaine des chrétiens, il y a trois générations, deux navires commandés par un des vôtres (1)

(1) Note de l'auteur. — Les documents confirment que cela s'est passé en 1360.

débarqua des hommes armés sur la même plage de Gando où vous étiez. Ils croyaient pouvoir tout conquérir et tombèrent tous prisonniers. Mais désarmés et rendus à l'impuissance, nos pères les avaient traités en hôtes et ils vécurent parmi nous de nombreuses lunes. Ils nous apprirent beaucoup de choses utiles que nos ancêtres ignoraient. Grâce à eux nous savons aujourd'hui cultiver le figuier et mieux bâtir les maisons.

« Mais leurs vices étaient bien supérieurs à leur mérite. De plus en plus leur présence portait la débauche et la corruption dans la jeunesse. Le vin exerçait son pouvoir démoniaque. Leurs prêtres insultaient le nom d'Alcorac et détournaient les enfants de ses autels. Toutefois, le respect de l'hôte ne permettait pas à nos pères de les punir. Mais un jour plusieurs d'entre eux se livrèrent à des attentats contre nature avec de jeunes bergers. Consternés, ces enfants se présentèrent au tagoror de Telde afin de chercher conseil. Personne jamais dans l'île n'avait connu l'existence de telles pratiques. C'était terrifiant et il fallait intervenir. Le Suprême Conseil du peuple, comme le nôtre aujourd'hui, décida de supprimer des hommes si pervers. Ils furent précipités, avec leurs prêtres impies, dans le gouffre de Guinamar où allaient s'écraser les corps des traîtres et des adultères. Je demande à ce Conseil de répéter aujourd'hui à Galdar la même condamnation. L'esprit de nos aïeux et Alcorac Tout-Puissant seront avec nous ! »

Un lourd silence suivit la violente diatribe du guayre. Et ceux des Espagnols qui étaient les plus impressionnables voyaient déjà un gouffre sinistre s'ouvrir devant eux... Chemida, lui, reste lucide. Son esprit rompu à toutes les ruses chercha une dernière issue. Rapidement, il se leva et demanda la parole, qui lui fut accordée sans difficulté. Alors le geste apaisant, la voix émue, il se fit l'avocat de ceux qui n'étaient pas accusés... ! Il supplia le tribunal de ne pas compromettre la confiance et la paix entre deux peuples parce que quelques-uns d'entre les soldats de Gando s'étaient entachés de tels crimes... De telles abominations n'étaient pas impu-

tables au Gouverneur Herrera, ni à leurs Majestés Très Catholiques qui désiraient sincèrement l'amitié des Canariens et des échanges commerciaux pacifiques et fructueux avec eux. Bref, dans une manœuvre désespérée, il tenta d'amener le débat là où personne n'avait songé à le placer !

Mais il avait compté sans le faycan. Indigné, celui-ci avait suivi l'effet de l'habile défense de l'officier chrétien sur l'esprit trop peu subtil de ces juges primitifs. D'un bond, il fut debout.

« Tu oses parler encore d'amitié, toi qui, si tu avais une arme à la main, n'hésiterais pas à tuer toutes nos femmes, comme tes soldats l'ont fait sur la plage de Guayadesque, et à nous offrir comme esclaves à ce Gouverneur dont tu parles et à tes Souverains ! Mais quelle nation est donc la tienne qui ne connaît ni l'amitié, ni l'inviolabilité d'une promesse, ni la bonne foi ? Quelle religion est donc la vôtre, puisque au moment où vous venez pour faire l'apologie de sa pureté, de sa morale, vous agissez frauduleusement ? Vous nous dites que nous avons une âme immortelle comme vous, que nous sommes tous descendus d'un même Père et cependant vous n'avez cessé de nous avilir, comme si nous n'étions pas de votre espèce ! Vous voulez nous vendre comme des animaux.

« Vous nous appelez sans cesse barbares et infidèles et sans égard aux traités que nous avons fait avec vous et à la fidélité scrupuleuse avec laquelle nous les avons observés, vous nous avez provoqués et attaqués tous les jours pendant dix ans et vous osez, en plus, pour vous justifier aux yeux de vos Souverains, nous accuser d'être des agresseurs ! Vous ne méritez pas la mort car vous-même vous avez montré, tout le long de vos rapines, ce qui vous tient le plus à cœur. C'est de la viande de nos troupeaux que vous n'êtes jamais rassasiés... J'estime donc que vous devez passer le reste de vos jours à couper cette viande pour la servir à ceux auxquels vous l'avez volée !

« Je demande aux membres du Conseil de les rejeter

parmi les inférieurs. Qu'ils soient bouchers jusqu'à leur mort ! »

Perplexes, les guayres et les juges échangeaient des regards. Les Espagnols se rendaient compte que les opinions étaient partagées. Des voix féminines commencèrent à s'élever dans la foule et elles semblaient approuver le propos du faycan. Inutilement, Pedro Chemida demanda à l'interprète de lui traduire les mots prononcés par les assistants.

Mais voilà qu'Atazacaite, le plus ancien et le plus vénéré des nobles membres du tagoror, que l'on savait être le confident et le conseiller personnel du guanarème Tenesor Semidan et qui était assis à la gauche du faycan, fit un geste amical à tous les indigènes afin de les apaiser. Même à l'oreille des Espagnols, pleins d'aversion pour la langue gutturale et incompréhensible des Canariens, les paroles prononcées par la bouche du vieillard sonnaient douces et mélodieuses.

« Nous ne connaissons, mes amis, ni ce Gouverneur dont parle le capitaine de Gando ni ce Souverain. Comment pouvons-nous les juger ? Et si nous nous abandonnons aux bas sentiments de la colère et de la vengeance et si nous rendons le mal par le mal, la haine par la haine, le meurtre de nos civils par le massacre de nos prisonniers, nous ne pourrions dire que la morale inspirée par notre dieu soit supérieure à celle du Dieu des chrétiens. Notre faycan ne peut nier cette vérité. Par contre un dieu, quel qu'il soit, s'il nous a vraiment créés ne pourra qu'approuver ceux de ses fils qui savent pardonner à leurs frères et ne pas s'ériger en juges de ses autres fils.

« Vous pourrez rétorquer à cela qu'en partant de ce principe ni le tagoror ni les juges populaires n'auraient de raison d'être et que nous pourrions laisser brigands et envahisseurs parcourir impunément nos sentiers. Mais ici, il s'agit du triomphe de deux conceptions de vie, de deux morales opposées, de deux peuples dont l'existence de l'un est mise en danger à jamais. Il ne s'agit donc pas de proférer une condamnation contre un criminel que

nos bourreaux peuvent exécuter avant le coucher du soleil et qu'un bon sommeil peut effacer de nos mémoires, mais bien de prendre une position dont les conséquences seront supportées aussi par nos enfants et par les fils de nos enfants.

« Cette position, Canariens, doit être celle de la paix et de l'amitié avec tous les peuples qui n'habitent pas cette île. Ne renonçons pas encore à l'espoir que dans le cœur de tous les hommes se cachent de bons sentiments. Essayons, une fois de plus, de rappeler à ce Gouverneur et à ce Souverain lointains les accords proposés par leurs ambassadeurs et acceptés et respectés par nous et nous verrons bien si cette fois ils nous enverront des assassins ou des amis.

« Je propose que le capitaine de Gando, aujourd'hui devant nous, soit libéré et renvoyé chez les siens pour leur transmettre notre désir de paix et d'amitié. Si ce qu'ils recherchent dans cette île comme jadis le cherchaient tant de navires étrangers, est cet orseille qui leur permet de teindre d'un si beau rouge leurs vêtements, nous leur offrons volontairement la possibilité de l'obtenir. Mais si ce qu'ils veulent ravir ce sont ses bêtes et ses habitants, qu'ils sachent alors qu'aucune religion ne peut admettre que l'on s'approprie ce qui ne vous appartient pas et qu'aucun dieu ne peut permettre que certains de ses fils réduisent en esclavage leurs frères. »

Le Grand Conseil approuva enfin à l'unanimité la magnanime attitude du premier guayre et il renvoya à Lanzarote le capitaine Pedro Chemida, gardant en otage à Gran Canaria les autres soldats de la garnison.

Le gouverneur Herrera ne voulut pas croire tout d'abord à la narration rocambolesque de l'ex-commandant de la tour de Gando. Puis il partit d'un fou rire, ahuri par la « bêtise » et le naïf simplisme de ces insulaires. Et sur le champ il renvoya Pedro Chemida pour leur donner toutes les assurances qu'ils désiraient, leur parler d'une paix éternelle et de larges échanges commerciaux à l'avenir, offrir au guanartème et au faycan

deux colliers en verroterie et en argent et ramener ainsi tout de suite les otages. Une semaine après Pedro Chemida était de retour à Lanzarote, avec toute la garnison saine et sauve. Il rapportait aussi à son gouverneur les deux colliers que les chefs canariens n'avaient pas acceptés...

Cependant, le gouvernement espagnol, furieux de ce nouvel échec, avait enfin compris que seule une alliance avec le Portugal — avec lequel il était en rivalité depuis des décades pour les droits sur l'archipel, tant et si bien que le Pape lui-même avait dû intervenir — unissant les deux flottes et les deux armées, aurait quelque chance de venir à bout de la résistance des trois îles principales. En 1467, les deux rois ayant conclu un accord, l'ordre fut donné aux deux commandements, confiés respectivement à l'espagnol Herrera et au portugais Diego de Silva, d'entreprendre la conquête définitive.

Or, ce Diego de Silva avait, de son côté, déjà résolu la querelle entre les deux pays en épousant à Lanzarote la fille du général Herrera — qui avait réussi à s'approprier les territoires de l'ancien fief de Béthencourt. Il ne demanda pas mieux que de s'associer avec son beau-père, qui n'hésita pas à violer pour une troisième fois le traité toujours valable. Ensemble, ils décidèrent de débarquer simultanément en deux points différents : Herrera à Gando, qui ouvrait le chemin de Telde, et Silva à l'est de Galdar.

Or Herrera essaya bien d'établir une petite « tête de pont » à Gando et il réussit même à pénétrer dans la vallée de Telde. Mais là, les Canariens l'attendaient. Sous la pluie de pierres et de dards les Espagnols durent battre en retraite, une fois de plus ! Encerclé par les Canariens, n'ayant d'autre issue que la mer, Herrera prit la fuite.

Il ne restait que les trois caravelles de Silva qui, dans la même nuit, avaient sans bruit mouillé sous les hauteurs de Galdar et débarqué les deux cents hommes

d'armes et leur jeune chef. Mais le soleil était à peine levé que les Canariens avaient repérés la petite troupe escaladant silencieusement les rochers escarpés. Aussitôt l'alerte fut donnée et de roche en roche transmise à la capitale. Tenesor Semidan rassembla six cents de ses meilleurs hommes et se lança à la rencontre de Silva, après avoir donné ordre d'incendier les arbres du rivage pour couper aux envahisseurs toute retraite vers les navires.

Silva soudain se rendit compte du danger... mais il était trop tard ! Désespérément, voulant échapper à l'encerclement, il tenta d'atteindre avec ses hommes un petit plateau en vue de Galdar. Mais là, ils furent attaqués avec une telle furie qu'ils ne purent qu'abandonner la place et chercher refuge dans un tagoror qui leur offrait un précaire abri. Deux jours durant, ils résistèrent aux attaques de plus en plus audacieuses des Canariens. Puis la faim, la soif et la fatigue eurent raison d'eux. Jugeant la défaite inéluctable, Silva voulut du moins épargner aux siens le choix entre l'esclavage et la mort. Deux de ses lieutenants parlant la langue canarienne, bravant les projectiles ennemis, allèrent au-devant de celui qui semblait être le chef des Canariens. Des hurlements leur répondirent et ils auraient été massacrés si Tenesor Semidan n'avait fait signe à ses guerriers de baisser les armes et ne s'était avancé vers l'enceinte d'où émergeaient les deux parlementaires chrétiens.

Diego de Silva courageusement demanda au souverain ennemi « une capitulation tolérable ».

Tenesor lui répondit en un castillan très pur :

« Etranger ! Toi et les tiens vous êtes venus volontairement vous enfermer dans ce lieu où l'on juge les brigands. Aucun de vous donc n'évitera le châtement ! » Et de la main, il lui montra ses hommes qui criaient vengeance.

Mais son regard se fixa soudain sur les traits tirés de Silva. Devant la défaite et la mort, le jeune officier gardait un courage et une dignité qui imposaient le

respect. Et spontanément il lui fit cette offre incroyable, inouïe :

« Si tu étais Canarien j'aurais confiance en toi et je te proposerais un stratagème qui te sauverait du péril... Tu me saisisrais et me terrasserais. Puis tu menacerais mes hommes de m'ôter la vie s'ils ne t'assuraient pas le libre passage jusqu'à tes bateaux. »

Le jeune Portugais n'en croyait pas ses oreilles. Stupéfait, les larmes aux yeux, il tomba à genoux et baisa la main de son vainqueur. Sur son honneur, il ne pouvait faire une pareille chose !

Déjà les Canariens éclataient en cris terrifiants, en sifflements stridents, prêts à se jeter à l'assaut de l'enceinte, lorsque le roi, d'une voix forte, tenta de les apaiser.

« Les chrétiens n'ont pas voulu m'offenser. Dès qu'ils seront libres ils regagneront leur pays. »

Des huées et des protestations fusèrent contre l'inacceptable indulgence du roi. Mais Tenesor Semidan, sûr maintenant de la sincérité et de la noblesse d'âme de son adversaire, décida d'imposer sa volonté à ses guerriers. Ceux qui oseraient lancer une seule pierre ou un seul javelot seraient punis de mort. Non seulement les insulaires ne devaient pas rouvrir les hostilités mais devaient traiter les assiégés en amis et les escorter pendant leur retraite. Puis le roi prit une décision vraiment magnanime : il invita Silva et ses hommes à passer deux jours à sa cour.

Ainsi ce corps expéditionnaire portugais qui rêvait d'entrer à Galdar en conquérant et y fut admis en prisonnier, dût remercier ses ennemis de l'avoir restauré de leur viande, de leur gofio et de leurs fruits...

Pendant que ces événements étonnants se passaient à l'intérieur de l'île, le vent qui soufflait violemment avait obligé les équipages des caravelles à chercher abri derrière une falaise des montagnes d'Arucas, sensiblement éloignée du lieu de débarquement. Mais les vigies canariennes informèrent le roi du mouvement des navires. Diego de Silva dut emprunter des sentiers difficiles

pour rejoindre le nouveau mouillage. Tenesor Semidan lui-même guida Silva, la petite armée portugaise et les guerriers canariens qui fermaient la colonne. Pendant les premières heures la marche ne présenta pas beaucoup de difficultés. Mais ils parvinrent aux bords d'une profonde gorge. Un sentier vertigineux serpentait le long de la paroi abrupte. Les Portugais trébuchaient, se cramponnaient, pris de vertige, aux aspérités des parois, alors que les Canariens descendaient d'un pied sûr et léger. Ce fut à ce moment que Diego de Silva eut la terrible pensée que les insulaires ne les avaient libérés, que parce qu'ils leur réservaient une mort horrible au fond de ce ravin. Tenesor Semidan saisit le trouble qui agitait l'âme du jeune chrétien ; le rassurant d'un beau sourire, il lui offrit son bras. Et se tournant vers l'un de ses sigones il ordonna que les guerriers se plaçent devant chaque Portugais, afin que ceux-ci puissent s'accrocher aux pans flottants de leurs vêtements de peau. La « Cuesta pendiente » fut ainsi franchie sans incident, et passa à l'histoire sous le nom de « Cuesta Silva ».

Lorsque Diego de Silva et ses compagnons touchèrent sains et saufs la plage où les attendaient leurs caravelles, ils tendirent leurs épées au guanartème et à ses guerriers, jurant que jamais plus ils ne lèveraient les armes contre de si nobles adversaires. Diego de Silva, fidèle à la parole jurée, donna ordre à toute son armée de rentrer au Portugal, et se retira à Lisbonne avec sa femme, en expliquant sincèrement à ses alliés espagnols et à son souverain que son honneur de soldat et sa morale chrétienne lui interdisaient de participer à une telle entreprise.

Ce fut la seule fois dans l'histoire des colonisations qu'une armée conquérante européenne se retira vaincue par la générosité et la noblesse d'un peuple indigène qu'elle avait eu l'ambition de « civiliser » !

Abandonné par les Portugais, battu par les Canariens, avec la population de Lanzarote en révolte — laissée par soixante-dix ans de guerre infructueuse et par

les ambitions effrénées du gouverneur — Herrera dut renoncer à ses prétentions et se contenter de ses droits seigneuriaux sur les îles de Lanzarote, Fuerteventura, Hierro et Gomera.

En 1478 donc, les Rois catholiques décidèrent de confier le commandement de la nouvelle armée de conquête des Canaries au général Juan Rejon, et au matin du 24 juin de la même année la flotte espagnole, venant de Séville, était en vue de la Grande Canarie. La véritable conquête des trois îles encore indépendantes allait commencer.

Les premiers jours furent consacrés à la construction d'un camp fortifié entouré d'une enceinte en bois et en pierres, flanquée de tours défensives, et d'un grand dépôt couvert capable de contenir toutes les réserves en armes et en ravitaillement de la flotte et de l'armée. Les travaux de fortifications allaient bon train mais, le quatrième jour, deux colonnes de Canariens, commandées personnellement par Doramas et Tenesor Semidan, avancèrent vers le camp espagnol qui occupait l'embouchure du fleuve Guinguada, là où surgirait plus tard la ville de Las Palmas, en souvenir de ce premier camp dont l'étendard portait l'insigne « Real de Las Palmas ».

Les Canariens étaient au nombre de deux mille. Juan Rejon, pris au dépourvu et craignant une défaite comme celle de ses prédécesseurs, décida de gagner du temps. Trois parlementaires espagnols allèrent à la rencontre de Doramas et lui proposèrent rien moins que de déposer les armes et de se soumettre aux Rois catholiques ! Sans même leur donner la satisfaction d'un pourparler Doramas les renvoya.

« Allez dire à votre capitaine que demain je lui porterai moi-même la réponse. » Et, à l'aube, Doramas harangua ses hommes, leur adressant ces paroles spartiates : « Canariens, cette poignée d'étrangers que vous voyez renfermée dans cette enceinte appartient à la race cruelle qui, depuis tant de lunes, porte la mort et la désolation dans nos foyers. Ce sont ces mêmes hommes auxquels nous avons cru et qui nous ont trompés ; ce

sont les mêmes que nous avons vaincus dans tant de rencontres ; ce sont eux qui toujours abusèrent de notre confiance et de notre désir de paix ; ce sont ceux-là aussi que nous avons entraînés prisonniers et traduits devant le tagoror de Galdar, comme des poissons dans les mailles de nos filets. Point de quartier pour eux ! Mettons nos femmes, nos maisons, notre honneur bafoué et notre indépendance à l'abri de leurs insultes et de la colère de leur Dieu qui les pousse à s'abreuver du sang d'autrui. Souvenez-vous qu'Alcorac donna cette île à nos ancêtres... C'est à nous de la conserver pour nos fils ! »

Aux paroles du guanartème répondit l'effroyable cri de guerre canarien coupé de sifflements stridents. Conduits par leurs sigones, ceux de Telde montèrent à l'assaut. Puis la colonne de Galdar attaqua à son tour et, conduite par le jeune sigone Adargoma, fonça sur l'aile droite du cantonnement espagnol. Mais les pierres et les lances des indigènes faisaient peu de mal aux Espagnols retranchés et dont les corps étaient protégés par de solides cuirasses. Rejon, qui avait fait placer des pièces d'artillerie derrière l'enceinte, donna l'ordre d'ouvrir le feu.

Ces bombardes, les premiers essais européens d'armes à feu, qui n'auraient pas fait beaucoup de mal dans une guerre continentale, provoquaient des vides terrifiants dans les files des attaquants. Les Canariens n'avaient jamais vu d'engins de guerre si exterminateurs. S'ils en eurent peur ils n'en montrèrent rien, et les morts étaient aussitôt remplacés par ceux qui suivaient. Le général espagnol, médusé, vit, malgré le barrage de fer et de feu, la colonne de Galdar parvenir enfin jusque dans dessous des fortifications.

Et ce fut comme un troupeau de buffles enragés lancé, cornes baissées, contre la palissade d'un ranch ! D'une seule ruée, ils enlevèrent les guérites, bousculèrent deux pièces d'artillerie et déferlèrent dans le camp où les Espagnols se sauvaient, devant Rejon éperdu qui ne savait comment contenir la panique ! Les cris déchirants des blessés et des poursuivis étaient couverts par

les hurlements sauvages des Canariens qui glaçaient d'épouvante les Espagnols.

Mais la partie centrale résistait aux insulaires et Rejon reprit la situation en main. Il ordonna à la cavalerie, commandée par un chanoine, de charger ceux de Galdar qui avaient dérotté l'aile droite.

C'était la première fois que les Canariens allaient voir des chevaux. Mais si, épouvantés par les éléphants, les Romains s'étaient sauvés devant les Carthaginois à la bataille de Trebbia, les Canariens, eux, se laissèrent massacrer, piétiner par la cavalerie espagnole plutôt que de ressortir en fuyards du camp ennemi. Doramas, après avoir réitéré ses efforts pendant toute la journée, donna enfin l'ordre de la retraite à la tombée de la nuit.

Les chefs militaires et les guayres réunis en conseil après la journée de Guinguada décidèrent d'abandonner à l'ennemi la côte méridionale, d'évacuer Telde, d'ordonner l'exode des populations littorales et de les rassembler dans les vallées centrales où les combattants pourraient mieux les défendre et imposer à l'ennemi une épuisante guérilla.

Entre temps, dans le camp du Real Las Palmas, la rivalité grondait entre Rejon et le chanoine Bermudez, chef de la cavalerie et véritable vainqueur du 28 juin. Cette rivalité partagea l'armée espagnole en deux factions, et fit faire au général trois voyages en Europe pour se justifier devant le roi des calomnies dont il était victime. Les opérations militaires étaient en fort mauvaise posture et les Espagnols se limitaient à des razzias et à des brigandages, car la résistance des indigènes rendait impossible la pénétration des vallées menant au cœur de l'île. Toutes les attaques et les tentatives de débarquement sur d'autres points de la côte, se résolvaient chaque fois par la déroute des Espagnols. L'armée des « conquistadores », avec sa flotte, ses bombardes, sa cavalerie, ses cuirasses et ses machines de guerre était incapable de venir à bout de « sauvages » presque nus, aux armes en bois et en pierre ! Quatre ans après le

débarquement, les forces espagnoles avaient progressé de vingt et un kilomètres !

Aucun peuple, dans les annales de la conquête, n'opposa une si opiniâtre et surhumaine résistance. La légende qui peuplait le jardin des Hespérides de Titans, fils des fameux Atlantes, se voyait confirmée dans la réalité historique par cette épopée, supérieure à celle des Aztèques, des Mayas et des Incas. La chute de l'empire aztèque, cent fois plus étendu que les deux royaumes de la Gran Canaria, défendu par Montezuma et son armée vingt fois supérieure à celle des guanartèmes de Telde et de Galdar, n'exigea de Cortez que quelques mois d'efforts et de combats... !

En 1480, le général Rejon fut destitué de ses fonctions et remplacé par un vaillant et cruel Castillan, le général Pedro de Vera. Le nouveau gouverneur débuta par un parjure et une félonie. Craignant les espions canariens, il avait fait arrêter deux cents indigènes, leur jurant sur une hostie non consacrée de les faire envoyer à Ténérife ; aussitôt embarqués, ils furent expédiés en Espagne et vendus comme esclaves !

Pedro de Vera prit enfin la résolution de mettre le front en mouvement. Il entra en campagne en faisant occuper par surprise les montagnes d'Arucas. Doramas vint se placer avec ses troupes sur les hauteurs voisines, défiant le général ennemi de se mesurer à lui en combat singulier : l'armée du vaincu se soumettrait au vainqueur, et ainsi serait évité un bain de sang inutile. Pedro de Vera accepta, mais avec sa duplicité habituelle, il ne respecta pas les lois du combat. Son champion étant tué par Doramas, ce qui aurait dû clore le duel en faveur de celui-ci, il se lança lui-même à l'assaut. Ce n'est que grâce à l'adresse et la résistance de son cheval que Pedro de Vera dut de ne pas succomber aux coups merveilleusement dirigés de son adversaire. Interdit, le roi canarien voyait la distance se raccourcir sous les sabots du cheval qui le chargeait. La lourde pointe de la lance espagnole le frappa à la poitrine... Ainsi mourut celui que Viera y Clavijo appela « le dernier des Canariens ».

Une montagne, où son corps fut enseveli, porte aujourd'hui encore son nom.

La mort de Doramas eût des conséquences désastreuses pour les insulaires. Les envahisseurs se trouvaient maîtres des trois quarts de l'île, c'est-à-dire de tous les anciens territoires du guanartème de Telde et, par là, des vallées sud occidentales qu'autrement ils n'auraient jamais pu atteindre, car elles étaient protégées par les hautes crêtes du massif central. Par ce fait aussi, Galdar et ses territoires se trouvaient soudainement encerclés — quoiqu'ils restassent le dernier boulevard de l'île encore indépendante. Là s'étaient naturellement réfugiés tous les Canariens et c'est là qu'allait se décider le sort de leur liberté.

Désormais les insulaires, fortifiés sur les hauteurs qui entouraient la capitale, ne pouvaient plus rester que sur la défensive ! Mais leur courage et leur fierté n'avaient pas fléchi et ils recommencèrent la guérilla, les embuscades, les attaques par surprise contre les colonnes espagnoles, les sentinelles et les fortifications ; ils égorgaient les chevaux, tenaient en alerte des campements entiers et pénétraient même jusqu'au grand quartier général du Real de Las Palmas pour y porter la terreur et l'incendie. Tant de hardiesse impressionnait les Espagnols qui n'osèrent attaquer le territoire de Galdar ! Deux ans encore les guérilleros canariens tinrent tête à l'armée de Castille sans lui céder un seul rocher !

Pour achever cette campagne interminable, la reine Isabelle ordonna à Hernandez Peraza, gouverneur de la Gomera, de courir renforcer l'armée de la Grande Canarie. Ces renforts débarquèrent au sud de Galdar et l'investissement de la capitale canarienne fut décidé. Pedro de Vera déploya ses forces sur le côté est, tandis que Peraza, favorisé par la nuit, réussit à s'infiltrer et à envelopper par derrière les lignes canariennes. Le jour pointait que déjà les soldats chrétiens s'élançaient au pillage de la ville. Mais sur la montagne d'Ajodar les derniers défenseurs de la capitale, commandés par le prince

Tazarte, opposèrent une ultime et farouche résistance. Ils se battirent jusqu'à la dernière pierre et au dernier banot, puis se jetèrent à la mer, préférant mourir noyés plutôt que vivre sous le drapeau de Castille.

Tenesor Semidan et tous ses guayres attendaient l'ennemi impassiblement assis dans le Tagoror Suprême. Ils furent fait prisonniers, enchaînés comme une bande de forçats et envoyés en Espagne comme trophée.

La chute de Galdar n'entraîna pas la capitulation des Canariens. Restaient les combattants du royaume de Telde qui, depuis la bataille de Guinguada, n'avaient cessé de harceler les colonnes et les voies de communications ennemies et de lui rendre impossible l'occupation du centre montagneux de l'île. « S'ils n'ont pas Bentayga, disaient les résistants canariens, les chrétiens sont toujours en mer. » Mais le soir qui suivit la prise de Galdar, même le Bentayga semblait devoir tomber entre les mains des envahisseurs. Les vieux guayres de l'ancien tagoror de Telde, qui étaient restés avec le peuple en exode et les combattants, continuant à représenter l'autorité traditionnelle et légale décapitée de son souverain, étaient assis en silence dans une vaste grotte, autour d'un feu de bois de tabaiba. Ils étaient six et leurs visages crispés par l'angoisse étaient plus sombres que leurs cheveux. Aythami, le faycan, présidait comme d'habitude la séance et comme les autres se taisait pensif. Puis soudain, il leva son front : des larmes coulaient de ses paupières fatiguées.

« Alcorac », murmura-t-il, sans lever les bras au ciel comme jadis devant les autels. « Alcorac, Achjucanac ! Le dieu des chrétiens est-il donc si fort ? Ou sommes-nous des faibles, des lâches, nous qui avons vécu toute une vie en te servant fidèlement, et qui n'avons pas été capables de sauver ton peuple ? Que pouvons-nous faire, Alcorac tout-puissant... ? Toi seul peux encore nous inspirer. Dieu Sublime, nous mourrons, je le sais, mais qui restera pour défendre pierre par pierre ce petit morceau de pays qui encore nous reste ? »

« Moi ! » cria une voix jeune et hardie du seuil de la grotte. Saisis, les guayres se tournèrent vers elle : c'était le prince Bentajui, fils du grand Doramas. Il s'avança près du feu. Grand, merveilleusement beau, aux yeux verts et aux cheveux blonds, il ressemblait beaucoup à son père défunt.

« Guayres, Aythami, reprit-il d'une voix plus douce, je rêvais de mon père tout à l'heure et son image était tellement vivante et sa voix, ses gestes si vrais que je me suis réveillé en sursaut croyant le voir devant ma grotte. Maintenant je viens à vous, ses ministres, et à toi, faycan, pour vous jurer en son nom que je n'arrêtera pas le combat et que je me jetterais dans les abîmes plutôt que de me rendre aux étrangers. »

Aythami s'était levé et regardait droit dans les yeux ardents du jeune héros. Le fier visage bronzé ne se détourna pas, le fils était digne du père. Quand Bentajui se tut, le faycan baissa la tête un instant, puis devant le feu de tabaiba et les guayres qui l'entouraient, s'agenouilla pour baiser le bord du tamarco de Bentajui. C'était son investiture royale. Par volonté du faycan et par la silencieuse approbation du tagoror, Bentajui allait être le dernier guanartème de l'île de la Gran Canaria.

Il rassembla la même nuit aux pieds de Bentayga les sigones pour leur demander de rester avec lui jusqu'à la mort ou de descendre la vallée d'Ansité et se rendre aux Espagnols. Personne ne bougea. La résistance à outrance fut réaffirmée et réorganisée sur le champ.

Par la force du désespoir chaque pierre, chaque morceau de bois devenait une arme, chaque grotte une forteresse, chaque femme et chaque enfant un combattant.

Cet incroyable sursaut canarien, victoire de spectres cyclopéens, devait encore retarder la soumission totale de l'île. Ce ne fut que le 29 avril 1483, cinq ans après le grand débarquement, que les conquistadores étouffèrent les derniers nids de résistance. Ce jour-là, le prince Bentajui avait appelé sa fiancée, la princesse Guayarmina,

fille de l'ex-guanartème Tenesor Semidan — que les Espagnols avaient fait retourner aux Canaries afin qu'il persuadât son peuple de déposer les armes. Elle était restée auprès de son fiancé dans chaque combat.

Le soleil se couchant derrière les hautes falaises de la vallée d'Agaete embrasait de chacun de ses derniers rayons les saules et les pins qui couvraient et cachaient de leur ombre la poignée héroïque des guerriers de Bentajui. Le prince, comme un jeune Samson fatigué, avait déposé sa fronde et ses cailloux près d'une source où Guayarmina puisait l'eau pour désaltérer les soldats et laver les bandes souillées par les plaies des blessés. Doucement, il détacha la main secourable qui soutenait la cruche d'argile, et lui dit :

« Guayarmina, douce fille de mon île aimée et encore plus douce à mon cœur, lorsque j'ai vu un jour, dans les yeux de ton père, l'assentiment à cet amour que déjà, enfant, je nourrissais à ton égard, j'ai cru être le plus heureux de ses sujets. Et quand toi tu m'as accepté et tu m'as désigné à tous les nobles du Conseil comme ton futur époux, je me suis juré de consacrer ma vie à ton bonheur. Mais un autre serment devait lier ma vie plus tard au sort de la terre qui nourrit nos pères et nos troupeaux. Ce sort, Alcorac l'a déjà signé du haut de la montagne. Tirma voit que les étrangers seront vainqueurs. Moi j'ai juré de mourir, Guayarmina, si ces étrangers ne retournaient pas sur les flots d'où, poussés par les démons, ils ont débarqué sur cette île. Mais toi, Guayarmina, tu ne dois pas mourir. Ton vieux père, que les étrangers viennent de ramener dans l'île, veut la paix. Cette paix, demain tout le monde l'aura, sur nos cadavres.

« Le peuple croit que le guanartème a trahi et que moi seul, Bentajui, aurais pu le sauver ; Alcorac seul sait qui a vu le vrai. Peut-être ton vieux père, dans la sagesse de l'âge, a-t-il compris que les dieux veulent que nous vivions désormais sous cet étrange signe d'une croix et que, contre leur volonté, toute résistance est vaine. Et si je me bats jusqu'à la mort je ne veux pas la mort de

tout un peuple ni la tienne, de toi si pure, si belle, que j'aime plus que la vie.

« Nous devons nous quitter Guayarmina. Descends vers la vallée, rejoins le camp ennemi. Tu y trouveras ton père. Tu vivras. Et à celui qui fut mon roi, tu diras qu'avant de disparaître dans l'abîme je t'ai déliée du serment du passé... que n'ayant pu sauver la liberté de l'île, je t'ai rendu la tienne. »

Il ne leur restait rien à se dire. Seule la nuit chuchotait autour d'eux. Ombres invisibles, les derniers Canariens libres guettaient du haut des arbres les bivouacs qui s'allumaient dans le campement ennemi, dont les lueurs éclairaient, comme mille feux follets, la vallée de Guiniguada. Là-haut sur leur montagne, l'obscurité était totale. Il était le dernier prince païen de la Grande Canarie, elle en fut la première princesse chrétienne.

Du haut de la montagne, que l'aube rhabillait de clarté, le prince vit sa fiancée, suivie de quelques survivants, se rendre aux envahisseurs. Alors il monta avec le faycan de Telde sur le roc d'Ansite et dans une ultime étreinte, ces deux symboles d'une civilisation périe, se précipitèrent dans l'abîme au cri de : « Aristirma ».

Le vieux Tenesor Semidan, que les Espagnols avaient rebaptisé Don Ferdinando Guanartème, avait retrouvé sa fille Guayarmina qui seule porta le témoignage de la tragédie finale qui s'était déroulée là-haut. Alors le vieux guanartème de Galdar s'avança vers le camp espagnol accompagné des derniers Canariens désarmés et adressa au général conquérant ces paroles remarquables :

« De pauvres insulaires, qui étaient libres, livrent leur pays aux Rois Catholiques et mettent leurs personnes et leurs biens sous la puissante protection de leur nouveau seigneur. »

Ainsi s'acheva la conquête de l'île. L'évêque Frias entonna le *Te Deum* et au coucher du soleil, l'armée étant rentrée au camp du Real Las Palmas, le gonfalonnier monta au sommet de la tour, déploya l'étendard

royal et cria trois fois, au milieu des fanfares et des vivats répétés :

« La Grande Canarie, pour le Très Haut et Très Puissant Roi Catholique Don Ferdinando et Dona Isabella, nos Seigneurs, Roi et Reine de Castille et d'Aragon ! »

Le silence était retourné sur le camp et le sommeil, finalement tranquille et réparateur, avait envoyé au pays des songes soldats et capitaines de l'armée chrétienne, gavés de vin, d'encens et de liesse. La nuit et les ténèbres plongeaient dans l'invisible l'île pacifiée. Seuls les cris des vautours déchiraient les hauts silences de la montagne, où régnaient la désolation et la mort. D'entre les formes obscures des rochers une femme trébuchante et à bout de souffle sortit, transportant dans ses bras un corps, jusqu'à un laurier que seuls les yeux d'une insulaire pouvaient distinguer dans cette macabre nuit sans étoiles. Elle le déposa aux pieds de l'arbre, ses mains tendres effeuillèrent les branches, et, une à une, répandirent la moisson odorante sur le corps inanimé. Lorsqu'on n'aperçut plus qu'un monticule de lauriers, elle s'assit. De ses deux bras, dans un élan convulsé et maternel, elle souleva celui qui reposait éternellement et posa sa tête sur ses genoux pour lui chanter :

« Aicà maraguà, aitàtù aguahae,
Maicà guere, demacihani
Neigà haruvici alemalai ! »

(Sois le bienvenu, ces étrangers veulent nous tuer,
Maintenant qu'ils nous voient réunis.
Frère, je veux t'épouser, car nous sommes perdus.)

La sœur de Bentajui — car c'était elle qui couvrait de baisers et de lauriers le corps brisé qu'elle avait cherché elle-même au fond du ravin — était la dernière femme libre de Gran Canaria : elle était devenue folle.

CHAPITRE IV

A LEUR TOUR LA PALMA ET TENERIFE

EN 1488, après la chute de Gran Canaria, l'île de Gomera se révolta contre le pouvoir européen. Pedro de Vera, le vainqueur des Canariens, débarqua à la tête d'une expédition punitive dans la petite île occidentale. Il allait ordonner le massacre de tous les habitants âgés de plus de quinze ans. Pendant sept jours, les Espagnols firent la chasse à l'homme et l'île fut transformée en un épouvantable abattoir.

Les malheureux Gomeriens étaient noyés par paquets de dix dans la mer, d'autres attachés à une corde et traînés à travers les buissons épineux et sur les scories volcaniques dont les éclats tranchants leur lacéraient le corps. D'autres encore, les mains et les pieds tranchés à coups de sabre, étaient abandonnés sur les rochers où ils mourraient, mêlant leur sang à la pierre grise et aux fleurs. Les femmes et les enfants furent entassés par centaines dans les cales des bateaux et vendus comme esclaves aux Espagnols des autres îles conquises.

Après ce triste prélude, d'une cruauté inégalée, les Espagnols se préparèrent à envahir la deuxième des grandes îles libres, celle de La Palma.

L'île, véritable éden de l'Atlantique, avec ses collines boisées, ses forêts séculaires et exubérantes, ses cascades, ses fleurs et ses plages dorées, était habitée par une peuplade entièrement troglodyte et guerrière, où les

femmes vivaient en amazones et n'étaient heureuses que dans les combats. Elles donnaient aux enfants une éducation spartiate. Devenus adolescents, ils n'étaient que les élèves du « sexe faible » dans les vertus militaires. Toujours armées de frondes et de javelots, les mères enseignaient à leurs enfants à mépriser la mort, ce sommeil inéluctable voulu par le destin, à supporter en silence les douleurs physiques et morales et à ne se soigner que par des moyens naturels.

Ces Spartiates des Canaries, qui s'appelaient Haouarythes, unissaient à leur courage stoïque une morale très bizarre. Celui qui savait le mieux voler son voisin, lui dérober le bétail ou les peaux dans sa grotte, subtiliser les armes d'un ami, était félicité au lieu d'être châtié par la loi. Il faut dire que la vie et l'esprit des indigènes de La Palma n'avaient rien de semblable à ceux des autres populations insulaires de l'archipel.

Pour se maintenir en forme, les guerrières de La Palma refusaient d'allaiter leurs nouveau-nés. Elles prenaient la semence d'une plante, appelée « amagante », et la faisaient bouillir dans du lait de chèvre. Puis elles trempaient dans cette bouillie des racines de mauves réduites en filaments par macération et les donnaient à sucer aux bébés, ainsi que des racines de fougères imbibées de lait et enduites de beurre. Certaines d'entre elles confiaient sans plus leurs rejetons aux chèvres pour toute la période de l'allaitement, et ces enfants-là paraissaient de meilleure constitution.

Même les cérémonies religieuses des Haouarythes se résumaient toujours en exhibitions d'adresse corporelle et de force physique. Ils adoraient Abota, divinité astrale qui siégeait au ciel et dirigeait tout le mouvement céleste. Un peu partout dans l'île, ils avaient érigé à cette divinité des pyramides de pierres sèches, qui grandissaient à chaque fête car les fidèles apportaient pour l'occasion de nouvelles pierres. De plus, chaque famille possédait son propre petit autel dans sa grotte où elle sacrifiait un animal en cas de malheur.

A la plus grande et la plus fameuse cérémonie propi-

tiatoire, tous les insulaires sans exception participaient. Il y avait à La Palma un énorme rocher qui se penchait, menaçant, sur l'immense cratère de la Caldera, sommet de l'île. Ce rocher à l'aspect redoutable avait été divinisé par les Haouarythes qui l'appelaient « Idafé ». A la seule pensée qu'Idafé pourrait tomber, les plus farouches guerriers étaient saisis d'une terreur sacrée.

Les prêtres ouvraient la procession annuelle qui montait au cratère, des animaux y étaient sacrifiés et leurs entrailles portées jusqu'aux pieds d'Idafé. Puis les prêtres l'interrogeaient : « On dit qu'Idafé tombera — tomberas-tu, Idafé ? » Un autre prêtre répondait : « Donnez ce que vous apportez et il ne tombera pas. »

C'est le 29 avril 1491 qu'une armée espagnole, aux ordres du général Alonso de Lugo commença l'invasion de La Palma, débarquant à Tazacorte. Les insulaires, qui, étant donné la configuration de l'île, n'avaient d'autre forteresse naturelle que la montagne d'Asser, où se trouvait Idafé, abandonnèrent aux conquérants toutes les côtes et se retirèrent dans les forêts autour du volcan pour résister. Ils étaient commandés par le roi Tanansu et presque toutes les bandes qui attaquaient l'ennemi et ses campements par surprise, la nuit, étaient composées de femmes. Ces amazones n'avaient pas permis aux Espagnols d'avancer d'un mètre vers l'intérieur au bout d'une année entière de combat. Puisque la force échouait une fois de plus, Alonso de Lugo eut recours à la ruse, cette ruse qui était la meilleure arme des conquérants...

Il proposa une trêve à Tanansu, lui faisant croire qu'il désirait traiter avec lui. Le roi indigène accepta, les hostilités furent suspendues et les nobles accompagnés de leurs femmes en armes descendirent du volcan avec Tanansu vers le lieu des pourparlers. Mais alors qu'ils avançaient, confiants, Lugo les fit attaquer par derrière et les malheureux, surpris et submergés par le nombre tentèrent du moins — inutilement d'ailleurs — de sauver leur roi et leur reine.

Alonso de Lugo, maître de l'île grâce à cette victoire

indigne, envoya les souverains haouarythes et tous leurs sujets chargés de fers, en Espagne. Cela signifiait l'humiliation du cortège triomphal devant leurs Majestés Très Catholiques et... l'esclavage. Le roi et la reine canariens, trahis mais non vaincus, n'ayant pas le cœur de survivre à la ruine de leur patrie et de leur peuple, se laissèrent mourir de faim dans la cale du navire. Sur le quai du Guadalquivir, où tout Séville attendait 'exultante l'arrivée des caravelles qui apportaient à la métropole les trophées de la nouvelle conquête, les galériens descendirent à terre, devant la Tour de l'Or, les cadavres d'un roi et d'une reine qui n'étaient plus captifs.

Entre temps le grand conseil des huit menceyes (rois) de Ténérife, la dernière île libre, s'était réuni au tagoror de Aurotapala pour écouter le fameux devin Guagnamegne, le plus vénéré des sages guanches. Il prononça, hélas ! cette prophétie funeste : — « Déjà, sur les vagues de l'implacable océan qu'aucun de nous ni de nos pères n'osa affronter, des voiles poussées par les esprits de nos ennemis tués amènent vers nos rivages des navires chargés d'armes et de guerriers. Et c'est notre île et nos vallées, nos grottes où naissent nos enfants et où nos pères dorment d'un éternel sommeil que ces étrangers viennent frapper.

« Ni toi, ô Bencomo, si puissant, ni vous ô sigones, dont les massues, les pierres et les bras furent toujours vainqueurs, ni tout le peuple levé en armes, ni les prières à tous les sanctuaires de la montagne, ni les sacrifices de tous nos biens ne pourront vaincre les hommes ou émouvoir les dieux. Les étrangers viendront couverts d'armes aussi brillantes que la mer ensoleillée et à nous inconnues, mais qui sauront donner tant de mort et de feu que leur chef deviendra notre chef et notre tyran. Trois parmi vous qui ici m'écoutez, traîtres seront à l'île et à notre peuple, et embrasseront les pieds de l'ennemi ; ton sceptre se brisera, ô Bencomo, et pour le défendre ton frère mourra de mort horrible. Chaque rocher sera ensanglanté, inutilement les mères étrein-

dront leurs fils sur leur sein, inutilement aussi les vieillards chercheront refuge dans les grottes et devant les autels. Un à un, princes, vos royaumes seront piétinés par les hommes nouveaux et bientôt, notre liberté, ô Guanches, périra. »

Bencomo, les pupilles dilatées par la peur et la fureur, s'était levé tel un fauve blessé au milieu de l'assemblée frappée de stupeur et accablée par l'annonce de tant de maux :

« Vil trompeur ! tu veux nous voir tomber ! Mais avant que les entrailles de mon corps ne puissent te servir pour interpréter de mauvais augures, mes yeux verront dessécher ta langue infâme ! Qu'on le pend ! »

D'un geste violent, il fit signe à deux soldats de saisir le vieillard... Les nobles et les princes n'avaient eu ni la force ni le temps de réagir. Guagnamègne fut pendu à un laurier qui verdoyait tout près.

Ainsi, le premier qui osa ne pas parler de paix exhala son dernier soupir devant le suprême tagoror des Guanches.

Pour bien saisir les raisons véritables du drame qui s'était déroulé à la séance de ce *sénat* insulaire et qui pourrait faire songer à un fanatisme et à une violence de sentiments effrénés de la part du roi Bencomo, il faut savoir comment vivaient les Guanches de Ténérife et quels principes moraux ils observaient. Le geste de Bencomo, qui coûta la vie au voyant Guagnamègne, se comprend mieux, si l'on considère que la paix était le bien auquel les Guanches tenaient le plus. La vie idyllique et paisible qu'ils menaient dans leurs vallées enchantées et le long des beaux rivages de l'île mythique et printanière était loin de les faire songer aux événements sanglants qui les attendaient, et que Guagnamègne avait eu le malheur d'annoncer sans ménagement. Ces « primitifs » remplissaient leur existence des plus chères affections de la famille et de l'amitié, de poésie, de musique et d'amour et fondaient tous leurs privilèges et leurs valeurs sur le travail et l'honneur.

La famille guanche était la principale cellule de la société insulaire. Quoique la polygamie fut admise, les Guanches n'épousaient qu'une seule femme. Ils se rencontraient et s'aimaient librement et lorsque les deux jeunes gens avaient décidé le mariage, le jeune homme se présentait aux parents de la jeune fille pour demander sa main. Les parents devaient donner leur assentiment, mais ne pouvaient dans aucun cas forcer leur fille à accepter pour époux un homme qu'elle n'avait pas librement choisi, ce qui était courant dans toute la société orientale et même européenne de ce temps.

D'ailleurs la femme jouissait à Ténérife d'un respect et d'une considération immenses. Elle était non seulement l'âme du foyer, mais la conseillère et la camarade indéfectible des hommes dans leurs activités sociales, politiques et même militaires. Pour se rendre compte exactement de la déférence que le beau sexe inspirait aux hommes de Ténérife, il faut songer qu'aucun homme n'avait le droit d'adresser le premier la parole à une femme, de l'arrêter ou de la regarder lorsqu'il en croisait une sur un chemin non fréquenté.

Les maris avaient par contre le droit de répudier leurs femmes, mais celles-ci ne perdaient nullement leur réputation, ni leurs chances conjugales pour autant ! Une femme guanche ne manquait ni de charme ni de prétendants. Elles savaient de plus bien s'habiller, et suivaient même une mode changeante. Coquettes, elles rehaussaient leurs tuniques jaune tendre de peintures vives et artistiques et les ajustaient de façon très provocante. Leurs épaules, leur beau cou et le haut de leur corps n'étaient couverts que de leurs cheveux flottants et bouclés, quelquefois négligemment tressés. Une jupe étroite de peau chamoisée, flexible, serrée par une espèce de coulisse au-dessus des reins, descendait mollement jusqu'au-dessus de la cheville et, par sa souplesse, dessinait les formes gracieuses. Elles se fardaient le visage et les jeunes filles de la noblesse avaient seules le droit de mettre des bas, en plus des bottines qu'elles chaussaient.

Elles confectionnaient elles-mêmes leurs robes à l'aide

d'arêtes de poissons, cousant avec des fils de tendons d'animaux. Cependant la couture était fine et imperceptible et les coupes de peau combinées de manière admirable.

Cette poésie guanche, traduite par Bory de Saint-Vincent, peint à merveille la douceur des mœurs et la délicatesse de sentiments des naturels de Ténérife :

Défiez-vous, jeunes filles, de ceux qui vous disent qu'ils aiment ; ceux qui aiment vraiment osent-ils le dire ? Nénédan a dit à Zorohaya : — Depuis longtemps, bergère, tu règne dans mon cœur et je ne pourrai vivre, si tu ne partages ma tendresse. — Il a accompagné ce discours d'un profond soupir et il a serré la main de la jeune fille. Pouvait-elle résister au plus beau des hommes ? Insensée ! Elle a laissé cueillir du miel sur ses lèvres, et son haleine s'est mêlée à celle du séducteur. Mais Nénédan a passé au-delà des montagnes ; il a quitté celle dont le cœur l'a suivi. Zorohaya, abandonnée, passera sa vie à gémir ; elle ne goûtera plus les douceurs de l'amour, puisqu'elle n'a plus de cœur à donner ; elle pleurera jusqu'à ce que la mort lui rende la paix. Mais quand elle reposera entre les os de ses pères. Nénédan sera-t-il digne d'entrer dans le tombeau des siens ? N'est-il pas le plus odieux des mortels ?

L'instinct maternel était très développé chez les femmes guanches et l'éducation des enfants leur principal souci. C'est dans l'éducation que se révèlent les règles morales si solidement ancrées dans l'âme de ces insulaires. Le respect pour la personne humaine, pour la propriété individuelle, pour les femmes et pour les vieillards était le principe élémentaire que les mamans inculquaient à leurs enfants. Ensuite on leur apprenait à vivre et à juger son prochain. Cette morale sociale et collective était simple et loyale.

« Fuyez, mes enfants, leur enseignaient les parents, ceux qui, par leurs vices sont rendus méprisables aux yeux du monde et ne restez pas en leur compagnie si

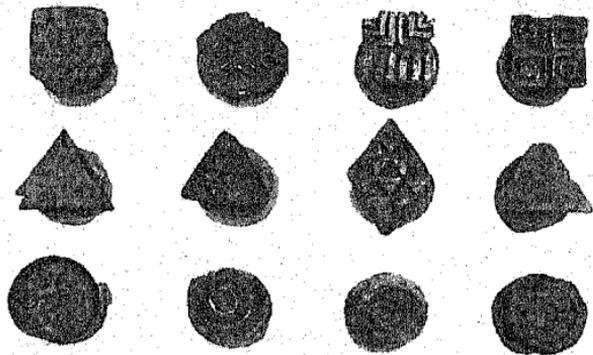
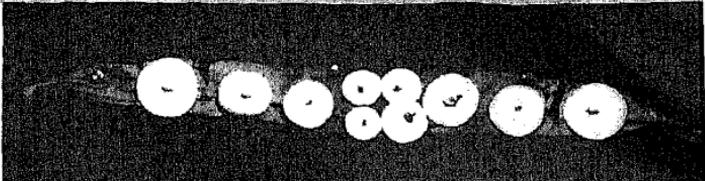
vous ne voulez pas devenir aussi le scandale et l'ignominie de vos familles et de vos compatriotes. Soyez bons et charitables et vous serez aimés ; méprisez les méchants et méritez l'estime de tous les honnêtes gens qui honorent notre pays par leur courage et par leur vertu. »

Très sagement, ils ne reconnaissaient pas aux hommes qui avaient mérité de la société des récompenses constantes ou une gloire perpétuelle, car ils considéraient que l'homme qui, dans une circonstance, s'était montré particulièrement vaillant ou vertueux pouvait un autre jour faiblir et décevoir ceux qui l'avaient acclamé. Parlant de quelqu'un qui s'était distingué par une action louable, ils disaient : « tel jour il fut brave » ou bien : « dans tel combat il s'est conduit en homme courageux ». Et lorsqu'un homme qui avait dignement servi la société commettait une faute, on lui rappelait alors publiquement ses gestes passés et sa honte présente, pour lui infliger une plus grande humiliation. Avant tout combat, les sigones criaient à leurs soldats : « Soyez courageux comme ceux qui le furent déjà ! »

Les Guanches trouvaient tous les moyens de subsistance dans la nature si exubérante et ensoleillée qui les entourait. Tandis que les femmes restaient dans les grottes et dans les maisons des cités à préparer les peaux, confectionner les vêtements et fabriquer des vaneries, les hommes quittaient leurs demeures à l'aurore et rentraient le soleil couché. Dans les centres habités, et les capitales des royaumes, une vie artisanale intense régnait et quoique les Guanches paraissent n'avoir eu aucun contact avec la civilisation européenne, ils étaient organisés en corporations à l'exemple des quartiers d'arts et métiers qui formaient nos villes au moyen âge. Les artisans les plus riches et les plus recherchés étaient les tanneurs, les teinturiers et les nattiers.

Une classe à part, presque intellectuelle, était celle des peintres professionnels. Leur art était très apprécié, soit pour décorer les parois des grottes, pour peindre des

Diadème féminin en
rondelles d'os et de
nacre sur bande de
joncs tressés.



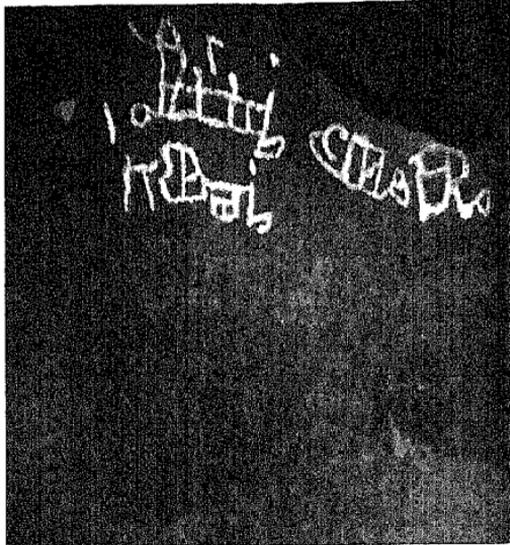
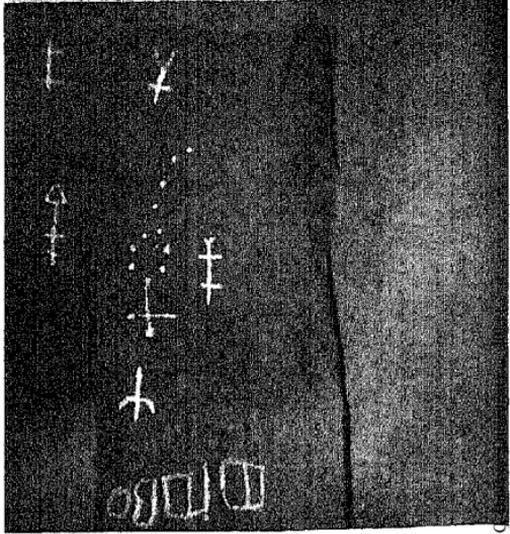
Quelques exemplaires
des « pintoderas » em-
ployés pour les ta-
touages corporels.

Plat et cuillère indigène
en bois.



Cordages et travaux
de vannerie des an-
ciennes femmes cana-
riennes.





Gravures et inscriptions rupestres du « barranco de Balos », à l'île de Gran Canaria. Sur le roc basaltique de la photo *de gauche, en haut*, sont nettement visibles des signes alphabétiques qui rappellent l'ancien alphabet libique.
(Tifinagh des Touaregs actuels.)

figures ornementales sur les tamarcos des nobles ou sur les boucliers des sigones, soit pour créer de nouveaux dessins de tatouage. Ils gardaient le secret des matières employées pour composer leurs couleurs et les maintenir vives et indélébiles en dépôt du temps et de l'érosion climatique. Mais si on pénétrait dans leurs ateliers, on pouvait les surprendre en train de diluer du sang de dragonnier avec de la graisse de mouton pour obtenir le rouge pourpre, ou bien de traiter l'orseille pour composer d'autres couleurs.

Cette plante, qu'ils cueillaient surtout sur les rochers aux pieds de l'Escheide, était d'un gris verdâtre. Après l'avoir bien séchée et pulvérisée, ils la faisaient macérer dans l'urine humaine. Ils mêlaient à cette pâte du tuf et obtenaient la couleur bleue. En y ajoutant le suc d'autres herbes tropicales, ils arrivaient à composer aussi différentes nuances du violet.

Le travail des pêcheurs n'était pas moins spécialisé. Ils versaient du suc d'euphorbe sur les flaques abandonnées par la marée, puis tuaient à coup de bâton les poissons montant à la surface. Assis sur les rochers, des artisans préparaient leurs instruments. Ils attachaient à une ligne fixée à la gaule par une petite pierre circulaire trouée les hameçons de bois, de corne ou, le plus souvent, de coquillages.

Au fond des vallées, et sur les petits plateaux de moyenne altitude, les paysans labouraient patiemment la terre à l'aide de cornes de chèvre emmanchées dans le bois de pin canarien. D'autres ensemençaient les minces sillons et d'autres encore les arrosaient et les recouvraient de terre. Malgré ces procédés primitifs, ils récoltaient jusqu'à treize variétés de céréales, surtout de l'orge, du seigle, et du blé ; leurs arbres fruitiers, tels que les amandiers, les abricotiers, les figuiers et les palmiers-dattiers les comblaient de fruits. Comme ils étaient économes et prévoyants, les chefs de tribu amassaient les grains dans des dépôts semblables à des silos excavés à l'intérieur des grottes qui les conservaient frais et comestibles pendant toute l'année.

Mais la principale ressource, l'expression la plus typique et la plus saisissante de la civilisation guanche, était la vie pastorale. Les soins des troupeaux et le choix des meilleurs herbages constituaient les connaissances pratiques élémentaires de n'importe quel guanche. Depuis l'adolescence il savait parfaitement comment rassembler en quelques instants le bétail dispersé dans les vallons. Il le comptait d'un regard rapide et distinguait entre mille brebis l'agneau de chaque mère. Et lorsqu'il prenait sa longue lance et partait dans les montagnes suivi par ses troupeaux, le berger guanche laissait s'épancher toute sa veine poétique et musicale. Comme les pasteurs de l'Arcadie, il charmait ses loisirs sur sa flûte et chantait ses peines et ses désirs, ses combats et ses amours.

Ce sont ces chants pastoraux qui devaient inspirer au XVII^e siècle le poète canarien Viana dans un des plus beaux passages de son poème presque virgilien consacré aux guanches, ces bergers dont il était issu. Aucune traduction n'a jamais été faite du manuscrit qui gît rongé, oublié, dans une bibliothèque de Séville. Personne mieux que lui n'a su interpréter leur pensée et l'expression de leur âme, pure et profonde, que nos « civilisés » ont fait taire à jamais. Qu'il me soit permis ici de réveiller leur voix sonore et modulée, d'écouter son écho...

« Gentil berger, que le ciel te protège,
 qu'il te rende fort et heureux
 et que ta présence vienne à l'heure désirée
 car en te voyant mes peines s'enfuient.
 Feras-tu paître tes troupeaux
 dans ce bois auquel j'ai consacré ma vie ?
 Même si avant je n'aimais pas le faire,
 je me ferai bergère et j'en serai contente.
 Tu es fatigué, assieds-toi, repose-toi,
 viens dans ce pré qui est doux et qui nous invite,
 ici l'âme, de paix si désireuse,
 trouvera le bonheur et sa compagne, la solitude. »

« Regarde les grands arbres anciens
enlacés par le vieux lierre
et qui ni le temps ni la nature
n'ont su secouer ;
comme dans la terre s'accrochent leurs dures racines
et comme leurs branches puissantes résistent éternellement,
ainsi ton cœur devrait ne jamais faillir ! »

Menant cette existence simple et vertueuse, les Guanches parvenaient au seuil de la vieillesse et du trépas. Alors, l'homme qui désormais se sentait inutile prononçait devant sa famille réunie le « Vac aguare » fatidique qui voulait dire : « je veux mourir ». Et il abandonnait sa maison pour se retirer dans une grotte isolée dans la montagne où il attendait la mort, seul...

A la mort d'un Guanche, les proches parents ou les amis appelaient les embaumeurs qui, à Ténérife, formaient une corporation spéciale. Un homme et une femme se rendaient auprès du défunt et le faisaient transporter sur une civière jusqu'à la grotte commune des momifications. Là, ils le déposaient sur une dalle plate et lui ouvraient la cavité abdominale à l'aide d'un couteau d'obsidienne pour extraire les viscères. Par contre on laissait le cerveau et le crâne intacts. Le corps était ensuite lavé soit avec de l'eau froide et salée, soit avec une infusion chaude de plantes diverses, soit avec une mixture d'eau chaude et d'écorce de pin canarien très parfumé. Ils enduisaient les parois des cavités lavées d'une pommade aux propriétés préservatives composée de beurre, de graisse de chèvre, d'herbes aromatiques, de résine de tea, de poudre de bruyère, de pierre ponce et de quelques autres produits absorbants et dessiccateurs. Puis ils ajoutaient un mélange de sable, d'écorce de pin finement broyée et du suc du fruit du mocan, le tout parfumé à la lavande et à la sauge.

Ils passaient ensuite à la troisième opération, le séchage de la future momie. Pendant quinze jours le

cadavre était exposé au soleil et la nuit à la fumée. Une fois desséché, les embaumeurs l'enveloppaient de peaux, après avoir étendu les bras des hommes, les mains sur les cuisses, et croisé ceux des femmes sur la poitrine. Les peaux étaient assemblées et cousues de façon à former des enveloppes séparées et chaque enveloppe à son tour était fermée par des lanières en cuir. Le nombre d'enveloppes dépendait du rang social du défunt. Les guayres, membres du tagoror, avaient droit par exemple à seize enveloppes de peaux.

Ainsi embaumée, la momie était déposée dans un sarcophage creusé dans le tronc d'un arbre ou ligotée à une planche en bois de pin. Les mêmes embaumeurs, qui pour l'occasion se transformaient en croque-morts, transportaient les dépouilles mortelles à la grotte funéraire. Ces grottes étaient toutes choisies dans les lieux les plus escarpés et d'accès difficile, ce qui faisait de l'office funèbre un véritable cross-country et un exploit d'alpinisme ! Certaines sont si bien protégées par la nature inabordable, qu'aucun étranger n'est parvenu à les atteindre et à les violer. Mettre leurs morts à l'abri des profanations possibles était d'ailleurs bien dans l'intention des Guanches. Les entrées des grottes funéraires, déjà très étroites, étaient ensuite bouchées par de grosses dalles, et si parfaitement cachées qu'on pouvait passer à côté sans les voir.

Arrivés à la grotte sépulcrale, les embaumeurs introduisaient la nouvelle momie, s'éclairant avec des torches. A l'intérieur, le long des parois, les momies étaient placées debout dans des niches sur un petit piédestal en bois. Dans la même grotte pouvaient reposer trois ou quatre momies, aussi bien que plusieurs centaines. Les pauvres gens étaient par contre couchés sur le sol, couverts de planches de bois ou de pierres plates, sur lesquelles on déposait une deuxième rangée de corps.

Les parents suivaient le corps jusqu'à sa demeure éternelle et déposaient des ornements, des armes et des vases qui lui avaient appartenus. Puis ils lui laissaient de la nourriture et allumaient un feu rituel. Pour eux,

l'âme était fille du soleil et après la mort du corps, l'esprit continuait à vivre dans un monde invisible, mais où il y avait les mêmes douleurs, difficultés et chagrins que dans la vie terrestre. Leurs morts n'étaient donc pas toujours sûrs de trouver de quoi manger ; c'était aux vivants de leur assurer les aliments, à la femme d'apporter les offrandes à son mari, aux fils de les apporter aux parents et aux parents de les apporter aux enfants s'ils n'étaient pas mariés — car dans ce cas c'était toujours et seulement à l'épouse ou l'époux de s'en occuper.

Telles étaient la vie et les coutumes de ce peuple ignorant du danger qui le guettait lorsqu'à l'aube du 30 avril 1493, quinze caravelles de guerre firent leur apparition à l'orient de l'île. Des étrangers, inutilement annoncés par le malheureux prophète, débarquèrent dans la baie d'Añaza, où plus tard devait surgir Santa Cruz. Ils étaient mille fantassins et cent vingt cavaliers avec leurs chevaux, leurs bombardes, leurs armes terribles et leurs croix trompeuses. A la tête de cette troupe un guerrier, armé de toutes pièces, portait une grande croix de bois qu'il planta sur la plage. Ce guerrier était Alonso de Lugo. Il établit son camp autour de la croix et sur l'autel rustique qu'il fit dresser sous sa tente, des moines demandèrent à Dieu la vie et les biens d'un peuple qui n'avait jamais demandé au ciel que de vivre en paix sur la terre qu'il occupait.

De l'autre côté de l'île, assez haut sur la Cordillère pour pouvoir assister à ce débarquement, Bencomo se tenait devant sa grotte royale avec cinq d'entre les rois de l'île. C'était le suprême conseil de guerre des menceyes qui avaient juré de rester unis, de confédérer leurs royaumes, d'investir Bencomo de tous les pouvoirs aussi longtemps que durerait l'occupation étrangère et de se battre jusqu'à la mort.

Les menceyes de Guimar, d'Abona, d'Adexe et d'Ycoden manquaient à ce grave rassemblement. Ils avaient pris ce même matin un autre chemin... Ils avaient fait acte de soumission au général Alonso de Lugo qui com-

mandait l'armée castillane ; lâcheté qui leur valut le douteux honneur d'être immortalisés aux pieds de la statue de la Vierge de la Candelaria, sur la place principale de Santa Cruz de Ténérife !

Tinguaro, le frère de Bencomo fut, par volonté des cinq rois, nommé chef de tous les guerriers guanches. C'est entre ses jeunes mains que le tagoror plaçait le sort de l'île.

Le même soir du 30 avril, les Guanches confédérés se portèrent sur les hauteurs qui enlacent en amphithéâtre la rade de Santa Cruz. Les hommes d'Alonso de Lugo, qui avaient déjà reçu l'ordre de pénétrer vers l'intérieur de l'île, s'arrêtèrent épouvantés en présence de ces primitifs dont le seul aspect physique et le regard étaient plus impressionnants que les spectres d'un cauchemar. Devant le désarroi de son armée, Lugo préféra essayer d'éviter le choc en envoyant des parlementaires au roi.

Les envoyés espagnols, admis en la présence de Bencomo lui proposèrent d'accepter l'amitié de leur général, d'embrasser le christianisme et de se soumettre sans résistance au roi et à la reine de Castille. Voici la réponse que leur donna Bencomo (celle qui nous a été transmise par le Père Espinoza qui suivait l'armée conquérante et faisait partie de cette délégation) :

« Je ne saurais refuser mon amitié à un homme qui ne m'a pas offensé, qu'il soit votre général ou un inconnu ; quant à la nouvelle religion, je ne puis embrasser une croyance avant de la connaître. Pour ce qui est de l'obéissance exigée envers vos souverains, sachez que les menceyes de Ténérife ne se sont jamais prosternés. »

C'était la guerre.

Alonso de Lugo, qui avait cru tout d'abord faire faire à son armée une promenade militaire à travers l'île, s'aperçut vite que ce « misérable » roi indigène était bel et bien un grand stratège et que le courage des hommes de Tinguaro ne lui rendait pas la victoire facile...

Ce n'est qu'au bout de deux mois que les Espagnols

tentèrent d'envahir le centre de l'île. Il n'y avait qu'un passage. Tinguaro les y attendait.

Près du grand ravin de Acentejo, trois cents guanches tombèrent sur les envahisseurs et dans ce combat où les insulaires écrasaient leurs ennemis sous des quartiers de roches et de gigantesques troncs d'arbres, neuf cents Espagnols périrent et les deux cents rescapés s'enfuirent vers le camp de Santa Cruz couverts de blessures.

Bencomo décida de ne pas laisser de répit à l'ennemi.

Le lendemain Tinguaro avança avec ses guerriers dans les forêts enveloppées de ténèbres, vers la côte orientale. L'aube pointait à peine sur l'océan, derrière la silhouette superbe de Gran Canaria, lorsque des centaines et des centaines de guanches lancèrent au ciel leurs cris stridents et leurs banots et fondirent sur le camp espagnol. La palissade fut bientôt enlevée par les insulaires qui, tels des cyclopes ruinant tout dans leurs mains, arrachaient les madriers et soulevaient de lourds rocs, comme s'il s'agissait d'autant de fétus, qui allaient s'abattre sur les têtes espagnoles. Alonso de Lugo lui-même, dont le cheval avait été éventré par une tabona, s'enfuit tremblant et égaré dans le désastre.

Les Guanches déferlaient désormais de partout à l'intérieur du camp, hurlant, poussant des sifflements sinistres, et accablant les Espagnols de leurs javelots. Tinguaro, pareil à un lion happant des antilopes, fondait sur les rangs les plus serrés et ouvrait des vides énormes devant lui. Les objets, malles, armures et tissus qui se trouvaient sous les tentes des officiers et des capitaines espagnols furent vite déchirés et dispersés. Des flammes se levèrent en différents points du camp : les guanches venaient d'y mettre le feu.

Le désarroi des envahisseurs était à son comble et la panique devint indescriptible. Chacun se sauvait sans savoir trop où ! La mince bande de rivage entre les Guanches et la mer, sur laquelle s'accumulaient et se culbutaient les débris du corps expéditionnaire espagnol, rétrécissait à vue d'œil. Les vaisseaux amarrés au large

apparurent soudain comme la seule voie de salut. Lugo, voyant ses soldats désespérés, l'élite de son armée anéantie et son camp embrasé, donna l'ordre aux survivants de regagner les bateaux.

Ténérife était sauvée !

Toutes les tribus guanches, exultantes, se livrèrent à des fêtes de réjouissance frénétiques dont les feux de joie, autour desquels dansaient femmes et guerriers, nobles et bergers, étaient si nombreux et si flamboyants que les Espagnols, blêmes de rage et de dépit, les apercevaient de La Palma et de Gran Canaria.

Mais à Taoro les manifestations populaires battaient son plein. Les gens de vallées les plus perdues affluaient sans arrêt depuis deux jours pour assister au couronnement du fils de Detzenuhia, tombé dans le combat d'Acentejo. D'après la loi guanche, c'était le frère tout d'abord et ensuite le fils aîné qui avaient le droit de monter sur le trône à la mort d'un roi.

(Le seul cas d'un partage du royaume parmi tous les princes d'une famille régnante s'était produit un siècle avant la conquête à la mort de Tinerfe le Grand, qui avait régné sur l'île entière. Ténérife fut découpée en neuf petits royaumes, nombre des fils de Tinerfe. Ce partage se révéla mortel pour leur indépendance, lorsque quatre des neuf menceyes purent impunément ouvrir les portes de leurs Etats à l'envahisseur.)

Le même droit de succession héréditaire jouait pour les guayres membres du tagoror ; la place des disparus était occupée par leurs fils, à la seule condition que leur entrée dans le tagoror soit approuvée par l'unanimité de l'assemblée et ratifiée par le grand prêtre.

La cérémonie du couronnement du mencey fut ouverte au moment où les deux sigones qui précédaient le roi Bencomo, venu présider la cérémonie, furent entrés sur la vaste place du tagoror, portant à la main l'agnepa, lance au haut de laquelle flottait une petite bannière en jonc annonçant la venue du roi. Le peuple, qui remplissait déjà l'endroit, se prosterna alors et de

nombreux bergers, ainsi que des guerriers, s'approchèrent de Bencomo qui avançait lentement, pour lui épouser les pieds et les lui embrasser.

L'enceinte du tagoror où Bencomo, deux autres menceyes venus à la fête, les nobles, les prêtres et les chefs militaires se dirigeaient pour prendre place, était ornée de rameaux verts et de branches de palmier. Le sol poussiéreux, mais qui pour l'occasion avait été débarassé des cailloux et des herbages et bien ratissé, était jonché de fleurs fraîches et parfumées qui entouraient un grand tapis circulaire de neuf couleurs différentes, symbolisant les neuf royaumes de l'île.

Accueilli par une explosion d'acclamations et de cris de femmes, très semblables au you you des herbères, le frère du roi défunt fit son apparition. Il alla s'asseoir sur le grand siège en pierre recouvert de peaux de mouton et qui normalement était réservé au roi ou au grand prêtre lors des séances solennelles. Aussitôt après, un de ses proches parents lui apporta un humérus de ses ancêtres, soigneusement conservé dans un étui de cuir et, sur le même plateau de bois, le crâne de son grand-père. Devant la foule devenue silencieuse, le prince se leva et, posant lui-même la relique sur ses cheveux, il prononça la formule rituelle :

« Je jure, par l'os de celui qui a porté la couronne, de suivre son exemple et d'essayer de rendre tous mes sujets heureux. »

De chaque siège du tagoror se levèrent tour à tour les guayres ; l'un derrière l'autre, ils s'approchèrent du nouveau mencey, prenaient la relique de sa main, la plaçaient sur leur épaule et lui juraient fidélité.

« Nous jurons par le jour de ton couronnement de nous constituer en défenseurs de ta personne et de ta couronne, ainsi que de ton peuple. »

Le serment des nobles terminé, le front du roi fut ceint de lauriers et son cou de guirlandes de fleurs. C'est à cet instant, qu'un simple homme du peuple qui, jusque-là était resté mêlé à la foule anonyme, sortit de la multitude qui se pressait autour du tagoror, vint embrasser

les deux pieds du roi et soudain, sautant par-dessus le mur d'enceinte, courut avec la légèreté d'une biche se précipiter du haut de l'escarpement dans le ravin. Le suicide rituel accompli, toute la famille de l'anonyme volontaire de la mort s'avança pour offrir symboliquement au nouveau roi le sacrifice de leur parent. Le mencey répondit en touchant leurs épaules de son sceptre, ce qui signifiait que n'importe lequel de leurs désirs serait exaucé. Et lorsqu'ils retournèrent parmi la foule, tous les assistants, nobles et plébéiens, baissèrent la tête en signe de salut et d'admiration.

Une longue file de gens de tous les rangs sociaux et de tout âge se forma à l'entrée du tagoror. Chacun apportait des présents qu'il déposait aux pieds du nouveau roi. Les bergers offraient des baluchons de peaux, les artisans la plus belle de leurs créations, les femmes des fleurs, des fruits, des régimes de dattes, des vases de beurre et de miel ; les gens du peuple baisaient sa main gauche, les nobles et les sigones la droite, mais tous, après lui avoir rendu hommage, s'agenouillaient en lui disant : « Je suis ton vassal. » En signe d'obéissance et d'humilité les petites gens baisaient aussi ses pieds.

Ce défilé des offrandes dura jusqu'à la fin de l'après-midi et, au coucher du soleil, l'enceinte du tagoror était transformée en un énorme bazar où s'entassaient toutes sortes d'objets et de victuailles ! De grands et forts garçons commencèrent à libérer le roi et les autres autorités de toute cette marchandise et, pendant plus d'une heure, ils montèrent et redescendirent de la grotte du mencey au tagoror portant de lourdes charges sur leurs épaules et leur tête.

Le sol du tagoror dégagé, ce fut au tour des guerriers de défiler devant le roi. Sigones en tête, parés de toutes leurs armes, le corps moitié nu ceint d'une peau de bête et l'inséparable bouclier en bois de pin au bras, ils passaient non loin du mencey et lui criaient, sans s'arrêter : « Vive le roi, notre soutien ! » et l'arrière-garde y faisait écho, s'exclamant : « Qu'il vive ! » tandis que le grand

prêtre et les guayres répétaient de leurs sièges : « Quoique sa vie est aussi à la merci du destin... »

Après la manifestation militaire, le grand-prêtre, suivi du nouveau mencey, de Bencomo, des autres menceyes, des guayres et des sigones, abandonna le tagoror et monta par un chemin abrupt et étroit jusqu'au temple rupestre consacré au dieu infernal Guayota. Un autel, — un roc volcanique — s'élevait au milieu d'une esplanade circulaire, sur le sommet d'une montagne.

De cette esplanade, qui fut rapidement remplie de gens, on voyait parfaitement bien le cône aux flancs entrouverts de l'Escheide, siège ténébreux et enflammé du dieu redoutable. Le grand prêtre, saisissant de ses deux mains une jarre emplie de lait, la souleva vers le lointain cratère du volcan en invoquant son nom ; puis, brusquement, il lâcha les deux anses de la jarre qui, en tombant, se brisa sur la dalle de l'autel et laissa couler le lait de tous côtés.

L'expression contractée des visages ne cachait rien de l'épouvante qui s'était emparée de l'âme des Guanches au seul nom de la divinité volcanique qui brûle et ravage tout. Le grand prêtre implorait, par ce rite propitiatoire, la clémence du dieu, car le royaume du nouveau mencey se trouvait aux pieds de son pic, imposant et terrible. Des fruits et des branches de palmier, choisis parmi les offrandes populaires, furent également amassés sur l'autel. Le nouveau mencey fut alors invité par le grand prêtre à enflammer lui-même le petit bûcher cultuel, avec un des flambeaux que les guerriers tenaient haut dans leurs mains pour éclairer la libation nocturne. Le feu embrasa aussitôt les visages et les peaux de tamarcos de sinistres reflets, pendant que tous les guanches, les bras levés vers la lune, répétaient le nom du dieu : « Guayota ! Guayota ! ».

D'en bas, de la ville de Taoro et de la vallée, montaient des chants, des cris et des mélodies de tout un peuple en fête qui avait déjà oublié les maux et les afflictions de la veille, et repris sa gaieté et son insouciance de toujours.

Entre temps, à Gran Canaria, Alonso de Lugo établissait des contacts avec des armateurs génois, dans le but d'obtenir de nouveaux navires et des crédits en argent, moyennant le partage des bénéfices de la conquête éventuelle de Ténérife, donc des troupeaux, des captifs, et d'autres biens des guanches.

Grâce à ce marché, une deuxième flotte aux couleurs de Castille se présenta devant la rade de Santa Cruz, le 2 novembre 1493.

Sur le même lieu tragique d'Acentejo, les deux armées en vinrent une nouvelle fois aux mains.

Dès le début, l'avantage fut aux envahisseurs. Ils débarquaient, frais et dispos, puissamment armés, montés sur d'excellents chevaux. Le plus humble et le plus brutal des mercenaires savait que demain il pouvait se réveiller riche, propriétaire, et peut-être même blasonné ! Toute la haine et la soif de vengeance qui empoisonnait l'âme d'Alonso de Lugo et de ses cavaliers se manifestait dans l'achèvement impitoyable des guanches blessés.

Bencomo, touché par plusieurs lames, avait été transporté par ses fidèles guerriers hors de la mêlée et étendu dans une grotte dont l'accès avait été fermé par une grosse roche.

Tinguaro, faisant voltiger sa lourde massue, tenait tête aux ennemis qui s'avançaient vers lui. Autant d'assaillants, autant il en assommait de son arme redoutable. Mais il fut vite isolé et séparé des siens qui reculaient, sans pouvoir alléger la pression toujours croissantes dont il supportait le poids. Depuis plus d'une heure, les cadavres, horriblement défigurés, s'amoncelaient autour de lui et son corps était devenu méconnaissable, tailladé de la tête au pied et ruisselant de sang. D'un coup ses forces l'abandonnèrent. Un coup de pique venait de lui lacérer l'aîne. Aussitôt les Espagnols redoublèrent d'acharnement et se ruèrent sur le prince prostré en qui la vie et le courage palpitaient encore.

Puis ce fut la fin. Un soldat aragonais lui transperça la poitrine de son épée. Une clameur de victoire s'éleva

des gorges des soldats espagnols qui, non contents de l'avoir tué, lardèrent de coups le dos du prince qui gisait maintenant immobile sous le dragonnier. Tinguaro n'était plus et avec lui mourait son amour — mais ses ennemis s'acharnèrent jusqu'au crépuscule sur son corps en l'insultant et Alonso de Lugo, dès qu'il fut prévenu de la mort du chef de l'armée guanche, se rendit personnellement au dragonnier. Là le scélérat lui trancha la tête qui, placée au bout d'une pique, fut promenée dans le camp comme trophée. Puis, il donna l'ordre de la catapulter dans les lignes guanches, afin que son frère Bencomo songe au sort qui l'attendait.

Malgré cette funeste journée les insulaires ne se considérèrent pas vaincus pour autant. Une résistance opiniâtre, comme celle de la Gran Canaria, commença.

Cependant, un mauvais destin semblait s'appesantir sur les insulaires. Une épidémie pestilentielle, provoquée par la décomposition du grand nombre de cadavres resté sans sépulture, s'abattit sur eux, et faucha jusqu'à cent vies humaines par jour. Mais les Guanches continuaient à résister ! Deux ans après la bataille de la Laguna, les Espagnols n'étaient pas encore parvenus à occuper l'intérieur de l'île ! Le 31 janvier 1494, un corps de cinq cents Espagnols poussa une reconnaissance vers Tacoronte, mais ne rencontra que des cadavres. Le silence de la mort régnait dans les vallées jadis si peuplées et riantes de Tegena et de Tegueste. La peste, la famine et la guerre avaient transformé Ténérife en un immense charnier. Les Guanches ne se rendaient pas. Un vieillard moribond, que les Espagnols avaient surpris dans une grotte avec ses trois enfants, préféra leur donner la mort de sa propre main et se percer ensuite le cœur en se jetant sur un javelot, plutôt que de tomber vivants dans leurs mains.

Les cinq cents hommes, commandés par le capitaine Truxillo Castillo, s'étaient emparés ensuite d'un troupeau considérable de chèvres et ils se disposaient à rentrer au camp avec ce butin, lorsqu'ils furent attaqués

par Zebensui et par le mencey de Tegueste à la tête de douze cents guerriers. Malgré tout, les Espagnols, après avoir perdu une douzaine d'hommes, restèrent maîtres du passage et les Guanches se replièrent en laissant une centaine de morts sur le terrain. Mais le capitaine Castillo, lancé à la poursuite de Zebensui, qui avait tué son cheval d'un coup de hanot, tomba entre les mains des Guanches.

Le capitaine prisonnier fut dirigé sur Arautapala. Sa captivité devait vite se transformer en une pathétique histoire d'amour, car il s'éprit de la belle Dacil, fille de Bencomo, qui à son tour s'était fortement amourachée de lui. Craignant que les sigones n'exigent à la première séance du tagoror que soit ôtée au capitaine Castillo la relative liberté dont il jouissait, et qu'ensuite, à cause des revers que les Guanches subissaient, on ne lui fasse du mal, la princesse intercèda auprès de son père, le suppliant de se montrer généreux comme d'habitude et de renvoyer le prisonnier sain et sauf. Bencomo lui accorda cette faveur et ainsi le jeune officier redescendit vers les siens, sauvé par le cœur d'une jeune fille guanche.

Le 24 décembre 1494 les deux armées étaient à nouveau face à face, dans la vallée d'Acentejo, déjà tristement célèbre pour les uns et pour les autres. Mais de cette bataille qui allait s'engager dépendait le sort de l'île et de tous ses habitants.

Tous les officiers et les soldats espagnols y étaient allés se confesser et communier. La relation de Viera y Clavijo dit que le moine qui avait officié pendant les trois messes consécutives de ce jour de Noël, exhorta l'armée à faire bien son devoir contre les infidèles. Au même moment, dans la forêt qui s'étalait de l'autre côté du ravin, les Guanches se préparaient à combattre leurs oppresseurs.

L'endroit de la vallée de La Oratava, où campaient les deux armées dans la nuit de Noël 1494, est occupé aujourd'hui par les deux villages de Realejos. Le « Realejos de Arriba » désigne le lieu où se trouvait le camp

supérieur dressé par les Espagnols, et « Realejo de Abajo » rappelle l'emplacement plus bas où se trouvait le camp des Guanches.

Le jour était à peine né que la bataille faisait rage. Les Espagnols avaient à effacer sur ce même terrain la honte de la première défaite. Les Guanches se battaient pour le droit qu'à chaque peuple d'être libre sur son propre sol.

Après cinq heures de combats furieux, mais d'issue incertaine, Bencomo gravement blessé à la jambe dut abandonner le champ de bataille. La troupe guanche, privée brusquement de son chef et démoralisée par l'hécatombe provoquée par le tir ajusté des bombardes, se laissa aller à la débandade. C'était le triomphe des conquérants et la fin de l'indépendance guanche.

Cependant cette admirable poignée d'insulaires primitifs allait encore disputer à l'envahisseur pendant six mois chaque arbre et chaque grotte de Ténérife, et la résistance n'aurait pas cessé aussitôt si Bencomo et les autres menceyes confédérés, convaincus que tout était perdu et dans le souci d'éviter un dernier bain de sang inutile, n'étaient descendus des montagnes au camp espagnol pour se soumettre à Alonso de Lugo. C'était le 26 juillet 1495.

Pourtant les derniers guerriers de l'armée guanche, lorsqu'ils apprirent la capitulation de l'île, se renfermèrent dans de profondes grottes au pied de leur volcan sacré, et se laissèrent mourir, ensevelis vivants, pour ne pas assister à l'entrée des Espagnols vainqueurs.

Ainsi s'acheva la conquête des îles Canaries.

La guerre faite aux peuples insulaires, et qui avait duré quatre-vingt-quatorze ans, fut un combat à mort qu'ils avaient accepté avec un élan sublime. Mais la vigueur de leurs bras, leur adresse, leur agilité, leur héroïsme, leur amour forcené pour la liberté n'avaient rien pu contre le fer et les moyens des envahisseurs. La valeur la plus merveilleuse, la résistance la plus surhumaine durent succomber dans cette lutte inégale et cruelle.

La conquête des îles Canaries avait ouvert le grand chemin de l'Amérique. Cependant les indigènes du Mexique et du Pérou ne devaient opposer aux conquérants qu'une faible résistance ; esclaves de leurs seigneurs et de leurs prêtres, leur faiblesse et leur indolence précipitèrent la chute des deux empires minés d'avance par la tyrannie et la superstition. Les insulaires des Canaries étaient des hommes d'une autre trempe. La seule pensée de l'esclavage révoltait cette race fière de ses droits ancestraux. Les Espagnols furent des dieux pour les Aztèques, mais les Guanches, d'abord abusés, n'avaient vite vu en eux que des hommes dont les actions soulevaient leur indignation et leur mépris.

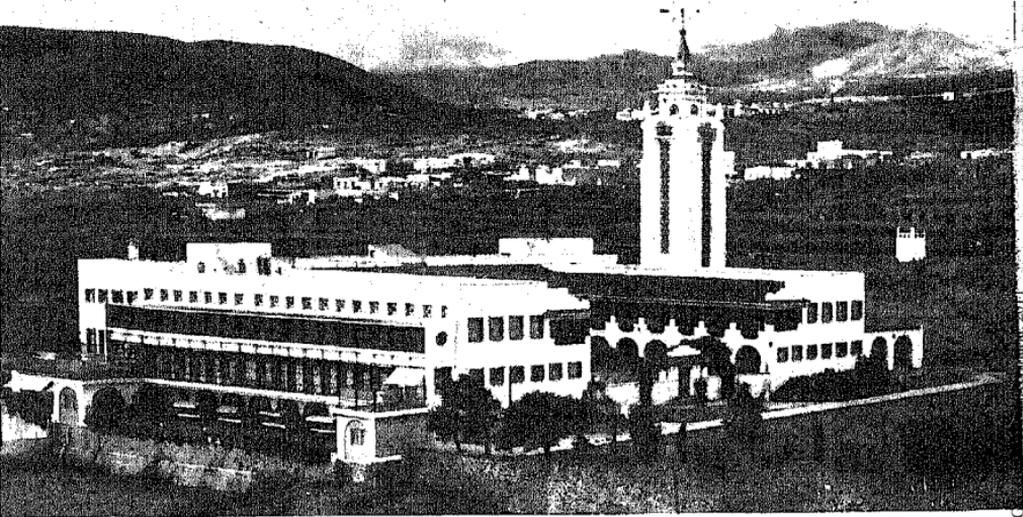
Même après la capitulation de Ténérife, Alonso de Lugo devait violer une fois de plus ses serments, à l'exemple de Pedro de Vera. Bencomo et la plupart des princes guanches furent déportés en Espagne, où ils furent offerts en spectacle à la cour. Le vieux mencey de Taoro, promené de capitale en capitale, fut présenté au Pape, ensuite aux doges de Venise et de Gênes, comme une bête rare ou un sauvage que les rois de Castille venaient de dompter.

Une seule voix s'éleva alors en Europe pour dénoncer l'ignoble abus que les Espagnols avaient commis au nom de la foi du Christ : celle de Fra Bartholomé de Las Casas, surnommé l'apôtre des Indiens, après avoir été évêque de Chiapa, au Mexique.

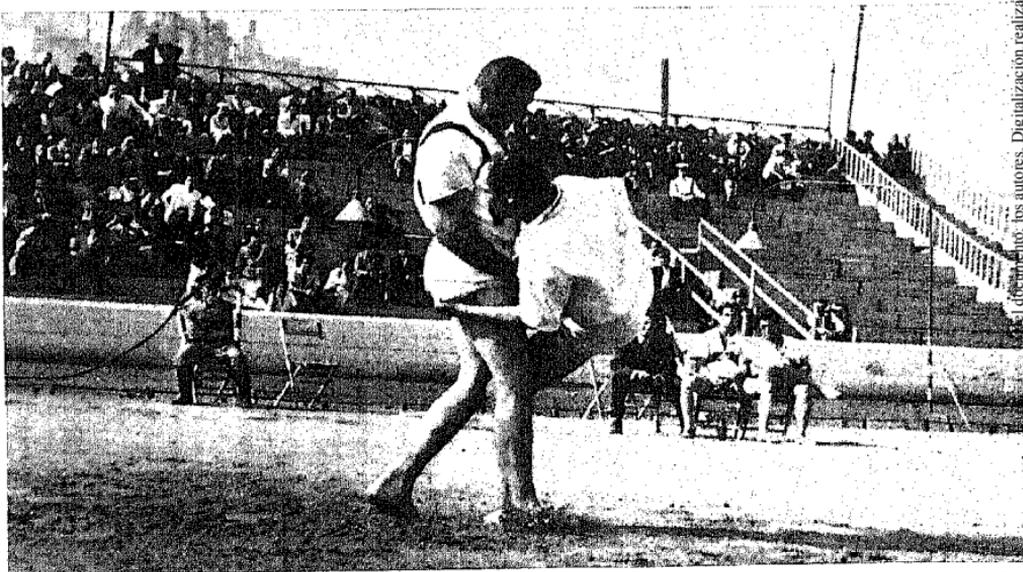
Dans son célèbre manuscrit sur l'histoire des Indes Occidentales, écrit entre 1527 et 1559, et qui ne devait jamais être intégralement édité mais qui a été conservé jusqu'à maintenant par l'Académie d'Histoire de Madrid, Las Casas émit une condamnation de la conquête qui le fait apparaître comme le premier sincère anti-colonialiste des temps modernes.

Voici sa puissante diatribe qui, mieux que toute conclusion, saura clore cette page d'histoire méconnue :

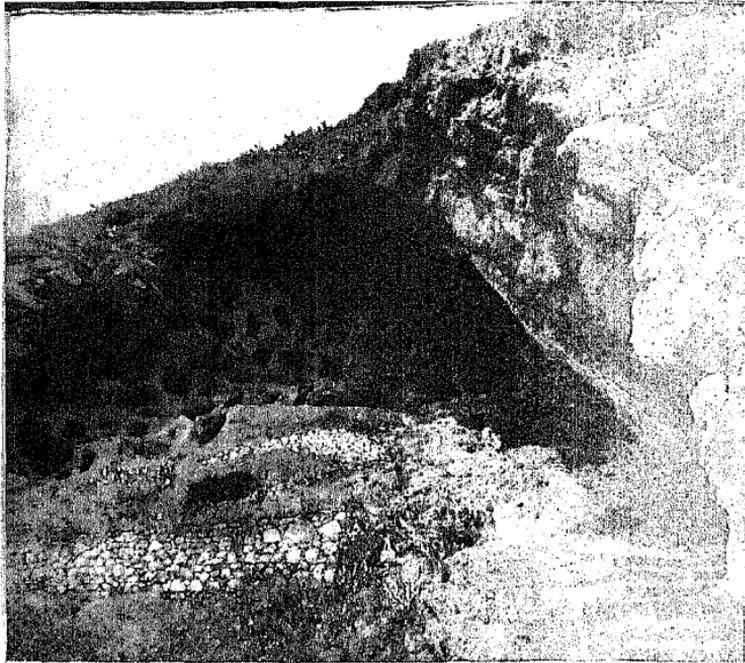
*Ne faut-il pas s'étonner d'un pareil aveuglement !
Eh quoi ! Ils portaient la guerre et l'esclavage ceux qui*



L'étonnant orphelinat ultra-moderne de Santa-Cruz de Tenerife.

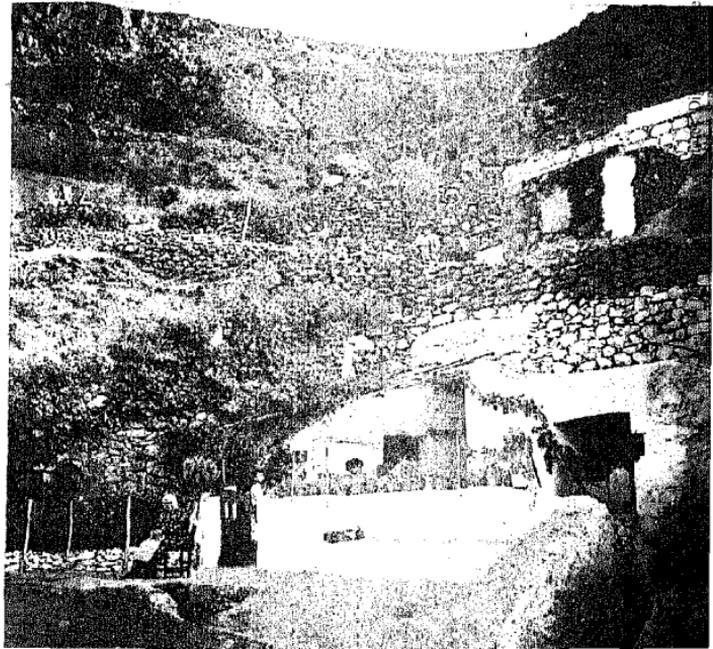


Match de lutte canarienne.



« El Cambio de Valerón », niche des grottes et des chambres souterraines qui doivent avoir été anciennement un temple païen.

Habitations troglodytes de Artenara dans le centre montagneux de la Gran Canaria.



professaient la loi du Christ ! Etait-ce là marcher sur les traces de leur divin Maître ? Eux qui se disaient attirés vers lui par l'amour, la bonté, la douceur et l'exemple de toutes les vertus, était-ce là faire aux autres le bien qu'ils auraient voulu pour eux ? Etait-ce ainsi édifier le genre humain ?

Non, non, la paix en tous lieux et pour tous les hommes, la paix sans distinction de race, car il n'est qu'un seul Dieu, unique et bon pour tous les peuples. Indiens, Gentils, Grecs ou Barbares, c'est pour tous qu'il s'est sacrifié.

Soyez-en certains, la conquête de ces îles, aussi bien que celle d'autres terres lointaines, fut une injustice. Vous vous assimilez aux tyrans ; vous alliez envahir pour mettre tout à feu et à sang, pour faire des esclaves et avoir votre part de butin, pour ravir la vie et le patrimoine à ceux qui vivaient tranquilles sans penser à vous nuire.

Et croyez-vous que Dieu ait établi des privilèges parmi les peuples, qu'il ait destiné à vous plutôt qu'aux autres tout ce que la prodigue nature nous accorde de bien ici-bas ? Serait-il juste que tous les bienfaits du ciel, que tous les trésors de la terre ne fussent que pour vous ? Non, toute conquête est un vol de biens d'autrui scellé par les armes du conquérant !

DEUXIEME PARTIE

VOYAGE A TRAVERS L'ARCHIPEL

CHAPITRE PREMIER

L'ILE DU PRINTEMPS ETERNEL

LES 2 053 kilomètres carrés de Ténérife émergent de l'océan Atlantique, somptueusement encadrés par six îles plus petites. Celle que nos contemporains appellent « l'île de l'éternel printemps » rappelle par sa forme une lourde massue guanche, abandonnée au centre même de l'archipel par un géant de cette race légendaire ; près d'elle, d'une part, La Palma, Hierro et Gomera — les trois petites îles occidentales qui composent avec elle la province de Ténérife — de l'autre, les trois grandes îles orientales : Gran Canaria, Fuerteventura, Lanzarote.

La poignée de cette massue, qui constitue la partie nord de Ténérife, tourne vers le navigateur de hautes montagnes dont les parois abruptes, plongeant à pic dans la mer, interdisent l'accostage ; sur un seul point de la côte orientale, elles s'ouvrent comme pour mieux embrasser Santa Cruz, capitale de l'île.

Du noyau montagneux septentrional se détache une cordillère centrale qui forme la véritable épine dorsale de l'île, au sens littéral du mot. La crête de cette cordillère se maintient à une hauteur d'environ deux mille mètres. Les deux versants, rigoureusement pareils, étalent jusqu'à la mer leurs vallées verdoyantes, coupées à intervalles réguliers de vertigineuses entailles où, entre les parois du roc à vif, coulent des torrents.

Vers l'extrême sud, d'effrayants ravins aux noms sug-

gestifs tels que le « barranco del Infierno » entaillent presque à la verticale les parois rocheuses qui dominent les fertiles plaines du littoral. L'opiniâtreté des insulaires y a fait pousser des tomates, véritable or rouge des Canaries, des bananiers et des vignes (qui par leur petite taille constituent une authentique curiosité pour l'Européen), ce sont là les principales cultures exploitées par les insulaires. Sur la côte, les immenses conserveries de poisson de Puerto de San Juan et de Puerto Santiago séchent, salent, cuisent, mettent en boîtes les poissons ramenés par la flottille de pêche.

Du côté occidental le Teide coiffe comme un immense chapeau de pâtissier la vallée de l'Orotava, la plus large, la plus renommée, la plus fertile de l'île.

Quittant le bateau, le touriste entrera de plain-pied dans la vie active de Santa Cruz qui compte environ 115 000 habitants. En quelques pas il sera installé à la terrasse d'un café d'où il contempera d'un même regard l'imposant building de conception moderne du « Cabildo Insular », la « Cruz de los Caidos », croix monumentale et lumineuse érigée en 1939 sur la Plaza España et sur laquelle veillent deux guerriers —, dont la perfection plastique et la posture méditative sont admirables, — l'incessant mouvement des grues qui chargent les cales des bateaux battant pavillon de tous les pays maritimes, et le va-et-vient des barques de pêche. Dans les rues commerçantes, bazars hindous et magasins de « novedades » proposent une pacotille made in U.S.A., Germany ou Japan (déjà) !

Les quais, plantés de palmiers, longés de parterres de fleurs, sont bien jolis et, n'étaient les effluves nau-séabonds exhalés par les cheminées des bateaux, ce port actif et moderne serait en même temps un agréable but de promenade. La mer qui se jette rageusement contre le môle et éclabousse le promeneur imprudent malgré la hauteur du mur, et la haute cordillère nue et brune encadrent à la perfection la ville.

Elle fut fondée à l'emplacement où débarqua, en

1494, Don Alonso Fernando de Lugo. Au matin du 3 mai 1494, gentilshommes espagnols et soldats plièrent le genou devant la Croix de bois plantée sur la plage d'Anaza et écoutèrent la première messe chantée au royaume du roi Tinerfe. Chaque année, une messe solennelle suivie d'une procession commémore cet anniversaire.

La croix figure aussi sur son blason où, entre autres, sont représentées trois têtes de léopards, rappelant trois victoires sur les Anglais. Trois fois, en effet, la vaillante ville infligea de cuisantes défaites aux amiraux Blake (le 30 avril 1657), Jennings (le 6 novembre 1706) et Nelson lui-même, qui y perdit son bras le 25 juillet 1797. Les nombreux touristes britanniques ne manquent pas de jeter un coup d'œil sur le canon « Tigre », tenu responsable de la défaite du célèbre amiral (qui ordonna la retraite à ses huit vaisseaux armés de 393 canons, non sans avoir, lui et son corps expéditionnaire, accepté le « réconfort de pain et de vin » offert par l'île à ses agresseurs déconfits... !).

Longtemps place forte, réduit militaire, sentinelle et défense de l'île, Santa Cruz, un jour, vit apparaître les premières maisons ; le son du tambour et du clairon furent remplacés par un rire d'enfant, le tintement d'un clavecin, le bruissement d'une jupe soyeuse. Elle allait mériter le titre « Muy Noble, Leal, Invicta ». Et plus tard encore, le comportement exemplaire de ses habitants pendant l'épidémie de choléra de 1893, lui vaudrait celui de « Muy Benefica ».

Santa Cruz semble encore être en pleine crise de croissance. Les limites de la ville se déplacent, des chantiers de constructions s'ouvrent, montent à l'assaut des collines. Un plan d'urbanisme moderne, sensé, a tracé des lignes géométriques le long desquelles s'élèveront demain maisons et jardins. Lumineuse, pleine de vie, industrielle par endroits — une raffinerie de pétrole y est installée — elle manque cependant un peu de cachet. Ce n'est plus l'Espagne, ce n'est pas l'Amérique Latine — quelques rares maisons offrent

l'aspect typique des maisons de style colonial, — et ce n'est plus l'Afrique. Mais nul doute que, dans vingt ans au plus tard, ce sera une grande ville moderne qui aura trouvé un harmonieux équilibre.

Sous ses dehors intensivement commercialisés et frivoles, la ville n'a cessé cependant d'être « *Muy Benefica* ». L'Alcalde de Santa Cruz, qui devait ne jamais se départir d'une grande gentillesse à notre égard, nous avait vivement encouragé à visiter l'orphelinat de l'île, ainsi que l'Hôpital San Juan de Dios, où sont soignés et opérés les enfants atteints de maladies osseuses. Ce sont là des spectacles bien affligeants qu'il est de règle d'éviter ! Mais sur son insistance nous avons profité, un soir, d'un répit inattendu pour visiter du moins le premier.

Le « Jardin d'enfants de la Sainte Famille » n'est ni une crèche, ni un orphelinat, ni un pensionnat de jeunes filles. Mais il tient bel et bien des trois. Son histoire est brève. En juillet 1849 fut fondé un orphelinat nommé « Hospice Saint-Charles » qui devait abriter les enfants abandonnés de l'île, fruits de rencontres fugitives, ou enfants ayant perdu parents ou foyer. Après avoir subi maintes transformations et tribulations, le Cabildo Insular prit finalement sa gestion en main et, en 1936, ce magnifique bâtiment, œuvre d'un architecte de l'île, fut construit. Conçu à l'origine pour une colonie de quatre cents enfants, il en accueille bien plus. Toutes les îles de la province en effet y envoient les enfants abandonnés.

Nous avons commencé par visiter les plus petits qui, dans une pièce spacieuse et aérée, vagissaient doucement. Des portes s'ouvraient sur les salles de bains et de douches. Le brillant des murs carrelés de couleurs pastels diverses, les minuscules objets proportionnés à la taille de bébés jusqu'à deux ans faisaient irrésistiblement penser à la résidence privée d'un enfant-roi.

Au bout d'un couloir, nous avons vu la niche qui permet aux mères de laisser leurs enfants sans être

vues. Version vingtième siècle de la corbeille maintenant tombée en désuétude dans la plupart des pays européens et qui avait sa place devant chaque église et chaque couvent, cette petite cage pivotante est reliée à un dispositif électrique qui se déclenche dès qu'un poids y est déposé. Une lampe s'allume, et lorsque s'ouvre la porte intérieure de la niche, le panier pivote et un bébé de plus est admis.

Les salles de classe des tout-petits nous réservaient une surprise. Ici, on applique la méthode d'éducation Montessori, « christianisée ». Les enfants, dans de ravissantes pièces claires, sont assis autour de petites tables, rouges pour les petites filles, bleues pour les petits garçons (ils ont des classes séparées). Là, ils apprennent à faire des découpages, des assemblages, du modelage.

Passant dans les classes des « grands » nous retrouvons encore et toujours, des couleurs, des formes variées et modernes. Bleue, verte jaune, rouge, les classes se succèdent et ne se ressemblent pas, car chaque âge a sa couleur. Chaises et tables, pour les enfants et aussi pour le maître, qui est à la même hauteur que les élèves, tableau noir qui court le long d'un des murs, cartes géographiques en relief et en couleur décorant les murs peints de couleur pastel, qu'ont-elles de différent de nos classes ? Rien, si ce n'est que la couleur change tout. Il semble impossible de s'ennuyer dans une pièce aussi gaie, de s'endormir dans un décor aussi vivace. Ici encore, méthodes d'enseignement moderne laissant le plus d'initiative possible à l'enfant.

Près de la chapelle, dans la vaste salle sur laquelle débouchent les dortoirs, des armoires accueillent les vêtements des fillettes — pour la plupart confectionnés par elles-mêmes — et la bibliothèque est encastrée dans le mur alors que dans des vitrines sont exposés les travaux artistiques les plus remarquables exécutés par les enfants, tels que dentelle, broderie, tricot, peinture, couture, marqueterie, reliure, pirogravure.

Les vêtements n'ont rien de commun avec le triste

sarrau bleu ou gris, signes distinctifs de nos orphelins. Les jeunes filles possèdent chacune plusieurs robes de couleurs différentes selon leur âge (celle de leur classe) toujours en fraîches cotonnades unies ou imprimées : tenues de sortie, tenues de jeux, costume folklorique, dont elles tissent elles-mêmes la lourde jupe rayée de bleu, de jaune, de rouge et de noir, costumes de pantomimes.

Leur atelier, se trouve sur l'une des terrasses couvertes donnant sur la cour d'honneur. Des métiers à tisser, et toute une gamme de machines modernes et électriques sont à leur disposition.

Les enfants de l'institution ont à plusieurs reprises remporté des prix dans les compétitions les opposant à d'autres écoles, ce dont leurs éducateurs ne sont pas peu fiers. C'est une équipe de professeurs dévoués, laïcs et religieux, qui s'attache à faire de ces enfants des adultes conscients, équilibrés, parfaitement adaptés à la vie qui les attend.

Nous nous demandions quelles étaient les fées qui entretiennent ce logis immense et immaculé. A la suite de la Supérieure nous avons visité l'étage réservé à l'économat, à l'immense cuisine, pourvue de tous les appareils ménagers électriques, y compris les éplucheuses de légumes et les machines à laver la vaisselle. Elle est spacieuse, claire, aussi brillante et aussi nette qu'une salle d'opération mais réchauffée par une batterie de casseroles en cuivre, et située à côté de l'économat où de grandes huches sont emplies de lentilles, de pâtes, de pois chiches, de haricots secs, et du fameux *gofio* des Canaries, sorte de farine torréfiée de maïs, de blé et d'orge.

Notre visite était terminée. Dans le soir tombant, la Supérieure appela quelques jeunes filles jouant encore dans le parc et que nous retrouvâmes dans le hall. Pour nous remercier d'être venus, elles nous chantèrent une douce chanson de l'île, puis accompagnèrent à bouche fermée l'une d'entre elles, dont la voix merveilleusement pure restera liée dans nos cœurs au souvenir

inoubliable d'une des plus belles œuvres d'amour qu'il nous a été donné de rencontrer.

Nos amis ne manquaient pas de nous demander notre appréciation sur le volcan du Teide, non pas parce qu'ils attendaient une critique mais parce qu'ils adorent se faire dire qu'il est incomparable ! Une excursion s'imposait donc.

Il y a plusieurs bonnes routes pour y accéder et nous avons choisi celle qui nous mènerait d'abord à La Laguna, la ville la plus ancienne de l'île dont on voyait le semis de maisons blanches sur la colline dominant Santa Cruz. Par son importance urbaine elle est la deuxième de l'île mais la première par son passé historique. Elle fut en effet pendant très longtemps capitale de Ténérife, et on y fonda la célèbre Université de San Fernando, aujourd'hui encore la seule de l'archipel. L'Université a quitté son vieux palais historique, dont les murs croulants, les salles jonchées de débris de toute sorte, rappellent un passé nostalgique. Rebaptisée « Université de La Laguna », elle s'est établie dans un des grands bâtiments ensoleillés et d'architecture moderne. Des facultés de droit, de lettres, de médecine et sciences y accueillent les étudiants.

La Laguna est assurément l'une des plus jolies villes de tout l'archipel. Un charme prenant se dégage de ses maisons blanches — avec leurs balcons bruns sculptés s'étendant sur les façades entières — de ses volets clos, de ses hautes portes cloutées de cuivre comme celles de Séville. Rien n'y a changé depuis sa construction. Elle est en si parfait état de conservation qu'elle semble fraîchement sortie d'une illustration ancienne. Pousant une de ses hautes portes, qui se révéla être l'entrée d'une église, nous avons d'un coup retrouvé l'atmosphère recueillie et la pénombre des églises d'Andalousie. Les voix apaisantes et pures d'un chœur de nonnes, invisibles derrière une cloison grillagée, s'élevaient vers la voûte sombre, couvrant les pas furtifs des visiteurs égarés dans cet autre monde.

Seul l'autel en argent massif témoignait d'une splendeur passée, où les plus nobles familles espagnoles venaient s'y agenouiller. D'elles, La Laguna a gardé la grâce hautaine et nonchalante.

La quittant à regret, nous nous sommes engagés sur la route de la Cordillère centrale. Les sommets de cette cordillère étaient jadis couverts de vastes et sombres bois de pins canariens ; les incendies, la négligence, les hommes les ont détruits et de cette richesse naturelle il ne reste que les très beaux bois de La Esperanza et de la Mercedes. Mais le Cabildo Insular a entrepris la gigantesque tâche de reboiser entièrement les pentes abruptes. Déjà, lorsque le brouillard matinal flotte entre les arbres et sur les chemins, on se croirait transporté dans un paysage alpin.

Cette route, intelligemment tracée, chevauche la crête et l'on voit par endroits les deux versants s'abîmer dans la mer. Elle suit l'arête tortueuse sur près de trente-cinq kilomètres. Puis, c'est la soudaine découverte, au détour d'une des nombreuses courbes en épingle à cheveux, du grand volcan du Teide. Ecrasant, merveilleux, il est l'orgueil des « Tinerfeños ». Les parois du cône lisse d' « El Pico », où se fondent toutes les nuances du jaune et du gris, s'élèvent brusquement vers un ciel qui là-haut est d'un bleu porcelaine immuable. Couvertes de neige pendant une grande partie de l'année elles sont d'ascension facile.

Au pied même de ce massif central se trouve la région de Las Cañadas, semée de rocs aux formes fantasmagoriques qui virent du jaune safran au gris veiné de rouge, tel que le « Sinchado », gigantesque roche qui balance périlleusement sur un pied plus mince que son corps d'une délicate nuance bois de rose. Tours crénelées, tuyaux d'orgues, mains de pierres basaltique striée, « Los Roques » veillent sur la vallée désertique d'Ucanca qui, malgré son nom semble bien plus être le lit desséché d'un immense lac où s'avance une goulée de cendres noires. Sur ses rives s'élèvent à nouveau, brutalement, les parois aiguës et fauves de la

« Cumbre » du même nom. L'aride désolation du paysage est à la mesure du gigantesque seigneur de l'île.

Mais il faut monter au sommet pour goûter un instant de totale perfection.

De Montaña Blanca, qui est située à 2 783 mètres, une montée régulière conduit à l'Auberge de Altavista, 3 260 mètres, refuge construit par un Anglais amoureux de Ténérife et plus tard agrandi et embelli par le Cabildo, Il est de coutume d'y faire une courte halte avant de s'attaquer aux derniers 500 mètres, qui sont facilement escaladés en deux heures. A vingt minutes de là se trouve l'« Estancia de los Neveros » et la « Cueva del Hielo », emplies de glace et de neige durant toute l'année. La piste, de plus en plus accidentée, traverse un champ de lave aux tons variés, jusqu'à la Rambleta d'où l'on distingue, à travers les fumerolles et les vapeurs de soufre qui s'échappent des fissures du terrain, les contours du cratère central. Ces fissures, portent le nom suggestif de « Narines du Teide » ! Un dernier parcours difficile mène au « Pilon de Azucar » et enfin, quelques minutes plus tard, on se trouve au bord du cratère couvert de neige éternelle, à 3 707 mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'ascension ne présente pas de difficultés d'escalade et n'exige aucune qualité de grimpeur. Mais la brusque élévation du niveau de la mer à 3 700 mètres empêche un grand nombre d'excursionnistes d'aller jusqu'au bout ; saisis par le vertige, les oreilles bourdonnantes, titubants, ils sont obligés de rebrousser chemin. Le Dieu Guagasta, le plus puissant et le plus redouté des dieux guanche, ne permet pas à tout un chacun de violer son habitat.

Pour ceux qui ont vu le soleil se lever sur l'océan immense, et doucement sortir de la vapeur nocturne diaprée par ses rayons, les silhouettes confuses des îles de Lanzarote et de Fuerteventura, fuyant vers les côtes d'Afrique, Hierro la minuscule, et l'impressionnant envol du Monte Carajonai de l'île voisine de La Palma, Gran Canaria, presque parfaitement ronde et le bloc massif

de Gomera, nul paysage ne saurait plus tard égaler la vision d'un monde marin dans la splendeur de sa naissance.

En redescendant du volcan, nous nous sommes dirigés vers la vallée de l'Orotava. A travers les vapeurs de la brume qui la couvrait tout entière, un pan de bananeraie verte, une vision de géraniums rouges signalaient un sol plus fertile et densément cultivé. Bientôt appurent des maisonnettes aux toits de chaume, bordées de jardinets plantés de yucas rouges, de volubilis, de soleils, de marguerites blanches géantes. C'était la ville d'Orotava. La petite cité aux rues déclives, aux hautes maisons blanches où courent de longs balcons de bois sculpté, aux porches fleuris, semble ne pas s'être éveillée encore d'un sommeil séculaire. Et un tableau charmant s'offrit à nous, d'un cheval buvant à une fontaine ronde, sous un dragonnier immense, à côté d'une jeune femme serrant dans ses bras robustes un bébé rieur. Au loin on voyait déjà la mer et les terrasses de Puerto de la Cruz où nous étions attendus par le maire de la ville.

Entre Orotava et le Puerto se trouve un merveilleux jardin botanique, où sont rassemblées toutes les plantes exotiques et bizarres. Sur le sol extraordinairement fertile de la Orotava, toutes ces plantes se sont acclimatées avec une grande facilité.

Puerto de la Cruz, coquette station balnéaire, élaboussée de toute part par la houle de l'Atlantique, est actuellement le but préféré des touristes séjournant à Ténérife. Une route excellente la relie d'ailleurs à la capitale et il faut bien reconnaître que pour ceux qui arrivent d'Espagne, où les routes et les chemins de fer constituent, trop souvent, une véritable calamité nationale, le nombre élevé et l'excellent entretien des routes de Ténérife, tout comme celles des autres îles de l'archipel, sont une agréable surprise.

La petite ville à laquelle la nature généreuse a offert la vallée d'Orotava comme arrière-pays, a considéra-

blement accru sa renommée au cours des dernières années, et cela surtout grâce à l'homme qui, depuis de longues années déjà, en est le maire. Bel homme frisant la cinquantaine, fin, cultivé, Don Isidore Luz Carpentier un esprit d'initiative à une affection toute paternelle pour sa ville natale. Bien que médecin et exerçant sa profession, il a trouvé le temps de « faire quelque chose de plus » pour elle.

Large d'esprit, et ouvert à toute idée généreuse, il a créé un centre international de rencontres intellectuelles. Comment en effet parvenir à un épanouissement total des connaissances sans le libre échange des idées ? Le centre artistique et littéraire a pris le nom de « Instituto de Estudios Hispánicos ». Il y a là une bibliothèque d'ouvrages choisis espagnols et étrangers, une salle de conférence, une hémérothèque qui reçoit des revues et des journaux des pays les plus lointains et dont on ne trouve pas de légal en Espagne qu'à Madrid et à Barcelone.

Dans la petite salle de conférences des hommes éminents ont traité des sujets d'intérêt national et universel, tels que par exemple le problème de l'espéranto qui a été évoqué au cours de l'année 1957.

Plus loin, un petit musée contient une collection archéologique et numismatique assez intéressante. Dans une vitrine sont exposés des échantillons de tous les bois canariens, même de ceux disparus aujourd'hui de la flore de l'île.

Mais la deuxième salle du musée provoque une réelle surprise car elle est entièrement consacrée à la peinture et à la sculpture d'avant-garde. Ceux qui ont visité les musées espagnols, et même celui d'art moderne à Madrid, savent bien que cette nouvelle forme de l'expression artistique y est résolument niée, car en art comme en littérature, l'Espagne refuse le vingtième siècle.

De nombreux artistes sud et nord-américains, anglais, scandinaves, français, italiens et allemands, venus au Puerto de la Cruz attirés par son charme luxuriant, ont laissé un témoignage de leur personnalité créatrice.

Chaque artiste ayant exposé dans la salle de l'Institut, lui fait don ensuite d'une ou de deux de ses œuvres. La valeur de ce geste dépasse d'ailleurs le simple don : les toiles de quelques jeunes Canariens qui y exposent, et notamment la « Fantaisie Guanche » de l'un d'eux, prouvent que la semence nouvelle a germé.

Don Isidoro déjà bouillonne d'autres projets. Un village international, destiné à accueillir les artistes de tous les pays du monde, n'attend plus que l'approbation du Cabildo Insular. Des bungalows individuels seront construits, munis de tout le confort moderne et disséminés dans un grand parc. Ce projet a été approuvé par l'UNESCO et plusieurs Etats ont signifié leur intention d'y faire construire à leurs frais des pavillons.

Une merveilleuse piscine, reliée directement à la mer, est en voie d'achèvement. Admirablement située parmi les rocs noirs du Puerto, elle offrira aux estivants ses cabines ravissantes, son solarium, son restaurant, son bar et son dancing. Entre temps, la plage du Martianeza a bien du charme, comme toute la ville d'ailleurs. Ce charme, beaucoup d'étrangers l'ont éprouvé. Venus pour quelques semaines ils y passeront le reste de leur vie. Il y a toujours une belle « finca », une de ces fermes de luxe entourées de bananeraies, à vendre ou en construction. Ces immenses bananeraies, qui couvrent la Orotava comme un coûteux tapis d'un vert profond et doux, sont en plus d'un confortable rapport.

Ce sont surtout les habitants des pays froids qui restent « accrochés » ici. Il y a par exemple tant d'Anglais — je crois que c'est un des derniers endroits au monde où l'on trouve encore d'authentiques « Majors Thompson » — que pour un peu, à la vue du « Club House » et de la « Library » abritée dans un ravissant bungalow, on se croirait dans une colonie britannique.

Mais nous avons dû quitter l'atmosphère enjouée et un brin sophistiquée du Puerto, car nous voulions assister à la plus grande fête de l'île qui se déroulait dans le petit village de la Candelaria. Nous nous sommes pourtant arrêtés pour visiter l'église de Tacoronte

où l'on peut voir une merveilleuse statue du Christ — qui s'est révélée être plus belle encore que ce que nous avions prévu. Non pas crucifié, mais dans une attitude penchée, légèrement fléchi sur un genou — et les reflets de la lumière jouaient sur la chair polie, la rendant vivante — une main tendue vers les fidèles, le regard pensif et sévère.

Encore une fois, il nous fallut partir trop vite, car à Santa Cruz, nous étions attendus.

CHAPITRE II

LA VIRGEN DE LA CANDELARIA

LA voiture conduite par l'Alcade de Santa Cruz sortit de la ville, passant devant un parc ombragé, piqué de violentes taches de couleur ; ici, comme en Andalousie, les bancs sont couverts de céramiques colorées. Nous avons pris la route littorale, sinueuse, qui passe par-dessus de profonds barrancos — véritables failles immenses et terrifiantes de la terre — longeant des bananeraies.

Chaque virage nous révélait un peu mieux cette côte, par endroits cultivée en terrasses. Tomates, bananes et vignes alternent, sur une terre difficile. Ces dernières, qui n'atteignent qu'une faible hauteur, poussent le long de petits piliers hauts d'environ quarante centimètres, reliés entre eux par des treillis très lâches, que la vigne en poussant recouvre entièrement. Les feuilles forment toit, alors que les fruits, suspendus entre les piliers, mûrissent sans dommages et peuvent aisément être cueillis.

La circulation devenait intense sur la très bonne route, et voitures, cars et camions se suivaient en file. Un toit en feuilles de palmiers formant arceau remplaçait la bâche des camions qui transportaient des grappes de pèlerins et de curieux venant des villages les plus reculés de l'île. Même le bruit incessant des moteurs et des klaxons n'arrivait pas à couvrir leurs voix qui braillaient plus qu'elles ne chantaient des chants popu-

lares. Ils s'accompagnaient de tambourins et d'un curieux instrument, sorte de planchette de la forme d'une raquette de ping-pong. Un nombre variable de clous à travers lesquels étaient passés des capsules de bouteilles aplaties y étaient fixés. Cela produisait un affreux bruit de ferraille !

Une coulée de lave absolument noire, venant du haut de la cordillère et continuant de l'autre côté de la route, abritait quelques petites maisons blanches entourées de figuiers de barbarie, de terrassettes blanches et de murets construits dans la même matière noire et poreuse.

Nous avons vu au loin le cratère d'Amogio, situé tout près de la mer, et traversé la jolie petite ville de Guimar, la route grimpaît, grimpaît... Les lacets vertigineux nous donnent un mal de route embarrassant et notre conducteur, en riant, nous avoua qu'il connaissait si bien la route qu'il ne faisait plus guère attention au danger. A un détour, un magnifique point de vue s'offrit à nous. De là, on dominait la Vega de Guimar, entièrement découpée en dominos, fertile et verdoyante. Des canalisations la parcouraient en tout sens et deux grandes citernes emplies d'eau verte miroitaient au soleil aveuglant. Mais cette splendide coulée verte est limitée par de sévères arêtes rocheuses et la mer.

Quittant là notre hôte, nous sommes redescendus vers Candelaria, dans la jeep de police qui nous avait escortés jusque-là. Le chef de la police lui-même devait plus tard nous guider à travers la foule grouillante des pèlerins et des curieux.

Au pied de la montagne, dans le Barranco de Herque, entre Arico et Guimar, un antre ténébreux et immense a un jour déjà lointain livré son secret millénaire.

A l'homme qui, poussé par la curiosité, s'était glissé à l'intérieur, intrigué par une fissure profonde, se révéla un spectacle si extraordinaire qu'il lui sembla vivre une descente aux enfers. Il se trouvait dans une grotte si vaste, que la lueur de sa lanterne n'atteignait

ni la voûte ni le fond. Debout, appuyées aux parois monumentales, des ombres humaines s'alignaient ; glacé, il crut tout d'abord à une hallucination. C'étaient en fait des momies et elles étaient au nombre de trois cents ! Un peu rassuré, il souleva sa lampe et voulut s'approcher de l'une d'elles. Mais il trébucha aussitôt : le sol était jonché d'autres momies, couchées en rangs serrés, sur trois couches superposées. Il essaya d'en calculer le nombre — elles devaient être encore plusieurs centaines.

C'était une véritable « Vallée des rois » canarienne que venait de découvrir cet homme. Ainsi donc, les Egyptiens et les Incas n'étaient plus les seuls à avoir momifié leurs morts ! Un chapitre inconnu et même insoupçonné de l'antiquité s'ouvrait avec les momies reposant sur une île au milieu de l'océan Atlantique. Une civilisation mystérieuse devait se cacher derrière elle, qui ne pouvait être que celle d'un grand peuple, qui habitait les îles avant l'arrivée des Européens.

La grotte funéraire de Guimar fut la première d'une série de découvertes qui allaient révéler dans l'archipel des vestiges importants de la civilisation de ce peuple mythique.

Candelaria, est un petit village de pêcheurs, paisible et blanc, dont les ruelles montent le long des collines, étagées sur plusieurs terrasses ; sa plage noire, où il n'y avait pas un bateau ce jour, contraste heureusement avec le bleu de la mer. Rien ne semble pouvoir émouvoir cette bourgade comme tant d'autres, car même la route littorale de Ténérife l'évite et peu d'étrangers consentent à faire le détour qui y mène. Nichée parmi les rochers et les collines, bordée par la mer, elle est idéalement reposante. Mais vienne le mois d'août et le village s'anime. Une indescriptible excitation s'empare aussi bien des habitants que des dizaines de milliers de gens venus assister à la procession de la « Virgen de la Candelaria ».

« Nuestra señora de los Guanches » est l'apparition

la plus célèbre dans l'histoire religieuse des peuples conquis. Patronne de toutes les Canaries, elle est réputée miraculeuse et attire des milliers de paysans, et pêcheurs de toutes les îles qui, le 15 août, chaque année, viennent se prosterner à ses pieds. Dévots, fanatiques, miséreux, camelots, jolies filles, forains, curieux, touristes se déversent ce jour-là sur Candelaria assourdi, bouleversé, méconnaissable. Seuls ceux qui ont assisté aux grandes « sagras » italiennes ou aux fêtes des plus fameux sanctuaires français peuvent s'imaginer l'effervescence, le bruit et l'immense et douloureux étalage des malheurs humains qui accompagnent cette manifestation.

La légende de la Vierge connue par tous les insulaires est pittoresque à souhait. La voici :

Un soir, en l'an de grâce 1392, un berger guanche, poussant devant lui son troupeau de chèvres, déboucha sur le chemin menant à la plage de Guimar, là où aujourd'hui se trouve le village de la Candelaria. Barrant la route, il vit une femme, étrangement vêtue, immobile. Or, la loi interdisait aux hommes d'adresser la parole aux femmes rencontrées sur les sentiers de l'île, sous peine de graves sanctions. De la main, il lui signifia qu'il désirait passer avec son troupeau. Elle ne bougea pas. Elle ne fut pas plus sensible aux signes de plus en plus violents, des deux bras, qu'il lui adressa. Visible-ment étrangère, elle ne connaissait peut-être pas la loi et s'étonnait de ce que cet homme ne lui adressât pas la parole. Alors, il porta les deux mains à la bouche, et poussa un sifflement si strident qu'au village de Guimar, situé plus haut, on l'entendit. Mais elle ne s'en émut point.

Il allait perdre patience, lorsqu'un deuxième berger, lui aussi accompagné de son troupeau, parut au détour du sentier. Le premier le mit rapidement au courant des faits et, joignant leurs efforts, ils essayèrent désespérément de faire comprendre à l'étrangère qu'ils désiraient passer avec leurs troupeaux ! La femme n'en eut cure. Alors, ils se fâchèrent. Ils ne pouvaient vraiment

pas attendre son bon plaisir. Puisqu'elle refusait de se ranger, ils passeraient de force.

Saisissant une pierre dans une main, l'un d'entre eux voulut la lancer contre elle. Mais, ô stupeur ! ce bras réputé fort et adroit, qui fracassait d'un seul coup la tête d'une chèvre, retomba inerte, mort. Terrorisé, il appela l'autre à son secours. Son compagnon, outré, s'élança à son tour vers la femme. Il verrait bien si elle était de chair et de sang ! Son « tabona » — sorte de petit stylet en obsidienne — à la main il se plaça devant elle et, la regardant droit dans les yeux, lui saisit le poignet. Il guettait une réaction de peur, n'importe quoi ! Mais l'étrangère ne cillait même pas. Ses yeux brillants et noirs le fixaient et le berger sentit son courage fléchir. Oserait-il aller jusqu'au bout ?

Jetant un coup d'œil sur l'Escheide, dont aucun nuage ne cachait le sommet majestueux, il se rassura. La montagne de feu était en sa faveur. Mais pourquoi alors permettait-elle à cette femme de venir sur leur île ? Elle qui pouvait tuer à distance un membre du corps humain, n'était-elle pas dangereuse ? Se faisant violence, il dirigea son tabona vers la peau fine et l'enfonça. Le sang jaillit. Mais c'est sa propre bouche qui se plissa dans un rictus de douleur et c'était sa main qui s'ensanglanta.

C'en était trop ! Tout courage disparu, les deux bergers décidèrent de s'en remettre au pouvoir suprême : le Menceye Acaymo.

Il saurait trancher la question et interdire à une étrangère de molester d'honnêtes gens qui n'avaient en rien transgressé la sévère loi protégeant les femmes de l'île. Lorsque les deux hommes se furent présentés devant Acaymo entouré de ses capitaines et de ses nobles, on ne les crut pas tout d'abord. Puis le roi, pâle de colère, exigea d'être conduit auprès de celle qui osait traiter ainsi deux de ses sujets.

Suivant les bergers, le roi et sa suite s'approchèrent de la plage. L'étrangère était toujours là. La brise marine ne soulevait pas un de ses cheveux, pas un pli

de son manteau. Etrangement lumineuse dans le soir tombant, son visage très brun était tourné vers Acaymo. Elle semblait les attendre.

A son tour, le roi fut impressionné. Cette femme visiblement n'avait pas l'intention de venir à sa rencontre afin de baiser son tamarco. Refusait-elle de reconnaître son autorité royale ? Résolument, il chassa son doute. Les bergers avaient en lui une totale confiance. « Et si elle était en relation avec un esprit malin ? » Mais le moment n'était pas aux présomptions. Il fallait agir, et tout de suite. Alors il ordonna : « Saisissez-la et amenez-la vers moi. »

Pas un de ses capitaines ne bougea. Sur tous les visages se lisaient la crainte et la superstition. Mais les deux bergers s'approchèrent de la femme. Puis le roi l'ordonnait, il fallait obéir. O surprise ; dès que le berger l'eut touchée sa plaie cessa subitement de saigner et l'autre, qui lui avait pris le poignet, sentit la vie revenir dans son bras.

Ainsi, elle ne leur voulait pas de mal ! Heureux, gambadant de joie, ils décidèrent d'emmener la femme miraculeuse chez eux. La soulevant de terre, ils s'apprêtèrent à la porter à leurs grottes. Mais Acaymo n'entendait pas qu'une créature aussi puissante dans le mal comme dans le bien vive chez d'humbles bergers.

Leur ordonnant de s'arrêter, il leur fit connaître sa décision : la femme au manteau bleu habiterait dorénavant sa maison qui seule était digne de la recevoir.

Que pouvaient répondre les deux bergers ? Elle était vraiment si belle, et maintenant leur semblait si douce, que le roi en effet avait raison. Tristement, ils la déposèrent, et, suivis de leurs chèvres, s'en retournèrent vers leur grotte, non sans avoir adressé un signe d'adieu à la femme.

Acaymo lui-même voulut alors la porter. Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il dut rappeler les bergers. La femme s'était faite si pesante dans ses bras qu'il succombait. A peine, à nouveau, les deux hommes l'eurent-ils touchée qu'elle redevint aussi légère qu'aupa-

ravant. Et c'est tous ensemble, Acaymo, nobles et capitaines, vassaux et bergers, qu'ils transportèrent la femme dans la grotte la plus proche, située au bord de la mer, afin de lui permettre de se reposer et d'expliquer son silence et son immobilité.

Telle est la légende. Et qu'en reste-t-il ?

Lorsque les Espagnols eurent achevé la conquête de l'île, ils apprirent que, dans une grotte située près de Guimar, les Guanches portaient un culte respectueux à la statue d'une femme portant dans ses bras un enfant. Or, les quatre rois qui s'étaient les premiers rendus à l'armée espagnole gouvernaient précisément les royaumes limitrophes de la grotte.

L'allégresse des conquérants découvrant la statue de la Vierge et de l'enfant fut sans bornes. Un *Te Deum* fut célébré sur la plage en présence de Pedro de Lugo et de toute l'armée victorieuse. Ainsi Dieu lui-même, pour faciliter leur tâche, avait envoyé en émissaire la douce Mère de Jésus-Christ ! Elle était dans la même grotte où l'avaient transportée les deux bergers, la cueva San Blas, où pendant plus d'un siècle elle avait été la consolatrice et l'amie des Guanches.

Instruits de sa légende, il n'en fallut pas plus aux Espagnols pour la déclarer miraculeuse. Une chapelle fut édiflée en 1520, presque au lieu où s'élève la basilique actuelle. C'est alors qu'un gentilhomme espagnol, estimant que la bonne Vierge méritait mieux que de rester parmi les habitants des grottes, l'embarqua nuitamment sur son bateau et fit voile vers Gran Canaria. Mais la Vierge ne l'entendait pas ainsi. Une fois, déjà, elle avait marqué sa préférence pour les simples bergers et la grotte de San Blas. Cette fois, le chapelain qui ouvrait la porte de son sanctuaire la trouvait tournée vers le mur, tous les matins. Alors, contrit, le chevalier la ramena dans sa grotte où les indigènes transportés de joie l'accueillirent. Puis un jour, elle fut hissée sur la Cima de los Riscos d'où son regard parcourait la mer,

Mais une nuit, en 1533, une formidable tempête se déchaîna sur l'île. Les arbres s'abattirent; les rochers s'écroulèrent dans la mer, des pluies torrentielles inondèrent la côte. Au matin, la Vierge brune avait disparu. Elle avait achevé son œuvre et était retournée à la mer d'où elle était venue.

Mais son histoire ne devait pas se terminer là.

En 1672, une autre statue fut placée dans l'église et le village de pêcheurs qui poussa autour s'appela Candelaria. L'église fut détruite par un incendie le 15 février 1789. Ramenée à la Cueva, la Vierge y resta pendant quatorze ans. En 1803, elle réintégra l'église reconstruite.

C'est à sa fête que nous allons assister.

Dès l'entrée du village, notre jeep eut du mal à se frayer un chemin à travers les centaines de gens qui semblaient avoir élu domicile en pleine rue. Debout, bavardant, gesticulant, se promenant, ils rendaient impossible toute circulation dans l'unique rue que des baraques de forains faisaient plus étroite encore. Mais leurs étalages étaient si colorés, les habioles, sucreries et spécialités de l'île — tels le nougat et les amandes entières coulées dans le croquant — si tentantes, qu'il valait mieux marcher. Quelques jeunes en costume typique de l'île erraient parmi la foule, des hauts-parleurs déversaient une musique sirupeuse dans les baraquements de bois construits hâtivement et où le soir les pèlerins allaient danser.

Poussant un peu deci delà, nous réüssimes à nous approcher de la place de l'église où devaient avoir lieu les festivités proprement dites. La découverte de la Vierge par les deux bergers et le roi Acaymo était chaque année fidèlement mimée par les habitants du village. Enfin nous allons voir des Guanches, sinon authentiques, du moins vraisemblables !...

Un dernier rémpart humain nous séparait de l'enceinte où se déroulait la pantomime. D'un geste superbe le chef de la police envoya en avant les deux policiers

à l'uniforme immaculé. Ainsi protégés, précédés par deux véritables chasse-neige, nous atteignîmes la fragile barrière de corde. La mer mouvante et bruyante des spectateurs ne se limitait pas à la seule place d'ailleurs. Comme on l'a dit, le village est bâti en terrasses. Or, de ces terrasses blanches, on ne voyait plus rien : la marée humaine les avait prises d'assaut et maintenant tout était noir et grouillant.

Le spectacle en valait la peine.

Nos premiers regards avaient été pour la statue de la Vierge qui dominait la foule, debout dans sa gloire flamboyante. Mais la vue des paisibles pêcheurs armés de la longue lance en bois, chaussés, culottés, enveloppés de peaux de chèvre aux longs poils était irrésistible ! Et, souvent, deux chaussettes facétieuses, un pantalon mal retroussé venaient détruire la vraisemblance tout en augmentant la drôlerie !

Ils étaient une bonne trentaine qui pour l'instant se tenaient apeurés, loin de la Vierge resplendissante, entourée de chèvres. Acaymo, portant couronne de carton doré, s'approchait à petits pas prudents, tournait autour d'elle, reculait saisi par la crainte, s'approchait encore. Et, lorsque le Roi triomphant appela à lui ses nobles et ses capitaines pour se prosterner devant l'étrangère, la petite troupe se mit à pousser des sifflements si stridents, et à s'élever en des bonds si prodigieux, coupant le souffle, prenant appui sur la grande lance projetée en avant et fichée dans le sol, que la foule se jeta en arrière. Encore et encore, par deux et par trois, les bergers couraient, prenaient leur élan et se projetaient à des hauteurs vertigineuses. Leurs cris et leurs sifflements aigus étaient assourdissants !

Et nous songions aux Espagnols glacés par la peur lorsque ces géants couverts de peaux fondaient sur eux, poussant des sifflements identiques ! Mais les pêcheurs de Candelaria ne sont pas des Guanches. Pour atteindre les sons produits par les anciens insulaires, ils avaient entre leurs lèvres des sifflets à roulette...

Le roi et quelques-uns de ses nobles avaient hissé sur

leurs solides épaules la lourde statue. Le prêtre conduisit la procession et, ainsi portée, la « Virgen Morena » fit le tour de la place. Sur son chemin, des visages fervents la guettaient et ce n'est que très lentement qu'elle avançait. Vêtue d'un merveilleux manteau de soie azur parsemé de fleurs roses et de volutes, et couvert de pierres précieuses piquées presque au hasard du tissu, la poitrine barrée d'une lourde parure d'émeraudes, le cou entouré d'un lourd collier d'argent, tenant gauchement son poupon souriant et couronné, et serrant dans l'autre main l'immense cierge sculpté et doré, elle oscillait doucement.

La foule en délire s'écartait cependant respectueusement devant ceux qui, se jetant à genoux, entreprenaient de suivre ainsi le cortège. Trainant leurs pauvres membres meurtris sur les scories volcaniques qui couvrent la place, se blessant parfois cruellement, ils ne voyaient qu'elle. Son visage figé de reine égyptienne, scruté par des milliers d'yeux, où toutes les misères du monde semblaient s'être réfugiées — des yeux qui ne savaient plus pleurer et qui, brillants et secs, imploraient la grâce — leur répondait-il ? Elle entra à l'église, suivie de la foule toute chaude de peine, de ferveur et de pleurs, puis fut hissée sur son autel. Mêlés à la foule dont l'odeur âcre de sueur et de misère se mêlait au parfum de l'encens, nous fûmes poussés dans le sanctuaire. Et ce fut le défilé, pitoyable et merveilleux à la fois, d'une humanité grosse de maux mais aussi d'espoir, habillée pauvrement, nourrie de fanatisme, mais riche d'une foi ardente, éternelle.

Ces visages ravagés par la fatigue, mordus de poussière, où la sueur creusait des rigoles, étaient transfigurés par l'exaltation mystique, l'adoration totale. À genoux, avançant de quelques centimètres par minute, la longue file approchait de la statue, les yeux levés au ciel, les lèvres chuchotant des implorations, les mains crispées sur les cierges brûlants qu'ils allaient déposer aux pieds de la Vierge. Estropiés, aveugles, borgnes, faibles d'esprit conduits par un parent chari-

table, le cortège était émouvant. Lorsqu'ils arrivaient à ses pieds, épuisés, ils couvraient de baisers le socle usé et abîmé par le temps. Dans un suprême effort, ils tentaient d'atteindre un des rubans multicolores qui tombaient du manteau et, extasiés, le baisaient. Certains restaient comme frappés de stupeur, n'ayant plus la force ni le souffle pour demander cette grâce pour laquelle ils s'étaient trainés à genoux, dans l'humble posture du pêcheur accablé.

Dans la seule lueur incertaine des bougies, le visage de la Vierge semblait plus accessible, plus doux, et presque animé. Et qui, serait-elle une statue, pourrait rester insensible à la vue de tant de foi candide et violente à la fois, tant d'amour et tant de peine, tant de dévotion et de ferveur ? Il n'y avait plus ni cupidité ni égoïsme dans cette multitude magnétisée. Pleine de compassion, une femme débarrassait une pauvre vieille, venue sans doute d'un village éloigné, de son lourd baluchon noué et, sans un mot, l'attendait dans un coin de la chapelle. Et chacun à son tour gravissait son lent calvaire.

Sur le brûle-cierges en fer forgé, les bougies continuaient à brûler, et leur flamme perpétuait pendant un instant la prière montée de cent bouches à la fois : Miséricorde ! L'intense chaleur de ces multiples feux — transformés en brasier chaque fois qu'un homme déversait le contenu du seau placé dessous sur le grill brûlant sans que je réussisse à comprendre dans quel but il faisait cela — faisait papilloter les yeux des jeunes enfants conduits ou portés par leurs parents.

Des petits, sages pour une fois, pressaient contre leurs bouches un des rubans et caressaient d'une vague menotte la soie bleue du manteau, alors que le papa déposait un baiser pressé mais dévot sur la longue traîne.

La chaleur, l'odeur des peaux de chèvres ramollies par la sueur humaine, c'en était trop. Suffocant presque, nous nous retrouvâmes dans une petite salle, communiquant avec le sanctuaire. Là étaient suspendus, par

taille et par catégorie, les objets que les pèlerins reconnaissants offrent à la Vierge Miraculeuse : des poupées de cire aux yeux morts, une vache, une chèvre, rompaient l'alignement lugubre des bras et des jambes... Pour un peu on se serait cru dans une clinique de poupées...

Une femme y avait laissé sa mantille noire, un homme son feutre, un marin le ruban de sa casquette. Et quelques maquettes de bateaux, merveilleusement travaillées, témoignaient d'une tempête dont la Vierge aurait sauvé des marins en péril. Un an auparavant, un lointain parent de Fernando de Lugo y avait fait mettre sous verre sa veste de campagne. À la hauteur des reins deux trous entourés de craie blanche indiquaient l'endroit où il a été touché. Pour avoir survécu, miraculeusement, à cette grave blessure Machado avait fait don du vêtement. J'espère que dans sa prière il aura aussi un mot pour le médecin dont la main guidée par la Vierge brune n'a pas failli...

Dans un autre cadre, des effigies en argent de poupées humaines en miniature, de membres, d'animaux, brillaient sur un fond de velours noir. Mais quoi de plus touchant que ces deux béquilles d'enfants, minuscules, qui, suspendues entre d'autres, de taille adulte, témoignaient de la joie d'un enfant qui à nouveau peut courir, marcher, comme tout le monde !

Nous nous sommes frayé un chemin à travers la foule qui se pressait autour du comptoir où s'octroyaient les cierges jaunes et blancs, les médailles et rosaires en plastique, les figurines humaines et animales (mais oui, les vaches aussi ont besoin de protection !) les bras et les jambes, les mains et les pieds, moulées en cire jaunâtre. Ressortis à l'air pur nous avons, étonnés, découvert une cour carrée, où coulait une fontaine d'eau fraîche et douce, et où une vaste table entourée de bancs de pierre, protégée par une pergola, invitait les pèlerins à se restaurer. Leur faim spirituelle calmée, le corps reprenait ses droits : des

baluchons, sortaient boîtes de conserves, miches de pain, fromages, fruits, vin.

Un moine, debout parmi quelques pèlerins, le crâne rasé, la soutane blanche barrée du chapelet noir, bénissait d'une main distraite les femmes qui quittaient la chapelle de la Vierge. De temps en temps, il acceptait une aumône, maigre souvenir des offrandes gigantesques d'antan, où les paysans portaient au monastère de quoi permettre à la communauté religieuse de vivre, jusqu'au mois d'août suivant, qui du gofio par sacs, qui de l'huile en jarres, de la viande séchée par quartiers, des tonneaux de vin.

A la suite d'un jeune ouvrier nous sommes grimpés sur la haute tour qui domine Candelaria. Les toits et les terrasses blanches de la petite ville étaient violemment délimités par la masse qui devait éclairer la tour pendant la nuit ; de là-haut, nous avons, pour la première fois, découvert l'immense ouverture de la grotte de la Vierge, béante et noire, plus fruste encore que le sanctuaire que nous devons plus tard découvrir dans un village troglodyte de Gran Canaria. La Vierge Brune serait conduite là plus tard, sous les feux d'artifices et les prières.

Quand nous sommes redescendus sur la place, la scène avait si brutalement changé que nous en avons été éberlués. Les forains avaient investi l'immense place de cendre noire. La musique hurlante, les cris et les chants remplaçaient prières et oraisons. Plus rien de mystique dans cette explosion populaire. Les habitants des îles sont doués d'une capacité d'enthousiasme qui dépasse largement la nôtre. Il y a en eux un potentiel de joie et d'ardeur qui va jusqu'au délire. Les cris et sifflements qui accompagnent leurs fêtes n'avaient rien d'espagnol ! Maintenant que leur âme était purifiée ils allaient sacrifier aux joies terre à terre du bien manger, bien chanter, bien boire...

Disséminés sur la place violemment éclairée par les projecteurs et les guirlandes de lampes électriques — éclairage tout relatif puisqu'il succombait périodi-

quement à des court-circuits — des baraques avaient surgi du néant, tables et chaises, longs bancs de bois, planches mal équarries longées de tonnelets d'où coulait une malvoisie pourpre et grisante. Il flottait dans l'air une alléchante odeur de viande.

Le chef de la police, qui ne nous avait pas quittés d'une semelle et jouait au parfait cicerone, comprit vite nos regards de convoitise. L'air entendu et la main ferme il nous pilota à travers les baraquements et nous installa à une table.

A chacune des pannes d'électricité nous avons aperçu le feu des braseros qui, devant presque toutes les baraques, supportaient des marmites dans lesquelles mijotaient quelque chose qui sentait tellement bon ! Il s'agissait d'un des plats typiques des fêtes de l'île ; de la viande de bœuf coupée en morceaux de la grosseur d'une noix et laissée mijoter dans une grande marmite de fer, baignant dans une sauce d'huile, d'ail et d'herbes aromatiques. On mange cette viande accompagnée de pommes de terre, cuites avec leurs peaux dans une eau très salée : au fond de vulgaires pommes de terre en robe de chambre. Est-ce l'eau, ou le sel, ou la lenteur de la cuisson, toujours est-il qu'elles sont un plat de choix. Et le goût de leur peau enrobée de sel se marie admirablement à la saveur particulière de la viande.

Le flacon carré empli du vin de l'île venait à point pour rafraîchir nos gosiers et échauffer nos esprits. Nous en arrivions même à ne plus en vouloir à ces bébés, pleurant en attendant l'heure de la procession qui, enfin, allait leur permettre d'aller dormir. Autour de nous, des musiciens, jouant du timple — sorte de minuscule violon à quatre cordes et dont on se sert comme d'une guitare — accompagnaient les gens attablés, chantant à tue-tête, en cadencant du claquement de leurs mains nues sur la table en bois les folias populaires.

La malvoisie de Ténérife scella notre amitié avec le chef de la police et, ensemble encore, nous partîmes à la recherche d'un peu de calme jusqu'à l'heure de la procession.

Que le bruit familier des vagues, dont seule la crête écumeuse et blanche se brisant sur sable aussi noir que l'eau était visible, était donc reposant après l'invraisemblable tintamarre de la fête ! D'autres nous avaient précédés. Des hommes et des femmes, écrasés de fatigue, dormaient à même les galets noirs. Les étoiles, plus grandes sous ce ciel tropical et la lune fuyante, narguaient les lumières clignotantes et accidentelles de la place. Un bébé se mit à piailler, mais déjà la mère d'un geste apaisant et machinal l'avait mis au sein. Et c'est cet instant de calme relatif que choisit un homme, debout derrière nous, pour faire partir méthodiquement, l'un après l'autre, une provision de pétards fulgurants en direction de la mer ! Allons ! le silence vraiment était un luxe impossible ce jour-là...

A 23 h 30, les portes de la Basilique s'ouvrirent et encore une fois livrèrent passage à la Vierge imperturbable.

Le cortège, ecclésiastiques en tête, se remit en marche et à leur suite les guanches portant leur précieux fardeau. D'innombrables souliers piétinèrent les scories noires, des centaines de bouches récitèrent des oraisons, « Nuestra senora de los Guanches » retournait à sa cueva primitive, là où cinq siècles auparavant l'avaient conduite un roi et ses sujets.

Après une courte cérémonie religieuse, toutes les cloches de la tour se mirent à sonner follement et la Vierge, hissée une fois de plus sur les épaules robustes des porteurs guanches, réintégra définitivement et pour une année la Basilique blanche. La fatigue avait un peu tempéré la ferveur farouche qui, l'après-midi, nous avait particulièrement frappés. Mais la première fusée qui déchira la nuit et nos tympanes ranima les esprits. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, la place, la plage et l'église étaient enveloppées de fumée, de gerbes flamboyantes qui, en retombant, semaient la terreur. De véritables soucoupes volantes tournoyaient à une vitesse impressionnante et l'une d'elle, comme un

moulinet crachant des flammes, alla s'écraser dans un groupe compact de badauds hurlants, provoquant une panique miniature et blessant légèrement quelques-uns d'entre eux. Leur imprévoyance était au moins aussi grande que leur peur des débris incandescents qui pleuvaient !

C'est alors que commença la vraie fête populaire. Nous n'y avons pas assisté entièrement, notre endurance n'étant pas de taille à rivaliser avec la leur.

Mais nous devons retrouver le lendemain après-midi sur les routes de l'autre versant, les camions du pèlerinage, reconnaissables aux quelques palmes ébouriffées qui subsistaient et qui, l'air éméché, voletaient au gré du vent et des cahots. Les passagers dormaient, à même les planches mal ajustées, ivres de ferveur, de fatigue, de bruit et de vin... Mais c'était la fête ce jour-là dans toute l'île et Dieu et la bonne Vierge savent sûrement fermer un œil, lorsqu'il le faut.

Beaucoup de modes de vie, de coutumes et de traditions (tels que les danses populaires), attestent la lointaine origine pastorale et indigène des insulaires. De nombreuses expressions, locutions et noms propres surtout trahissent des racines sémitiques et berbères.

Ils sont fervents des mêmes chants mélancoliques et bucoliques, des jeux athlétiques tels que la « lutte canarienne » qui n'est autre qu'une forme moderne de la lutte guanche, alors que ni les chants flamencos ni les corridas n'ont, en quatre siècles d'hispanisation, réussi à s'implanter dans leurs âmes.

L'agilité des bergers continue à être surprenante pour un Européen et leurs bonds n'ont pas beaucoup à envier à ceux de leurs lointains ancêtres. La longue lance de bois sur laquelle ils s'appuient et dont ils se servent pour leurs sauts prodigieux ne ressemble en rien à la pacifique houlette de nos bergers.

Dans certaines localités de l'intérieur ils continuent à faire leur beurre dans les outres ancestrales suspendues à une corde et renvoyés de l'un à l'autre, et leurs

poteries, fabriquées à la Candelaria, semblent faire partie du mobilier funéraire d'anciens tombeaux. Ils portent d'ailleurs le nom indigène de « ganigos ».

Les pêcheurs du nord, eux-aussi, ont gardé les habitudes des Guanches : ils empoissent leurs hameçons avec le suc de l'euphorbe, et la même pêche au flambeau pratiquée cinq siècles plus tôt est encore en usage.

Méfiant, humbles, rusés mais serviables, ils ont pour la vieillesse la même vénération que les Guanches, et le même respect inné pour les femmes. Ils ont gardé un sens très solide de la solidarité familiale et villageoise et sont fiers d'être de leur île. Elle est si belle que ce naïf orgueil est bien pardonnable.

CHAPITRE III

LA PALMA VERDOYANTE

UNE nuit de mer, d'un calme plat plus lacustre qu'atlantique, nous transporta aux abords de cette île de « Junonia Mayor » que Salluste immortalisa.

Haute et boisée — couverte d'une verdure qui, de la mince bande claire des côtes, monte jusqu'à des cimes sur lesquelles repose la voûte du firmament — elle nous fit rêver quelques instants. Était-ce l'Eden chanté par les poètes et les navigateurs du Moyen Age et qu'ils situaient aux Iles Fortunées ? Ou bien allions-nous finalement aborder au rivage des bienheureux, où à l'ombre des forêts enchantées coule le nectar de l'éternelle jeunesse et l'eau vivifiante ?

Les auteurs classiques ont placé aux Iles Canaries le lieu béat de leurs rêves et de leur évasion, et — de toutes les îles — La Palma est celle que la nature a le plus comblée. Elle offre le spectacle de ces Champs Elysées chantés par Homère dans l'Odyssée, lorsqu'il fait dire à Ménélas, par le dieu marin Proteus, qu'il ne mourra pas, mais que les dieux l'enverront là où les hommes mènent une vie douce, dans un paradis sans neige et sans hiver et où les zéphirs de l'Océan soufflent une brise éternellement fraîche.

La vie des simples mortels, manifestement heureux, qui l'habitent, nous apparut dès que le navire fut entré en rade de Santa Cruz, capitale de l'île. Nous fûmes accueillis par une flotille de petits voiliers, de felouques dont le pont et le mat étaient encombrés de filets et de

barques chargées de ballots de bananes et de caisses de tomates qui à coup de rames accostaient aux coques des cargos ancrés au large (il n'y a pas de quais pour l'accostage).

Une ahurissante animation régnait à terre : marins, marchands, pêcheurs, transbordeurs et transporteurs chargeaient, déchargeaient, couraient parmi les stocks de marchandises, payaient, achetaient, vendaient, criaient, buvaient, s'insultaient, se tapaient sur les épaules. Quelque philosophe reposait allongé sur les cordages ou passait une couche de peinture sur les carènes.

Malgré les apparences qu'elle offrait, vue de la haute-mer, cette île n'était certes pas les Champs Elysées ni même la Benahorare des anciennes « amazones » aux seins nus et à la fronde facile...

N'était le palais de l'Ayuntamiento (la Mairie) aux colonnes et aux arcades du début du XVI^e siècle, la ville de Santa Cruz avec ses treize mille habitants et ses maisons aux petites vérandas, comme celles de la Vieille Castille, ne mériterait pas, pour sa part, une visite attentive. Rien dans ses rues et son atmosphère ne rappelle que jadis, sous l'empire de Charles-Quint, Santa Cruz, de La Palma fut le seul port de ce côté de l'Atlantique, avec Séville et Anvers, qui eut le droit de commercer librement avec l'Amérique. Mais dès que l'on sort de la ville, partout où le regard se pose, ce ne sont qu'arbres, fruits, jardins exubérants, vergers et bois. Les cultures les plus riches et les plus intensives sont acceptées par le sol de cette île, étonnamment fécond, qui produit en abondance du tabac, du blé, de l'orge, des tomates, des bananes, du raisin, autant de fruits que l'île de Madère et même des cannes à sucre.

Un peu plus haut, les pentes du grand volcan — qui fait de La Palma une gigantesque pyramide dont le sommet atteint 2 450 mètres — commencent à s'élever. Les terrasses où s'alignent les vignobles, dont les premiers ceps furent importés de Grèce au seizième siècle, s'accrochent amoureuxment soignées par les insulaires sobres

et tenaces. Dans leurs veines coule du sang normand, anglais, irlandais, africain et... espagnol ! Le vin qui sortira du foulage donnera un cru délicieux, une malvoisie dorée et veloutée qui aura toujours, malgré les cinq siècles de transplantation, l'arome et la liquoreuse saveur du vin des Cyclades.

Les vallées, aussi verdoyantes que les plaines et les forêts, ouvrent aux bergers le chemin de la montagne et des beaux pâturages où les herbes nourricières attendent les grosses brebis et les vaches. Les insulaires ont tant de lait, de beurre, de fromage et de bonne viande qu'ils en chargent des bateaux entiers et exportent à l'étranger !

Une route quitte la capitale pour contourner le corps central du volcan, transpercer sa cordillère, qui descend des crêtes de la Caldera jusqu'à l'extrémité méridionale de l'île, par un long tunnel et rejoindre ainsi le versant occidental de La Palma, celui de la dernière terre avant l'Amérique, et qui s'appelle le versant de « las Indias ». Dans les parois de la Caldera, qu'habillent des feuillages touffus, s'ouvrent d'immenses grottes, refuges des vivants et sépulcres des morts. Là se trouve cette grotte du chef indigène de Teodote, tellement spacieuse que, tout de suite après la soumission de l'île, tous les officiers de l'armée espagnole purent se réunir en conseil à l'intérieur ! La grotte de Belmaco, où avait habité le chef indigène de Tigelete est plus impressionnante encore. Son entrée est haute de dix mètres et forme un vestibule de trente mètres de long.

De l'autre côté de la cordillère, chaque courbe de la route qui redescend est une terrasse sur un paysage de fermes, de vignobles, de coopératives viticoles, de hameaux de pêcheurs et de villages, dont le principal est Fuencaliente. Une plage invite à la détente. Les gens du littoral occidental racontent qu'il y avait, dans cette partie de l'île il y a deux siècles, une source d'eau salubre fameuse : la « Fuente Santa ». Elle guérissait de la lèpre et des malades venus d'Afrique, d'Europe et d'Amérique Centrale s'y baignaient. Mais la source miraculeuse a disparu à jamais.

D'El Paso, le col sous lequel passe la route est-ouest, nous avons essayé de monter à dos de mulet — le moyen de transport le plus sûr et le plus courant à l'intérieur de l'île — vers la « cumbrecita », qui forme la lèvre du cratère de la Caldera. Bientôt le chaos géologique propre à la physionomie d'un volcan en activité comme celui-ci prit le dessus sur la belle et accueillante nature silvestre et les sabots de la bête glissaient souvent sur les éboulis de rocs, les scories, les troncs d'arbres calcinés, les pierres friables qui allaient s'écraser dans l'abîme mille mètres plus bas. Sur notre gauche s'ouvrait un ravin large de plusieurs kilomètres, surplombé de murailles basaltiques teintées d'ocre ; le fond était feutré du vert luisant des bananiers jusqu'à la lisière des rochers noirs où se brisait l'empire turquoise des eaux. Nous étions cependant un peu déçus de n'avoir vu voler au-dessus de nos têtes aucun « graga », de ces petits corbeaux aux bec et pattes rouges qui, au dire des insulaires, ne vivent qu'à La Palma et viennent familièrement se nourrir sur les genoux du maître qui les a apprivoisés.

Au bout de sept heures de chevauchée scabreuse et vertigineuse, nous avions atteint la « cumbrecita ».

Devant nous le volcan présentait son crâne creux : un cratère de deux kilomètres et demi de diamètre, le plus large du monde, qui s'engouffrait vers le centre de la montagne laissant le regard plonger jusqu'à six cents mètres de profondeur où — demeure d'un Caronte au seuil de l'enfer — il y avait deux fermes et deux vergers ! Nichés presque sur le fond de cet horrible entonnoir couleur de rouille, ces quelques humains, qui respirent l'haleine ardente d'un volcan et dorment accroupis sur la porte du feu éternel, doivent se répéter souvent, levant les yeux vers l'ourlet du cratère, l'ancestrale question : « Tomberas-tu, Idafé ? » car le roc sacré et si craint des anciens Haraouytes est toujours là, suspendu jour et nuit sur leurs têtes.

L'esprit qui anime ces deux fermiers devient difficilement qualifiable depuis ces dernières années, soit qu'il

s'agisse d'inconscience, de fatalisme ou de fermeté. En effet, ce volcan eut une formidable éruption en 1949 (dont l'explosion eut lieu heureusement par le cratère de Birigojo et non par celui de la Caldera). Pendant un mois il vomit des flammes et des laves et la coulée incandescente, qui descendit jusqu'à la mer, engloutit un village, le « pueblo de las Manchas ». Il n'y a plus qu'une croix plantée sur les laves noires de lave pétrifiée qui marque le lieu où gît ce village enseveli.

Cependant ce volcan redoutable fait partie intégrante du cadre de vie quotidienne des insulaires et s'ils le craignent, comme leurs ancêtres, ils ne l'aiment pas moins. Ils lui ont même dédié une « folia » qui dit :

« *Caldera de Taburiente* (Chaudière de Taburiente),
Crisol del Teide gigante (Creuset du Teide géant),
Eres cuna de valientes (Tu es un berceau de braves),
Mecida por el Atlante (Balancé par l'Atlantique). »

Nous avons contourné le cratère et avancé encore vers les plus hauts sommets de l'île, le « Pico des Cedro » et le « Roque de los Muchachos », fleuris de légendes comme leurs berges sont fleuries de glaïeuls sauvages, de clochettes blanches, de myosotis et d'iris.

Le chemin redescendait ensuite, voltigeant le long des pentes septentrionales. Le terrain lavié avait vite fait place à de hautes futaies qui allaient rendre notre deuxième étape un peu moins pénible. Puis ce furent des genêts odorants qui vinrent nous délecter les narines et les poumons et un peu plus bas nous pûmes finalement picniquer dans une ombrageuse châtaigneraie.

Lorsque nous sommes remontés en selle, le soleil couchant violait déjà les cimes du volcan et dorait l'immensité de l'Océan. Un plateau où poussaient des noyers et autres arbres fruitiers allait nous permettre de mettre le mulet au petit trot. Alors que le soir tombait, nos montures entraient dans le village de Los Llanos, où nous allions passer notre dernière nuit de La Palma.

Des festons lumineux et une grande animation nous

apprirent que la fête foraine annuelle venait de se terminer. Mais rien ne rappelait ici le vacarme et l'excitation effrénée de la Candelaria. La fête n'était consacrée ni à une Vierge ni à une quelconque cérémonie religieuse, mais tout simplement à la moisson. Les rues du village résonnaient seulement des chants et des airs joués à la guitare. De nombreux garçons se promenaient avec l'instrument sur la poitrine, attaché à leur cou par une corde, tandis que des jeunes filles portaient le costume insulaire, à blouse blanche, corselet vert et jupe noire jusqu'aux chevilles. Les garçons leurs chantaient des « bandurrias », aux mots doux et nostalgiques et, sur l'esplanade, devant la chapelle, des couples se formaient spontanément pour danser, face à face, des quadrilles et des farandoles.

L'aubergiste nous offrit du vin, du pain et du fromage et toute une corbeille de fruits et nous laissa seuls avec le dîner pour s'occuper de nos mulets, comme un bon postillon d'autrefois.

CHAPITRE IV

GOMERA ET HIERRO SIFFLET PARLEUR ET ARBRE-FONTAINE

Au sud de Ténérife, mais assez proche de celle-ci pour recevoir directement l'ombre triangulaire du Teide, se trouve la Gomera, deuxième île de la province de Santa Cruz.

Ronde et haute, cette île, que le mont Caragonai domine de quinze cents mètres, se dresse sur la mer, cuirassée d'orgues basaltiques et de sombres falaises, dont les aiguilles déchirent les nuées errantes. Des « barrancos » coupent par intervalles cette muraille volcanique et laissent entrevoir de vertes terrasses cultivées en bananiers et des villages blottis à l'ombre des éperons rocheux qui, par leurs blanches maisonnettes, font songer à certaines îles égéennes.

Des barques se détachent d'une petite plage derrière laquelle s'étend la minuscule et coquette San Sebastian, capitale de la Gomera. Le bateau ne peut pas accoster et le débarquement offre, ici aussi, des scènes pittoresques. Quelques palmiers seulement restent pour témoigner de la grande végétation tropicale qui couvrait jadis cette île. De même, les filets d'eau gargouillant parmi les pentes rocailleuses de la vallée, qui abrite San Sebastian, évoquent seuls le souvenir nostalgique des cascades écumeuses et argentées que, paraît-il, on voyait luire au soleil des rivages méridionaux de Ténérife !

C'est pourtant dans ce port calme et bien abrité, qu'il

y a cinq siècles Christophe Colomb fit une longue escale avec ses trois caravelles. La maison délabrée et campagnarde qu'il avait habitée est encore là aujourd'hui et, avec le reste du fortin carré bâti par Fernando Peraza au XV^e siècle, premier seigneur espagnol de la Gomera, ce sont les seuls vestiges dignes d'intérêt actuellement visibles.

Deux fois pourtant le grand Génois fit de San Sebastian sa principale base de départ pour ses découvertes d'Amérique. La première fois il y fit son dernier ravitaillement et la deuxième, huit ans plus tard, il y choisit des hommes, du bétail et des animaux divers destinés à peupler le nouveau monde. La Gomera devait continuer à servir longtemps de relais pour tous les bateaux sur la route des Indes Occidentales et les flottes de « conquistadores » du Mexique et de l'Amérique du Sud s'arrêtaient régulièrement à San Sebastian pour y laisser ou embarquer leur escorte.

Une route audacieuse sort de la capitale et s'élançe tout de suite à l'assaut des montagnes qui repoussent bientôt les vergers, les bananiers et les palmiers pour s'ombrer de forêts. Au-dessus du vallon d'Hermigua, le spectacle de l'incessant renouvellement du décor naturel dépasse toute description. Des pitons abrupts et sombres, des cascades, des pins et des lauriers, des hêtres et des fougères se mêlent au velours vert des bananeraies. Les cultures des tomates s'ajoutent ici à celles des bananes. (Les producteurs, qui se sont unis en coopératives exportant directement, jouissent d'une aisance qui frise la richesse.)

Au bord d'un petit plateau, belvédère naturel sur l'Océan et sur toute une partie de l'île de Ténérife, se perche un village. Les cascades, les ruisseaux, les falaises blanches et arides entourant les toits rouges de Agulo, rappellent le paysage provençal d'un tableau de Cézanne. Les habitants de ce village gomérien ont conservé une tradition aborigène étroitement liée à la religion des anciens insulaires et au culte célébré sur les hauteurs. Chaque année ils visitent les sites

escarpés et les sommets où se trouvaient les temples et les autels de leurs ancêtres. Un de ces hauts-lieux était la forteresse de Chipude, sur un plateau basaltique, où l'on peut encore voir les dalles qui servaient d'autel où les prêtres déchiraient le ventre des animaux, en tiraient les augures et brûlaient les chairs en sacrifice à Abona. Ces dalles étaient elliptiques (1,50 m de longueur, 1 mètre de largeur) et elles étaient posées sur des dalles verticales d'un mètre de hauteur. De petites « tabonas » qui avaient servis à tuer les victimes et des ossements calcinés de chèvres et de moutons peuvent être ramassés par ceux qui, comme nous, auront la chance d'accompagner cette procession de Agulo.

A sept cents mètres de hauteur, après le plateau de Agulo, la route disparaît sous un tunnel, qui perce le ventre de la montagne pour déboucher sur le « Valle hermoso ». Le mont Caragonai nous sépare de la « Vallée du grand roy », mais aucune de ces montagnes, quoique de formation volcanique, ne présente de cratères à son sommet. La Gomera est bien la seule île de l'Archipel dont les hauteurs volcaniques se terminent toujours par les cimes pleines.

Mais elle est aussi une île dont les habitants détiennent un attribut surprenant et exceptionnel. Au lieu de parler, ils s'expriment souvent par *sifflements* ! Ils possèdent le secret de tout un langage sifflé qui n'est pas du tout un code conventionnel, mais un système articulé ayant son correspondant grammatical, ce qui permet à ceux qui le connaissent de s'exprimer couramment dans une langue alphabétique. Les gomériens parlent ainsi l'espagnol en sifflant ! L'avantage de cet étrange langage est que l'on peut l'entendre à des kilomètres de distance, tandis que la parole ne peut avoir un rayon de sonorité supérieur à quelques dizaines de mètres. Une relation d'un voyageur anglais, qui remonte à l'année 1650, nous dit qu'ayant invité un Gomérien à lui faire une démonstration pratique de ce langage et ayant penché l'oreille un peu trop près de ses lèvres, il resta sourd pendant quinze jours.

On crut longtemps que Gomera était le seul endroit au monde où des humains étaient parvenus à ce nouveau stade de capacité phonétique, mais il y a trente ans, le géographe américain Oscar Schmieder découvrit l'emploi d'un même langage sifflé chez les indiens Zapotèques, montagnards de l'Etat d'Oaxaca, au Mexique. Eux savaient siffler aussi bien en espagnol qu'en langue zapotèque !

Ce phénomène peut être scientifiquement expliqué : le son est produit par le larynx dont les variétés de mouvements, en durée, en hauteur et en force, donnent les « sons bruts ». Ceux-ci sont modifiés par la langue, les dents, la mâchoire inférieure, le palais et, enfin, par les lèvres. Tous ces organes réunis permettent au Gomérien d'obtenir une variété de sons suffisants pour les faire correspondre à autant de consonnes et de voyelles de la langue parlée adoptée.

Le « silbo », ainsi l'appellent les insulaires, peut être rendu plus aigu si on doit le faire entendre au loin, ce qui est courant dans cette île accidentée et vallonnée où les interlocuteurs se trouvent souvent séparés l'un de l'autre par un ravin ou par une rivière. Certains, pour mieux se faire entendre, introduisent un ou deux doigts dans la bouche ou se servent des mains comme mégaphone. La raison pour laquelle cette langue sifflée basée sur le diapason s'étend beaucoup plus loin que la langue parlée et même criée, se trouve dans la loi physique d'après laquelle les sons du parler ordinaire sont des ondes complexes contenant un certain nombre d'harmoniques qui, à une certaine distance, s'affaiblissent, se brouillent et se perdent. Par contre un sifflement, qui dépend du diapason, restera immuable et il parviendra à l'ouïe auquel il est destiné avec la même netteté.

Un quai minuscule, une petite rade de terre rouge, des maisons toutes blanches et quelques taches vertes de jardins potagers, nous voici à l'île de Fer, la plus

méridionale des îles de l'Archipel, celle où les habitants sont les plus hospitaliers.

Paisible et douce, la vie des champs et des vallées de « los herreños » est celle d'un lointain monde bucolique que l'Océan préserve des influences extérieures. De gros bœufs aux longues cornes recourbées, qui semblent sortir d'une gravure rupestre égyptienne, tirent les petits chariots aux roues de bois plein et aident l'homme au travail de la terre. Les paysans n'élèvent pas la voix, les bêtes ne s'agitent pas : ils se comprennent, s'aiment et sont également dociles, armés de la même endurance. Ainsi vont les bergers qui, recouverts de la mante brune ou blanche ancestrale, comme leurs semblables d'Amérique latine, vivent avec leurs chèvres et leurs brebis, sans chiens, flânent entre les futaies millénaires et les blanches bruyères.

Au crépuscule ils rentrent leurs troupeaux dans les enclos en pierre sèche derrière leurs humbles demeures que quelques figuiers et les euphorbes rendent moins seules et moins déshéritées.

Des montagnes de lave et de cendres semblent former un piédestal éternel à une bourgade toute blanche qui, comme une maquette en plâtre, s'étale sur une terrasse à six cents mètres de hauteur. C'est Valverde, la silencieuse capitale de l'île.

Plus haut, à mille mètres, un autre plateau, hérissé de cônes, de pyramides en basalte et de scories volcaniques, souvent assombri par les nuages qui s'enfuient. Ses bords surplombent du côté sud une « vega », croissant, fertile et verdoyant, enlacé par les falaises rougeâtres, voluptueusement caressé par une mer de cobalt, où poussent des amandiers, des figuiers, des vignes dont les grappes donnent un vin sec et brûlant. Des chemins escarpés et romantiques, bordés de murets croulants, menacés par l'éboulement des rochers chaotiques, vont se perdre dans les forêts de pins et parmi les hautes fougères arborescentes qui couvrent les pentes abruptes entre la « meseta » centrale et « el golfo ».

Les habitants de cette partie de l'île vous racontent

que c'est dans le fond de leur vallon qu'a existé, pendant des siècles, le célèbre « arbre à eau », un tilleul qui chaque matin « pleurait des gouttes d'eau » que leurs prédécesseurs recueillaient pour boire et pour irriguer leurs jardins. Cela paraît une légende, mais cet arbre à eau a existé bel et bien jusqu'au XVII^e siècle. Les indigènes d'avant la conquête l'appelaient « garoé » (il s'agissait en fait d'un « *Oreodaphne foeteus* »). Il était grand comme un noyer et avait de longues feuilles veinées sur lesquelles, la nuit, le brouillard provenant de la mer et s'engouffrant dans ce coin du golfe se condensait et déposait son humidité. Aux premiers rayons du soleil elle tombait du feuillage comme une fine pluie. Les insulaires avaient aménagé, autour du tronc, un bassin en pierre qui recevait cette eau. Il y avait plusieurs de ces arbres et certains donnaient jusqu'à deux cents litres d'eau par nuit !

Cela explique pourquoi, lorsque les Espagnols débarquèrent dans l'île pour l'intégrer définitivement à la couronne de Castille, ils n'arrivaient pas à comprendre comment les indigènes pouvaient vivre n'ayant ni source, ni rivières, ni puits. Pour garder caché leur secret, les « herreños » avaient fait croire aux envahisseurs qu'ils recueillaient l'eau des pluies dans des récipients spéciaux. Ils avaient recouvert les arbres miraculeux avec des cannes et du chaume pour empêcher les étrangers de les découvrir, espérant que, ne trouvant pas assez d'eau, ils seraient forcés de quitter l'île. Mais une jeune fille indigène s'était éprise d'un soldat espagnol et devint son amie. Apitoyée par la soif dont son amant et ses compagnons souffraient depuis plusieurs semaines, elle leur révéla l'emplacement de l'arbre à eau. Les officiers espagnols ne voulaient pas croire que, sur cette île, l'eau pleuvait des arbres, mais ils durent se rendre à l'évidence après avoir passé une nuit au pied de l'un d'eux. La jeune fille, qui avait par amour vendu le secret qui aurait pu sauver la liberté de ses concitoyens, fut par ceux-ci punie de mort.

Très vieux, cet arbre que les indigènes avaient sur-

nommé « sacré », car ils le croyaient indestructible et pensaient que c'étaient l'arbre éternel de la vie donné par Dieu aux premiers hommes créés sur l'île, fut déraciné par une violente tempête en 1610. On a trouvé dans les archives de l'île l'ordre du Conseil qui ordonna d'enlever les débris. Depuis lors les herreños puisent leur eau à trois sources naturelles et ils ont construit une quarantaine de citernes en pierre pour emmagasiner l'eau des pluies.

Là-bas, au loin, rejeton rebelle de cette petite île atlantique, on aperçoit le petit îlot de Salmor qui garde — seul dans toutes les îles Canaries — un héritage des âges géologiques. Parmi ses rochers, en effet, se cachent encore des lézards géants, derniers descendants d'une faune préhistorique disparue et dont l'existence même dans l'Archipel avait été mise en doute.

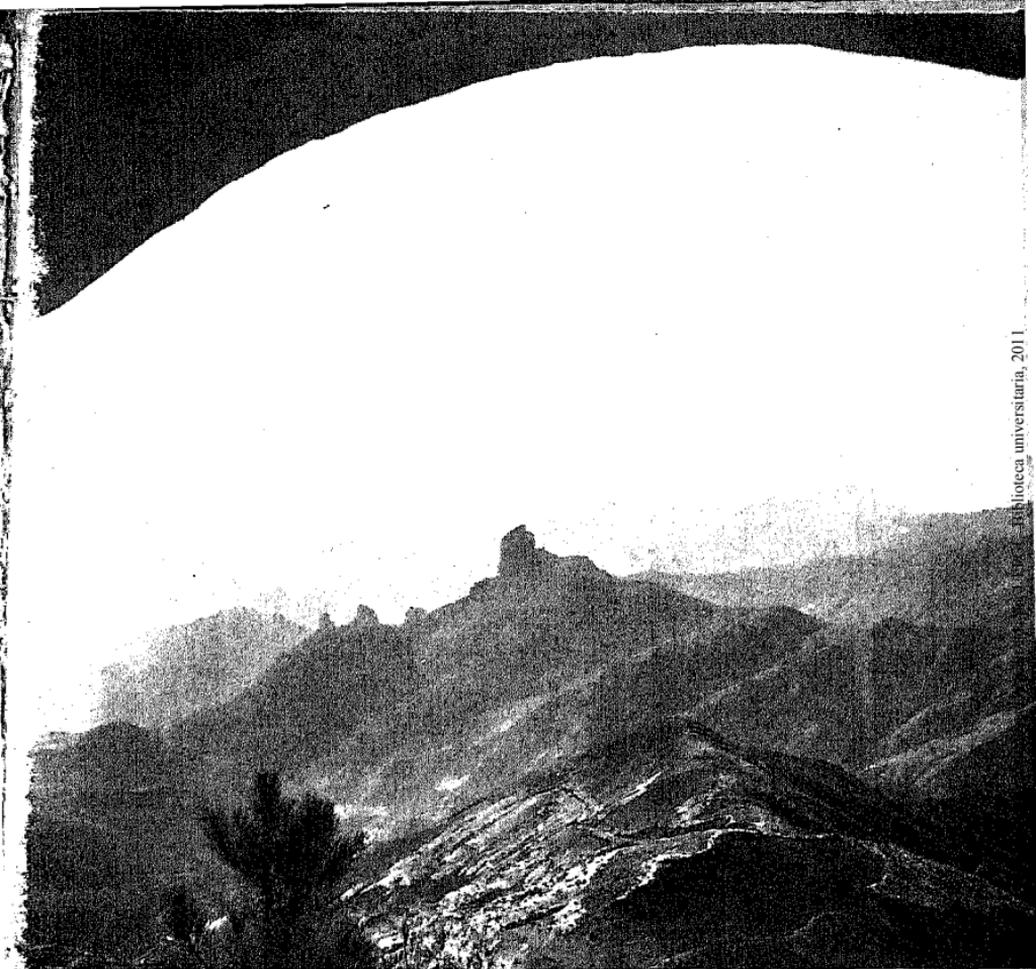
CHAPITRE V

GROTTES ET TROGLODYTES DE « GRAN CANARIA »

DE la proue du bateau qui nous ramenait des îles occidentales, les langues de feu du soleil levant détachaient sur l'horizon la masse ronde et compacte d'une île et l'entouraient d'une auréole.

C'était la Gran Canaria, la plus variée, la plus belle, la plus « complète » des Îles Canaries. Peu à peu, des crêtes et des rochers découpés aux formes tragiques, des vallées, des gorges terribles, des côtes déchiquetées et tourmentées comme des fjords de la Norvège, des cascades de roc sombre plongeant sans s'adoucir, une île que l'on eut dit inhabitée, farouche comme le Hoggar, approchait. Soudain, au-delà d'un phare, sentinelle d'un cap autour duquel s'accrochaient audacieusement des maisons de pêcheurs, tout changea. Nous longions désormais un paysage doux, et comme cubain, où les cultures et les bananeraies tapissent pentes, plaines et vallées. C'était la côte nord où nous devons découvrir souvenirs historiques et richesses du présent.

Mais une presqu'île nue et détachée coupait la route à babord, témoignant de la nature durement volcanique de l'île. Lorsque les contours et le relief de cet immense amoncellement de basalte se reconnurent nettement, le pont s'anima et équipage et passagers s'apprêtèrent au débarquement. Puis le doublage du cap de la Isleta découvrit dans toute sa blancheur la



Paysage apocalyptique des sommets volcaniques de la « Cumbre ». *Au milieu,*
le roc de Bentaiga, lieu de culte très vénéré par les anciens insulaires.



Un carrefour de
Palmas, capitale de
Gran Canaria

Joueur canarien de
guitare en costume
folklorique.



ville de Las Palmas, capitale de la Gran Canaria (qui n'est pas seulement une île mais une province groupant Fuerteventura et Lanzarote).

Las Palmas est une des villes les plus cosmopolites et les plus ravissantes parmi celles que baigne l'Océan Atlantique. Ses bâtiments portuaires et ses docks ouvrent une perspective éloquente sur un port dont on aperçoit immédiatement le modernisme, le parfait aménagement et l'étendue. Sur des kilomètres de jetée, des dizaines de paquebots et de gros cargos de toutes les nationalités sont à l'ancre.

Nous suivions du regard cette ligne blanche qui s'étend à l'infini et qui est formée par les divers quartiers de la ville. Mais, de prime abord, cette capitale, dont le nom signifie « les palmiers » et qui jouit d'une renommée exotique, déçoit. Des falaises crayeuses et inesthétiques s'élèvent brutalement derrière le centre habité et aucune végétation n'en adoucit la dureté.

Ce n'est que progressivement, en sortant du port qui à lui tout seul compte presque soixante mille habitants, que nous avons découvert tous les détails charmants et pittoresques qui font de Las Palmas une fresque naturelle et architecturale aussi attrayante que celle de Naples ou de Rio de Janeiro, toutes proportions gardées.

Sur quatre kilomètres, villas, jardins et hôtels invitants, piscines et clubs nautiques, terrasses et boîtes de nuit, bordent l'étroite langue de terre qui forme l'isthme entre la presqu'île de la Isleta et l'île elle-même. Deux longues plages au sable fin et doré constituent l'une une loge enchanteresse sur un des plus beaux panoramas de l'île, embrassant ses montagnes et ses côtes les plus amènes, l'autre une fenêtre ouverte sur les mouvements du port.

L'intense trafic de la ville est dominé par les « guaguas », petits autobus centre américains jaunes et rouges, d'allure cocasse, qui se faufilent partout, passent toujours et n'importe comment et qui de leurs mu-

seaux font penser à des souris qui se poursuivent à toute vitesse ! Chose agréable pour les usagers, ils se suivent sans arrêt jour et nuit.

De la merveilleuse cité-jardin fleurie, nous sommes entrés dans le « quartier chinois » (dépourvu de Chinois...), aux maisons ne dépassant pas les deux étages et dont la vie et le principal attrait appartiennent à la nuit et aux plaisirs.

A cinq kilomètres du port s'élancent les artères centrales de la ville même, d'un style hybride. C'est le « barrio de Triana », petite Broadway de Las Palmas, où les magasins indiens et les bazars, les vitrines les plus abondantes, les lumières au néon affichent une vie fugace et trompeuse.

Mais c'est derrière ce centre assez banal que vit, dans les petites ruelles et derrière les grilles et les balcons des vieilles maisons, le quartier le plus typique et le plus traditionnel de Las Palmas : le quartier de la « Vegueta » né avec la conquête. Des deux côtés du baranco de Guinguada il a remplacé ce que fut le camp espagnol du « Réal de Las Palmas ». Sur de toutes petites places discrètes et silencieuses se nichent les vieilles chapelles et au milieu s'élève la cathédrale gothique de Santa Aña, bâtie au seizième siècle.

La légende raconte qu'un capitaine espagnol, du camp du « Réal de Las Palmas », rencontra au bord du ravin de Guinguada, le soir tombant, une vieille qui lui indiqua l'emplacement du camp des canariens et le nombre d'hommes armés. Ainsi prévenus, ils remportèrent la victoire. Toujours crédules et enclins à faire ratifier par le ciel même leurs plans sanglants, les Espagnols déclarèrent que la mère de la Vierge leur était apparue en personne pour les aider ! C'est ainsi que la cathédrale fut dédiée à sainte Anne.

Dans ce même quartier, ceux que l'histoire épique de la conquête et de la mystérieuse civilisation guanche passionnent trouvent au Musée Canarien, séculaire institution scientifique qui honore les îles, des collections de céramique, des crânes et des momies abori-

gènes ! C'est la plus riche et la plus complète qui existe. Dans la vieille bibliothèque, dont la petite porte s'ouvre difficilement au curieux et à l'étranger, se penche la bibliothécaire, le nez chaussé de lunettes, armée de patience, de soin et d'une loupe, déchiffrant à longueur d'année des manuscrits et des documents d'une importance capitale concernant l'histoire de l'archipel avant et pendant la conquête, les cinq siècles d'hispanisation des îles, ainsi que tout ce qui est en relation avec l'hispanisation de l'Amérique.

Le Barranco de Guinigüada qui comme un serpent de pierre se laisse tomber sur la ville du haut d'une vallée tortueuse et verdoyante avec de hauts palmiers et des bananiers superbe confirme que, malgré les premières apparences, Gran Canaria n'est pas dépourvue de beautés et de charmes tropicaux. Nous avons vu un village à terrasses, aux petites maisons bariolées, comme une minuscule casbah, accroché à une pente, entouré de verdure, et qui, tout en étant encore attaché aux faubourgs hauts de la ville, n'a déjà plus rien de commun avec la capitale. San Roque, souriant feston immuable et clair, est le premier village vraiment canarien. Avec lui nous avons tourné le dos à la grande cité littorale pour nous perdre dans ce monde insulaire et irréel qui possède toutes les caractéristiques d'un continent.

En quittant la ville par la large autoroute qui est encore en voie d'achèvement et où s'élève le monument aux chiens de Gran Canaria — reproduction de ceux qui montent la garde devant la Cathédrale — le paysage gris et jaune aux champs incultes est remplacé, après Tamaraceite, par une contrée fertile et très cultivée.

Toute l'activité de l'île est axée sur la banane, fruit d'exportation mondiale. Pour lui, de complexes réseaux de canalisations traversent les champs, le ciel se reflète dans les immenses réservoirs d'eau et sans arrêt la terre est perforée à la recherche de sources souterraines — on appelle Gran Canaria l' « Ile aux cinq

mille sources » ! — qui permettront à ces immenses étendues vertes, entourées de hautes palissades blanches, de prospérer. Les lourds camions chargés de régimes soigneusement emballés par les grandes coopératives sillonnent les routes asphaltées de l'île ; embarqués ensuite sur des navires de haut tonnage les fruits iront sur tous les marchés européens.

Arucas, première grande ville sur la route du nord, est la véritable capitale de la banane. Elle est jolie et de beaux jardins s'élèvent derrière les murs de pierre qui entourent certaines des maisons. La cathédrale, de style gothique, est une véritable dentelle de pierres grises, aux tours finement ajourées. (Stade inattendu, la place de la Cathédrale, lors de notre passage, servait de cadre à un match de football acharné entre maillots rayés et maillots blancs !)

Nous ne voulions pas manquer de visiter un des plus curieux vestiges de la civilisation canarienne, qui se trouve sur la route entre Arucas et la côte de Lairaga. Le « Genoblio de Valeron », immense trouée dans une paroi haute et abrupte, où conduit un sentier périlleux tracé récemment par le Commissaire aux fouilles de l'île, est formé de trois cents grottes et cellules sur quatorze étages. Ruche humaine utilisée par les insulaires comme forteresse et dépôt de vivres en temps de guerre, il était normalement habité par les « Harimaguadas », les vierges sacrées. Chacune des petites cellules est reliée à une autre et possède de plus un renforcement plus bas, où sont entassées les provisions. D'étroites corniches courent le long des étages, à peine visibles, et il faut le pied étonnamment agile et l'équilibre proverbial des Guanches pour les visiter toutes. Rongées maintenant par les lichens, verts, jaunes et gris, les parois intérieures des grottes ne portent trace d'aucune peinture, d'aucun ornement. Presque inaccessibles, elles étaient le refuge le plus sûr en même temps qu'un lieu sacré.

La côte proche, bordée d'écueils dangereux, est couverte à perte de vue de somptueuses bananeraies ; mais

bientôt, aux abords de de Guia commence le règne de la vigne, qui s'étend jusqu'à la ville jumelle de Galdar. Ce n'est qu'une petite ville de province, active et pourtant un tantinet désuète, aux habitants aimables autant que leurs fameux prédécesseurs, et n'étaient quelques vestiges de pierres grises, nul ne songerait au passé royal et dramatique de l'ancienne capitale de Tenesor Semidan.

Lors de la construction de l'actuelle Galdar, les anciennes traces ont été effacées et les ruines des maisons fortifiées rasées pour faire place aux maisons modernes. Pourtant, quelques contours de maisons subsistent, sauvés par leur éloignement de la ville ; dans la plaine, entre Galdar et la mer, un groupe de maisons de pierre s'élevait jadis, et il en reste quelques pans de murs, dessinant d'immenses pièces intérieures flanquées parfois de deux alcôves ; une petite pièce formant entrée abritait le foyer.

Il ne reste malheureusement rien de l'ancien palais royal qui, au dix-septième siècle, fut condamné à la disparition (une administration déplorable fit passer avant l'intérêt historique les intérêts privés d'un fermier !). Par contre, la nécropole royale, appelée maintenant « La Guancha », est encore en bon état de conservation. Ses murs puissants en pierres grossières superposées, quoique délabrés et effondrés en plusieurs endroits, permettent de deviner avec exactitude les deux enceintes circulaires centrales à l'intérieur desquelles étaient creusés les deux principaux tombeaux du mausolée. Ce sont probablement les dépouilles mortelles d'un grand Guanartème et de sa femme qui ont reposé ici, mais l'archéologie n'a pas réussi jusqu'à l'heure actuelle à déterminer leur identité. La deuxième enceinte, qui constitue d'ailleurs le mur extérieur du mausolée, protège une deuxième couronne de tombeaux où étaient probablement enterrés les proches parents du Guanartème. D'autres tombeaux étaient disséminés au pied de l'enceinte et au bas de la rampe qui mène au centre du bâtiment funéraire. Il y avait là

vraisemblablement les sépultures des fidèles serviteurs et des gardes royaux (1).

Non loin de la nécropole, dans un champ qui appartient à un fermier dont l'intérêt culturel ne paraît pas être très vif, on peut voir une fissure dans le sol qui mène à une pièce souterraine. L'accès en est presque entièrement obstrué et il est à craindre qu'il ne soit bientôt fermé à jamais. Cette pièce, vouée à l'oubli à moins d'une action énergique de la part du Commissaire aux fouilles, est sans conteste le lieu historique le mieux conservé et le plus révélateur de toute l'île de la Gran Canaria. Il s'agit de la fameuse grotte aux parois recouvertes de peintures géométriques qui servait jadis de siège du tribunal populaire (2).

Plaine et vestiges, vignobles et ville moderne, sont toujours dominés par l'immuable montagne de Ajodar, qui assista à la dernière nuit de l'héroïque capitale. Nous promenant sur les pentes égales et pelées, nous avons découvert, de ci de là, les grottes et les tranchées creusées par les hommes de Tazarte. Des éclats de pierres, des boules de roc que les assiégés faisaient pleuvoir sur l'ennemi, des débris de bois calcinés, des fragments des récipients qu'ils avaient emportés sur la montagne pour y garder les vivres leur permettant de soutenir le siège, se trouvent éparpillés le long de ces pentes où roulèrent les corps de ceux qui refusèrent d'accepter l'inéluctable esclavage, lorsque tout était perdu.

Six kilomètres plus loin, s'allonge la vallée d'Agaete où, parmi les touffes de cactus et les palmiers, dans le lit d'un barranco, dorment d'un éternel sommeil sous

(1) Une excellente maquette de la Guancha a été reconstituée par le Musée Canarien, quoique certains détails puissent être jugés légèrement arbitraires.

(2) Ce décor pariétal a été d'ailleurs entièrement calqué par un membre de la mission dirigée par l'auteur aux Iles Canaries en 1950 (Voir « A travers l'Afrique Blanche », Julliard, éditeur).

des centaines de tumulus les anciens Canariens. Immense champ de pierres noires et tranchantes, il est très dangereux de les escalader car le temps en a ébranlé les fondements.

La bourgade d'Agaete est gaie comme une fête foraine et joyeusement colorée, avec son église toute blanche située au centre du village, surmontée d'une immense coupole rouge. Un kilomètre plus au sud, commencent à s'élever les abrupts falaises bleutées aux reflets d'acier et les pics aux formes fantasmagoriques qui surplombent la mer tout le long de toute la côte ouest. Là s'abrite le petit port qui porte le joli nom de Las Nieves et où se trouve l'ermitage du même nom. Une petite jetée, une flottille de pêche, une plage de galets noirs et douloureux, voilà ce à quoi il se résume !

Tout change à partir de Las Nieves, qui marque le terme de la région cultivée et habitée du nord de l'île. La route devient piste et son ruban jaune longe en corniche les parois vertigineuses des falaises contournant les profondes vallées qui descendent des hautes crêtes rocheuses jusqu'à la mer, tous les dix ou onze kilomètres, mourant en petites criques solitaires et sauvages. Des vallées plus importantes donnent parfois un certain répit au paysage opprimant et sévère. La vallée de San Nicolas, où courait jadis un torrent qui prenait sa source dans la Cumbre de Tejada, accueille une petite « aldea » qui porte le nom de la vallée. En amont de San Nicolas les montagnes superbes et imposantes barrent davantage encore le chemin.

Nous étions au point de l'île diamétralement opposé à Las Palmas et éloignés d'environ cent kilomètres de la capitale. Jusqu'à il y a quelques années les Espagnols n'avaient pu vaincre la succession serrée et prolongée des barrages volcaniques, et les petits hameaux de pêcheurs qui, comme des flots humains de miraculeuse survivance, existaient entre les vagues de l'Océan et les rocs noirs hostiles, n'étaient reliés et ravitaillés que par de petites embarcations qui cabotaient entre le port de San Nicolas et la plage. Maintenant, une piste,

défiant toutes les lois de l'attrait du vide, s'est frayée un passage le long des lames naturelles de basalte surplombant la mer de plusieurs centaines de mètres. Elle parvient à la bourgade de Mogan après s'être tortillée en trois cent vingt-quatre tournants sur dix-sept kilomètres... ! Elle descend ensuite jusqu'à Arguineguin.

Quelques débris de murs anciens rappellent qu'avant la conquête il existait là une ville florissante, à trois kilomètres de la côte, formée par plusieurs centaines de maisons entourant en amphithéâtre le tagoror et recueillant les abondants régimes de dattes des nombreux palmiers.

Et le désert commence.

Ecartant les montagnes de la mer, les tertres et les dunes, pointées par-ci par-là d'euphorbes et d'agaves, se jettent à perte de vue vers l'orient.

Le sable violent et chaud est souvent transporté par un vent africain et brouille la netteté des formes et la vivacité de couleurs très mexicaines. Bientôt apparaît la grande oasis de Mas Palomas, où une lagune fait pousser des plantes aquatiques animées par le gazouillement des oiseaux et où le grand nombre de palmiers rappelle les oasis africaines. (C'est d'ailleurs une fausse impression car la nature y a déjà été bien domestiquée par l'homme qui veut faire de cette plage sablonneuse et ensoleillée tout le long de l'année une grande station balnéaire.)

La piste, qui redevient route, s'élance en ligne droite vers le nord. Après l'oasis de Juan Grande, le désert fait place aux vastes plaines entièrement cultivées en tomates et sur lesquelles viennent déboucher des vallées plus larges et hospitalières que celles de la côte ouest et où les communautés agricoles ont pu s'installer dans de belles et fertiles oasis. Ces plaines, glaiseuses et pierreuses, qui semblaient être vouées à une stérilité éternelle, ont été arrachées à l'aridité désertique seulement il y a quelques années grâce à l'argent qu'y a investi le propriétaire le plus riche en terres de toute l'île. (Son

domaine s'étend sur plus de quarante kilomètres de longueur et neuf kilomètres de largeur... !)

A la hauteur de l'aéroport de Gando, dont le nom historique n'a pas changé, et aux portes de la ville de Telde, s'élève aussi isolé et aussi pelé que la montagne de Galdar, celle de Umiaga, au sommet de laquelle se trouvait un fameux monastère rupestre. Quatre ouvertures béantes, carrées, dont trois atteignent trois mètres de large, donnent accès à une vaste grotte, rectangle de dix-sept mètres sur plus de six mètres de large et de deux mètres cinquante de haut. Le sol est inégal, labouré par la bêche pour en retirer le fumier déposé par les troupeaux qui, aujourd'hui, s'abritent dans la grotte la nuit. A droite, s'ouvre un passage maintenant éboulé, et qui sans doute reliait les deux côtés de la montagne.

Cette grotte est une des plus remarquables excavations faites de main d'homme dans le tuf couleur sang de bœuf. Les parois intérieures ont été taillées perpendiculairement et l'on reconnaît encore les marques de l'instrument qui a servi à ce travail. Ici se réunissait vraisemblablement le Grand Tagoror et étaient jugés les litiges.

En grim pant un peu plus haut, nous avons atteint très vite le sommet. Là se trouve une petite esplanade arrondie, et dans le roc sont gravés des signes en forme de croissant dont la signification symbolique était connue de la seule caste sacerdotale.

Face à Aguimez, la montagne se fait soudain brutale, et tombe à pic sur un profond précipice. Et la paroi est criblée de petits alvéoles, agglomérés les uns au-dessus des autres, avec des rampes et des couloirs souterrains ou découverts. Elles sont spacieuses, les ouvertures assez grandes, et des piliers en tuf soutiennent les voûtes. Servant d'abri la nuit aux troupeaux des bergers habitant alentour, ils sont douloureusement infestés de puces !

Ces grottes peuvent avoir donné abri à une cinquantaine de personnes, et il est sûr qu'il s'agissait, là aussi,

d'un couvent de vestales, des « harimaguadas » sacrées. Celles-ci avaient, entre autre, pour mission d'embaumer les corps des morts qui leur étaient amenés après que les bouchers en eussent retiré les viscères. Les corps étaient mis à sécher au soleil, dans les fosses creusées à cet effet devant l'une des grottes. Ces fosses, toujours très visibles, mesuraient deux mètres de long, cinquante centimètres de large et soixante-quinze centimètres de profondeur.

Un petit chemin, taillé parfois en marches, conduit à une grotte dont une des ouvertures donne sur l'abîme; dans un recoin, un lieu de repos — alcôve que l'on retrouve dans toutes les grottes et que l'on garnissait sans doute de peaux de brebis. Dans la paroi, un renfoncement enfumé, là où étaient posées les lampes à deux mèches imbibées de suif.

Nous cramponnant aux rocs basaltiques souvent friables et aux touffes aiguës des broussailles sèches, nous sommes descendus de quelques dizaines de mètres le long de la paroi escarpée méridionale d'Umiaga qui surplombe la plaine de Gando et nous avons découvert l'entrée d'une autre grotte. L'ouverture d'un mètre de haut et de trois mètres de large donne accès à une espèce de couloir voûté dont les parois avaient été visiblement travaillées au silex. De là un chemin très abrupt plongeait parmi les cactus vers le fond de la vallée. Certains archéologues prétendent qu'ici se réunissait le tagoror de la ville de Telde.

De l'une des grottes, des marches mènent à une sorte de tour de guet et une fenêtre creusée dans la mince paroi rouge permet un regard d'aller jusqu'à la mer, dessinant le promontoire et les places de Gando; au sud-est, les bourgs d'Aguimez, du Carizal et d'Ingenio sont visibles, petits jouets blancs disposés parmi les terrasses vertes, la plaine fertile et la mer; et au loin, les sévères rochers de Tentinguada vont s'unir au groupe des montagnes centrales.

Telde, l'ancienne capitale de l'un des deux royaumes

canariens, est aussi provinciale que Galdar, mais plus lumineuse encore. Les fermes qui l'entourent conservent intact le caractère des premières colonisations. Et l'œuvre d'art la plus précieuse des îles se trouve dans son église ; il s'agit du maître-autel où figure un rétable flamand du XV^e siècle.

Plus loin, plus près déjà de Las Palmas, s'élève le Pic de la Caldera. C'est une montagne singulière qui paraît très haute et pourtant ne s'élève pas à plus de six cents mètres. Nous avons pris la route qui, en spirale, entoure ce cône colossal de scories brunes et qui, tout au long, est plantée de bouquets de géraniums aux couleurs violentes et aux branches envahissantes. Aux détours, un panorama de plus en plus vaste découvre bientôt un vaste demi-cercle de mer et près d'un quart de l'île, limité à l'occident par la Cumbre. Un cratère en forme de fer à cheval rompt la terre du côté nord du pic. Mais du sommet, là où se trouve un ravissant petit paradord de style canarien, le regard plonge dans la « Caldera de Bandama », située presque au pied de la montagne, au sud, un des plus impressionnants cratères des îles. Profond de deux cents mètres, parfaitement rond comme un bol, il mesure mille mètres de diamètre dans sa partie supérieure.

Deux maisons, côte à côte, sont paisiblement installées dans ce trou noir et profond, entouré de hautes murailles absolument fermées. La bananeraie, grande et entourée d'un enclos, parfaitement tenue comme toutes celles de l'île, augmente l'hallucinante impression que donne cette preuve de la témérité de l'homme qui se jette dans la gueule du loup !

Non loin de là, se trouve le village d'Italaya, l'un des villages troglodytes de la Gran Canaria. Lorsqu'on parle d'habitants des « cavernes » on pense qu'assurément il s'agit de primitifs ! Mais, en visitant les deux villages dont les habitants ont emménagé dans les grottes jadis habitées par les Guanches, on doit bien se rendre à l'évidence : ils ne sont ni primitifs ni même frustes ! Ils nous ont laissé le souvenir d'une solidarité humaine,

d'une gentillesse et d'une hospitalité rarement trouvées ailleurs.

Atalaya se trouvant le plus près, nous avons décidé de nous y rendre tout de suite, et, reprenant la route en spirale fleurie mais aux dangereux virages, nous devons nous y trouver en moins d'une demi-heure.

Atalaya de Santa Brigida est curieusement creusé dans une coulée de lave au flanc d'une colline. Le village, à vrai dire, semble être posé dans le cratère éteint d'un des nombreux volcans, car il affecte la forme d'un demi-cercle, en diminuant vers le bas. Douze terrasses se superposent, s'enchevêtrant par endroits, et sont limitées par de hauts murs de soutènement. D'étroits sentiers longent les seuils des maisons creusées dans la roche tendre, et de petits enclos peints en vert tendre, en rose bonbon, en blanc entourent les minuscules patios. Comme devant les maisons des villes, six, huit, et même dix cages d'oiseaux se mêlent au feuillage vert aigu des plantes grimpantes suspendues dans les masetas rouges.

Devant l'une de ces maisons, une jeune femme brune surveillait deux fers à repasser remplis de charbons de bois brûlants dont la flamme s'agitait au vent, jetait des feux follets sur les parois rigoureusement blanches et le rideau qui pendant les jours de chaleur remplace la porte. Des grappes de fleurs rouges et mauves dégringolaient du muret entourant la minuscule cour où deux bancs taillés à même le roc étaient passés à la chaux.

Tout au bout de la coulée il ne reste plus qu'une porte où conduit un long escalier en pierres taillées. Pour y accéder, il nous a fallu descendre le long des terrasses cultivées où pousse une vigne maigre et petite et sauter d'une pierre à l'autre, glissant le long des rigoles qui alimentent les champs. Des ouvriers y aménageaient un ravissant appartement de deux pièces et cuisine. Déjà un évier entouré de carrelage blanc et les parquets des pièces étaient posés. En quoi cette habitation troglodyte est-elle inférieure aux maisons ? Chaque pièce y avait même une fenêtre !

Contemplées de là, les terrasses irrégulières, les enclos et les murs peints de couleurs tendres, et les nopals envahissants formaient une image où la fantaisie des couleurs et la douceur des fleurs se mariaient heureusement au sol sec et rocailleux, aux buissons durs, poussiéreux, au gris mat des pierres.

C'est dans ce village que se fabriquent les poteries typiques que l'on trouve dans les magasins des petites villes. Nous sommes allés voir le dernier des potiers, petit homme sec au visage brûlé par le soleil et l'haleine du four à bois, aux yeux vifs, aux joues mangées d'une brossaille grisonnante. Ses longues mains noueuses aux doigts d'une douceur surprenante pétrissent, caressent, roulent, dominant l'argile grise et humide.

D'une masse informe jetée dans un coin de la grotte-atelier il arracha une boule qu'il transforma devant nous en une jolie *masetta* ; une fois la boule aplatie sur la pierre qui lui sert d'établi, les jointures de ses doigts s'enfoncèrent dans la pâte alors que la main gauche commençait à la faire rapidement tourner. (Cela paraît facile, mais j'ai essayé... et mes efforts maladroits l'ont fait rire...) Déjà, une deuxième boule claquait dans sa paume sèche, la pâte s'écrasait entre son pouce et les autres doigts réunis, tandis que sa main gauche continuait à faire tourner la galette à rebord obtenue ainsi et qui rapidement, de boule en boule, se transforma en pot aux parois égales et absolument lisses. Une dernière et minuscule boule servit à faire l'anse trouée puis, enduit d'argile rouge, il rejoignit l'armée de pots, de vases, de jattes, d'écuelles, qui, en attendant la cuisson, séchaient au soleil. Pour le rendre brillant, l'homme le frotera régulièrement, à l'aide d'une pierre noire, trempée dans un peu de pétrole. Ces pierres, qui s'usent avec le temps malgré leur dureté, sont ramassées dans le lit d'un torrent situé près du village. Avec la cuisson le brillant deviendra inaltérable. Ce n'est qu'une fois par semaine que le potier allume son four qui, situé un peu plus haut que la maison, est exacte-

ment comme tous les fours à pain des autres grottes, et uniquement alimenté au bois. Les poteries y sont laissées pendant une durée variable selon leur taille.

Une vieille solide, au visage large et tanné serré dans un foulard d'où s'échappait une mèche grise, ramassa une brassée de poteries et nous invita à la suivre jusqu'au four. Sa silhouette drue montait devant nous sur le sentier caillouteux, barré d'un énorme géranium rouge sang débordant d'un mur, jalonné de poteries ébréchées. Dans la pénombre de la grotte-four, il était difficile de distinguer autre chose qu'un amoncellement de pots, gisant dans la poussière. A droite, une boîte de conserve (pleine elle contenait du fromage Cheddar « don du peuple américain ») dans laquelle étaient réunies quelques-unes de ces pierres polies enduites encore de pétrole.

La vieille, volubile et les mains expressives, désignait à tour de bras, extirpait un ravissant brûle-parfum, en forme de cruchon — dont l'une des parois est ouverte et dont le haut est percé d'une dizaine de petits trous, semblables à ceux que l'on fabrique encore en Arabie méridionale —, un vase au corps parfaitement rond. des jarres énormes qui gardent l'eau fraîche même pendant les canicules.

Amusés et enchantés, nous lui avons acheté finalement deux brûle-parfums. Sa voix rocailleuse comme la montagne qui abrite sa cueva nous remercia et son regard malicieux nous suivit dans notre descente périlleuse. En bas, le potier tournait dans sa paume agile de nouvelles petites boules...

D'un geste, il nous invita à visiter sa « maison », grotte aux murs d'une blancheur éclatante. Deux lits, placés l'un derrière l'autre, une table, une console, quelques chaises, c'était tout l'ameublement. Mais, partout, étaient posées des cartes de visites, témoignage de ceux qui sont venus ici. Les dizaines de petits cartons blancs, symboles d'une civilisation inconnue dans cette petite pièce d'autrefois, contrastaient avec le doux visage d'une Vierge enluminée entourée de rosaires, les rideaux de

dentelles délavés et rapiécés entourant l'un des lits. Cependant des petits garçons faisaient cercle autour du potier qui dans la cour, assis sur sa pierre, continuait son ouvrage. Mais tristement, quand nous prîmes congé, il nous dit qu'aucun d'eux ne voulait apprendre le métier — « un si beau métier, señor ! » — et qu'avec lui disparaîtrait la dernière forme d'artisanat aborigène de l'Átalaya.

Maintenant, la route montait, montait, en longues courbes, et pour tout parapet, encore et toujours de magnifiques géraniums ! Nous approchions de la Cumbre Centrale, San Mateo, village alpestre à huit cents mètres d'altitude, et plus haut encore, la ravissante église de Las Lagunetas qui émergeait d'une mer de nuages. Rouges aux dessins géométriques blancs, les deux tourelles veillaient sur le gros village blanc et endormi. C'est alors que commença la véritable ascension de la Cumbre. Les zigzags interminables nous dévoilaient un paysage de plus en plus tourmenté, d'où bientôt les palmiers et les cultures disparurent laissant place à une végétation sèche et haute, et aux pins canariens.

Mais ce n'est qu'après avoir atteint l'arête de la Cruz de Tejeda, à quinze cents mètres, qu'à l'improviste nous avons découvert le paysage le plus vaste et le plus merveilleux de l'île. Un fantastique panorama de rochers bleus, gris et rouges, tel est le barranco de Tejeda, qui prend naissance ici, encadré de deux hautes chaînes de montagnes, parsemées de pins et allant jusqu'à la mer. Le gigantesque monolithe du « Roque Nublo », haut de plus de soixante mètres, s'élançe du point le plus élevé de la Cumbre, presque à l'exact milieu de l'île. De la terrasse du « Parador » de la Cruz de Tejeda — magnifique auberge de style canarien — nous apercevions au loin la frange bleue de l'Océan et, face à nous, le « Roque Bentatga », majestueux et inaccessible, dominait. De là, la route descend en brusques tournants jusqu'à Tejeda, adorable village situé entre les amandiers.

Nous avons longé sur quelques kilomètres la corniche étroite aux virages en épinglés à cheveux et avons débouché au point nommé « Los Pinos de Galdar » ; une mouvante mer de nuages glissait dans l'étroite vallée, les maisonnettes de Las Laguntas dormaient sous cette mer qui se fondait au loin avec les vagues de l'Atlantique, ne formant plus qu'une avec elle. Quelques immenses exemplaires du pin canarien couronnent ce vertigineux belvédère, et un profond cratère noir et impressionnant s'ouvrait à nos pieds.

Dans la vallée, des grottes s'éparpillent le long d'une longue paroi ; d'ailleurs, tout le long des terrifiantes routes de l'intérieur on apercevait de loin en loin taches blanches, portes vertes ou bleues. Parfois, seule une ouverture béante devant laquelle était assise une femme berçant un enfant indiquait que le lieu était habité. Ne serait cette image véritablement biblique, nul n'oserait penser que des humains gisent là, dans ce décor grandiose et nu. Ce sont les plus pauvres des « cuevas » de l'île, celles qui n'ont ni portes ni fenêtres, celles que la blancheur de la chaux ne vient pas éclairer.

Peu avant le village d'Artenara, situé à douze cents mètres, apparurent enfin les premières grottes accessibles de la route. Une vieille femme, assise paisiblement devant un enclos nous regardait passer et, derrière elle, un groupe de jeunes filles formait un charmant tableau. Intrigués, enchantés, nous sommes descendus de voiture. C'était une grotte spacieuse, agrémentée d'un grand patio. Ayant obtenu de la vieille dame la permission de pénétrer dans le jardinet, nous nous sommes avancés jusqu'au patio où les jeunes filles — elles étaient bien sept ou huit — pouffant de rire, se poussaient du coude, n'osant nous adresser la parole, se cachant le visage dans leur couture. Puis, voyant que nous étions encore plus intimidés qu'elles, elles nous invitèrent d'un sonore « pase, pase », accompagné de petits gestes vifs, à entrer dans leur maison. Notre visite prolongée nous permit de satisfaire notre curiosité mutuelle... Elles s'intéres-



La bourgade troglodyte de Atalaya où vivent les derniers potiers de Gran Canaria qui travaillent uniquement à la main suivant la technique des anciens arborigènes.



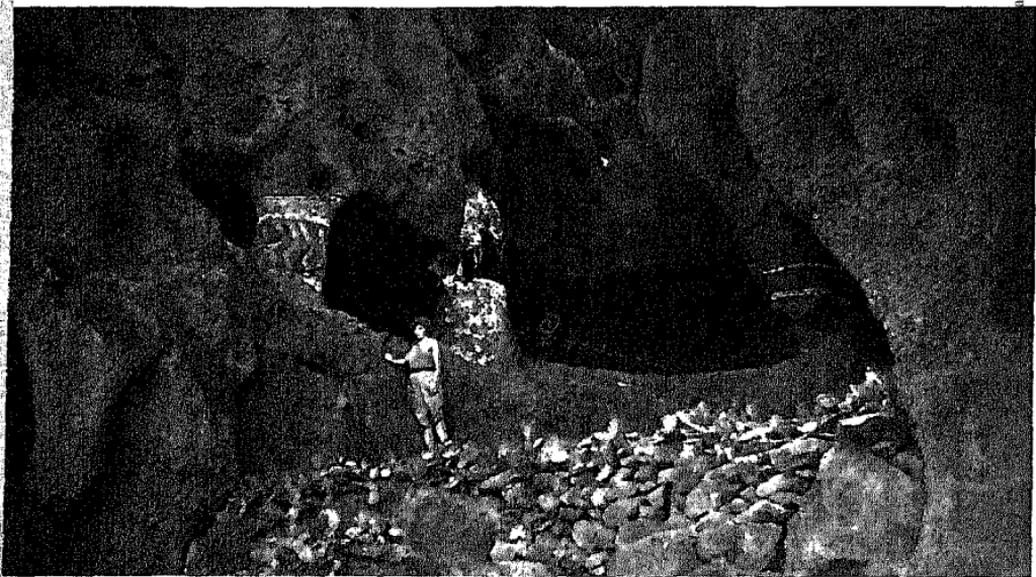
Femme de l'Atalaya avec ses poteries qui lui servent de récipients pour l'eau et le lait. Leur usage n'a pas changé depuis des millénaires.

Foto: J. P. B. C. - Fototeca universitat de València - Digitalització i correcció de text per J. P. B. C.



Le « *Almogaren de las cuatros puertas* », monastère rupestre des « *harimagnadas* » au sud de Telde dans la Gran Canaria.

ada por ULRIC



Vue partielle des grottes, appartenant aussi au monastère rupestre.
Au premier plan, Esther Peter.

saient aussi vivement au pantalon rayé d'Esther, rigoureusement pareil au pantalon d'homme que repassait une des jeunes filles, à l'aide du fer à charbon, que nous à leur grotte XX^e siècle.

Dès l'entrée, à droite, une petite pièce aux murs blancs était meublée d'un vaisselier en bois poli garni d'assiettes anciennes, d'une machine à coudre et de la table où repassait la jeune fille.

De là, soulevant un rideau — les portes sont incon- nues à l'intérieur des grottes — nous avons pénétré dans une jolie pièce de séjour, séparée de deux alcôves par de grands rideaux. La cuisine intriguait particulière- ment ma compagne, mais ce fut elle qui dut répondre aux questions indiscreètes... ! Son âge, son nom, sa natio- nalité, son état civil, ses goûts, tout y passait ! Une fois rassasiées, elles expliquèrent à leur tour le fon- ctionnement du réchaud à pétrole, nous montrèrent les jarres contenant les aliments et l'eau fraîche, le grand four à pain qui est utilisé encore dans certaines grottes, les herbes aromatiques qui séchaient à la voûte noircie pareilles à des chauve-souris endormies.

De retour dans le patio, où les oiseaux pépiaient dans les cages suspendues parmi les plantes grimpantes, une femme nous invita à visiter sa « cueva », située plus haut sur la montagne. Nous l'avons suivie, ravis, et avons escaladé le sentier rocailleux bordé de nopals et de géraniums, contournant d'autres portes menant à d'autres cuevas.

Etant donné l'étroitesse de la corniche, l'enclos ici était tout petit, mais de belles terres cuites contenaient des cactus splendides. D'emblée, nous avons pénétré dans un « salon » aux meubles sombres et luisants, tranchant sur la blancheur des murs couverts de nap- perons de dentelles, spécialité artisanale des femmes de l'île. Nous annonçant qu'elle n'avait pas moins de treize enfants, notre hôtesse écarta un rideau et à la lueur vacillante d'une bougie nous montra une des chambres à coucher. La vue des deux énormes lits nous fit pen-

ser à l'image illustrant les livres d'enfants, où les six filles de l'Ogre, alignées côte à côte, dormaient dans un lit, alors que le Petit Poucet et ses frères occupaient l'autre. Entre eux, un berceau très bas, minuscule et ravissant, attendait un nouveau pensionnaire... Une petite fille s'était jetée dans nos jambes, et à la lumière du salon, nous avons découvert son beau visage de la couleur exacte du miel, éclairé de deux yeux bleus immenses qui nous regardaient sans ciller, avec l'insistance et le sans-gêne des regards d'enfant. Des cheveux blonds à reflets cuivrés, très courts, couvraient une tête admirablement modelée. La petite fille de la cueva était très belle, d'une beauté solide et dorée, comme devaient l'être ses lointains ancêtres. Elle portait d'ailleurs le nom — Mencia — d'une princesse guanche, fille d'un mencey, qui se convertit au christianisme et prit ce nom lors de son baptême.

Une autre chambre à coucher, rigoureusement identique à la première (y compris le berceau), était située derrière le salon... il y avait là au moins cinq mètres de plafond ! En riant, la maman de Mencia nous confia que les enfants venaient si vite que le deuxième berceau n'était pas une vaine précaution.

Dans sa petite salle à manger, qui avait été jadis cuisine mais où l'antique four à pain et la table à pétrir taillée dans le roc sont devenus ornements passés à la chaux et garnis de fleurs, elle nous offrit des figues fraîches et des mirabelles. Mencia et une petite sœur partagèrent notre collation, bienvenue après la poussière et la chaleur du jour ; la douce pénombre et la fraîcheur rendaient supportable le soleil rouge que l'on apercevait par la porte et qui errait parfois sur la nappe blanche. Et nous ne savions comment la remercier de son exquise hospitalité, si simple et totalement dépourvue de servilité.

Redescendus, nous avons trouvé, à quelques mètres, respectueux de la voiture, tous les enfants des grottes assis en une longue rangée par ordre de taille, écoutant la radio ! Il n'y a pas d'électricité dans ces grottes, et

si toutes les pièces que nous avons visitées étaient rigoureusement propres et méticuleusement entretenues, elles n'offraient par contre, à part des machines à coudre, aucun « confort moderne ».

Une rapide photo saisit au vif les visages émerveillés et sages des enfants et les gestes coquets des jeunes filles lissant leurs chevelures, puis nous dûmes les quitter, car l'après-midi touchait à sa fin, et nous n'étions plus qu'à un kilomètre de notre but.

A l'entrée d'Artenara, un groupe d'hommes devisant tranquillement assis sur le talus nous héla, et un grand diable en soutane noire sauta sur ses pieds. Tout en courant après la voiture, il faisait des signes amicaux à nos amis de Las Palmas. C'était le curé de la paroisse, jeune personnage très dynamique. Apprenant que nous étions venus pour visiter à fond son village singulier, il prit péremptoirement la tête de notre petite caravane et se mit en devoir de nous emmener chez la « Virgen de la Cueva », d'après lui la plus grande curiosité d'Artenara. Devant tant d'énergie il ne nous restait plus qu'à lui emboîter le pas, qu'il avait vigoureux !

Traversant le village, de maisons blanches et roses pareilles extérieurement à toutes les maisons normales, nous avons bientôt pris un sentier rocailleux et dangereux à souhait, découpé dans un pan de montagne et bordé lui aussi de nopals. Et un paysage grandiose et hallucinant se découvrit soudain.

En monstrueuses vagues successives, les cumbres déferlent sauvagement, se fendent, et meurent dans les barrancos chaotiques. Sur la crête la plus élevée s'élance le « Nublo », gigantesque tour naturelle de soixante-huit mètres de hauteur et de trente-six mètres de largeur, monolithe inaccessible devant lequel s'agenouille l'humble silhouette d'« El Fraile », géant de granit. Autour d'eux, les cumbres hérissées découpent, dans le soleil couchant, le ciel en puzzle accidenté.

Comment les êtres qui gisent au cœur de cette tempête pétrifiée, dans ce chaos de rocs bleus, noirs, rouges

dont les nuances virent avec le soleil et fascinent l'œil, peuvent-ils se soustraire à sa domination impérieuse ? Comme nous sommes loin des vallées fertiles qui se mirent dans des citernes !

Débouchant sur une petite terrasse bordée de géraniums, d'euphorbes et de cactées, nous nous sommes trouvés face à une haute porte en bois, entourée de tuf rouge sombre et poreux. C'était la grotte-chapelle dédiée à la Vierge.

Nos premiers pas à l'intérieur nous familiarisèrent avec la fraîcheur du lieu saint. Et nos yeux émerveillés, s'habituant peu à peu à la pénombre, découvrirent un autel fruste et inégal, un bénitier, un confessionnal, un chœur, une chaire, des bancs. Et tout cela taillé dans le tuf rouge sombre qui constitue la montagne ! Même les candélabres de l'autel étaient taillés dans un morceau de pierre volcanique. La voûte était beaucoup plus haute que celle des autres grottes et son rouge sombre était parcouru de veines vertes et grises. Quant aux quelques marches derrière l'autel — qui conduisaient à un réduit coupé dans le roc faisant fonction de sacristie — ainsi que l'escalier en colimaçon menant à la chaire, elles étaient creusées en plein roc.

Une simple dentelle recouvrait la toile de jute qui masquait la pierre rouge de l'autel et l'effigie de la Vierge de la Cuevita, encastrée et entourée de bouquets de fleurs qui achevaient de se faner, régnait souveraine.

Cette image, tout comme la grotte, a son histoire : Au XIV^e siècle, des expéditions majorquines et catalanes visitaient Gran Canaria et déjà voulaient l'intégrer au monde chrétien. Certains de leurs membres, frères franciscains et explorateurs, avaient déposé l'image de la Vierge et de l'Enfant entre des arbustes à la Montana del Toril en attendant le moment où ils pourraient lui construire une chapelle, avec l'aide des indigènes catéchisés. Et la grotte actuelle n'est autre que celle qui fut creusée patiemment par ces premiers chrétiens venus sur l'île. Elle fut pourtant un peu agrandie au XVIII^e siècle. Beaucoup de légendes se sont tissées

© del documento, los autores. Digitalización realizada por ULPGC - Biblioteca Universitaria, 2011

autour de la Vierge et de son sanctuaire rouge. Et, en fait, il est difficile de résister à l'atmosphère de foi poignante qui s'en dégage. Ainsi devaient être les chapelles des chrétiens des catacombes...

La simplicité même de ses lignes malhabiles, l'essai de décoration qui, vu le matériau, a dû se limiter à des lignes droites se rencontrant en triangles, le haut de l'autel, légèrement décentré, ajoutent encore à cette impression fruste. Bien plus que les argents, les ors, les somptueuses dentelles des églises de l'île, chaque ligne de cette singulière œuvre de foi a su nous émouvoir.

Cependant, debout devant l'autel, nous nous sommes rendus compte que le prêtre officiant se trouvait face au Bentayga ; faut-il voir dans cette position géographique de la chapelle une volonté de contrecarrer, de supplanter le culte porté à Alcoran ? Le haut lieu des Guanches n'est séparé de la chapelle que par un profond barranco... Combien de fois les deux cultes se sont-ils élevés simultanément vers le ciel, invoquant sous des noms différents Celui qui créa le monde, l'Être Suprême craint par tous ? Le dieu des chrétiens l'a emporté. Il ne reste que le Bentayga, caprice de la nature, témoin silencieux d'une race morte.

Don Domingo nous arracha à notre contemplation muette et un peu triste pour nous ramener au monde des vivants. Dans une petite grotte à côté de la chapelle, un chaton mordillait un morceau de fromage. Mais la chica, âgée peut-être de quinze ans, qui vit ici, se précipita pour le chasser et nous accueillir. Deux splendides yeux mangeaient son visage de madone émaciée et sa main retenait son petit frère qui nous contemplait bouche bée. Trop sauvage, trop timide pour nous sourire, elle nous suivit silencieusement. Don Domingo était chez lui partout ! Le même décor de murs et voûte passés à la chaux, et l'inévitable machine à coudre... La « chica » a-t-elle jamais quitté son village haut perché ? Ici elle se mariera et aura à son tour des enfants qui grimperont allègrement le long des corniches vertigineuses, héritiers de l'agilité stupéfiante des Canariens.

Et cette grotte sera peut-être sa dot. Mais tous ne vivent pas dans cette situation qui convient plus aux chamois qu'aux hommes.

Nous redescendîmes au village. Les maisons bordant l'unique rue ont en général une ou deux pièces au moins qui sont munies de fenêtres et de portes. Ils n'y vivent d'ailleurs pas, se contentant d'y avoir leurs magasins. Le soir venu, ils retournent à leurs grottes, fraîches en été, douces en hiver. Et bien que le village soit situé à douze cents mètres, aucun système de chauffage n'est nécessaire. Cependant, les habitations les plus curieuses sont celles du type mixte. Une façade en pierre, une porte, des fenêtres donnent l'impression de maison habituelle. Mais derrière, il y a la montagne et une grotte creusée dans son flanc !

Dans l'église San Martial, jolie bâtisse blanche et assez grande, deux femmes qui se prosternaient et remplissaient l'église du bruissement confus de leurs voix nous ramenèrent à l'Espagne de toujours, celle des processions, de la foi spectaculaire et du Christ torturé.

Pourtant, la paroisse de Don Domingo, qui compte plus de deux mille âmes, vit dans une communauté matérielle et spirituelle qui ne se retrouve nulle part ailleurs. A la vue de ce curé joyeux et familier, qui entraînait en coup de vent dans les grottes et les maisons, nous entraînant par la main, ouvrant armoires, portes, et fenêtres, nous présentant à tour de bras et à grand renfort d'épithètes flatteuses, les plus amorphes de ses paroissiens ne pouvaient s'empêcher de nous sourire gentiment. Depuis qu'il est avec eux, tout se passe en famille : on mange, on danse, on chante, on pleure et se console ensemble, sous l'œil tendre et légèrement goguenard du berger du Seigneur... qui est un peu poète, un peu musicien, chanteur de flamenco et habite une merveilleuse maison immense et moderne que lui ont offert ses paroissiens.

Nous y avons bu un verre de champagne de l'île, dans sa cuisine reluisante et toute blanche. Allez donc résister à ce diable d'homme ! La nuit tombait et la route

était dangereuse dans la brume épaisse qui montait de la mer. Mais encore et toujours il voulait nous montrer quelque chose, nous chanter une « folia canaria ». Enfin remontés dans notre voiture, nous faisons déjà de grands signes d'adieu quand, pris d'une idée subite, il se frappa le front et courut vers nous. Craignant d'avoir oublié quelque chose, nous nous sommes arrêtés : ...il venait nous proposer une partie de boules sous les étoiles !

CHAPITRE VI

FUERTEVENTURA L'AFRICAIN

Du pont du bateau qui quittait Las Palmas, nous observions les gracieuses embarcations à voile qui s'aventurent très loin de la côte de la grande île ; longtemps encore nous les avons vu danser sur la houle qui dressait ses éphémères murs de verre crêtés de cristaux. Le vent devint plus violent. Nous voguions vers l'île de Fuerteventura, étirée sur près de cent kilomètres à 60 milles du continent africain.

Son sol inégal est boursoufflé de cônes volcaniques de faible hauteur, petites collines hautes de moins de cinq cents mètres, parfaitement dessinées. Dans une succession presque ininterrompue, elles crèvent le granit originel, aujourd'hui couvert de sable blond et de pierrailles grises. Les touffes sèches des buissons odorants qu'on y trouve font penser avec étonnement que pour nourrir les quelque quinze mille habitants de cette terre ingrate, il faut bien qu'il existe quelque part des cultures !

En effet, l'homme arrache un peu de blé, quelques légumes, voire des tomates, à la plaine aride couverte de cendres. Il pleut rarement... et le souffle puissant du « levante » couvre les semailles d'un sable ocre, fin comme une poussière — quand ce ne sont pas des sauterelles ! Les roues éoliennes girant au-dessus des citernes grises pompent l'eau des pluies, et, dans la

plaine ocellée de vert se penchent les hommes noueux et durs qui disputent leur vie aux éléments contraires. Décidément la « Forte-Aventure » — comme la nomma Jehan de Béthencourt — est bien « estrange contrée ».

De la plage aujourd'hui déserte où les insulaires coiffés de plumes d'autruche accueillirent les Normands, on remonte le Rio de Las Palmas, où des palmiers-dattiers jettent une ombre échevelée sur des champs de céréales.

Il ne reste rien de la muraille qui séparait les deux royaumes belliqueux de l'île, mais à vingt-trois kilomètres de Puerto de Cabras, sur un plateau calcaire de la presqu'île de Handia, on peut voir encore de vastes ruines, non loin du ravin de la Torre. Ces constructions en grosses pierres, arrachées des rochers environnants, consistent en diverses habitations à ciel ouvert, communiquant entre elles. Et Don Ramon Castaneyra y trouva, non loin du tagoror, sur les ruines d'une ancienne habitation, une dalle granitique, longue d'un mètre, large de cinquante centimètres. D'étranges signes y étaient gravés dans une langue inconnue.

Sur les hauteurs ardentes et sèches, Béthencourt fonda, en l'an 1404, une capitale : « Santa Maria de Betancoria ». Elle n'est plus qu'un village de maisons basses en pierres, où des femmes étrangères, en longues cottes brunes, enseignèrent aux chevières indigènes les gestes de la vie quotidienne de leur pays, cette Normandie brumeuse, pays de conquérants et de colons — elle-même conquête des Vikings. C'est là que s'élève l'église gothique construite par les insulaires sur les plans des français, qu'aujourd'hui quelques femmes au visage douloureux emplissent de murmures suppliants.

A Oliva, dans la partie la plus septentrionale de l'île, on voit se dessiner à l'horizon la ligne grise des falaises de Lanzarote. Parmi les dix hameaux se trouve Rico-roque, où le vent et le temps patiemment ont détruit « Rico-Roque » le castel du chevalier normand, seul de tous les conquérants de l'archipel à avoir laissé un souvenir attachant. Son nom revient sans cesse, dans les fermes les plus perdues et sur les calendriers enlu-

minés qui ornent les murs des petites « fondas » : « Entreprise de Transports Betancor », « Maison Betencour », les orthographes les plus fantaisistes y trouvent leur compte !

A Puerto de Cabras, la capitale — nommée ainsi à cause du nombre invraisemblable de chèvres qui peuplaient l'île — le bateau ne fait qu'une courte escale, le temps de débarquer de rares touristes et des insulaires hâlés, chargés de baluchon. Partis travailler sur une des autres îles, moins déshéritée que celle-ci, ils reviennent, comme si ce lambeau de Sahara exerçait sur eux une étrange fascination.

CHAPITRE VII

LANZAROTE, AUX CENT VOLCANS...

LANZAROTE, nous l'avions gardée pour la fin. Cette île devait être bien étrange puisque certains parlaient d'un « morceau de lune tombé du ciel », d'autres de « vision apocalyptique ». Après tant de merveilles que nous avaient révélées ses sœurs, que nous réservait la dernière, la plus proche du continent africain ?

Nous avons longuement longé sa côte grise et accidentée que découpait l'aube incertaine. Arrecife apparut enfin, précédée d'une flottille de pêche de plus de trois cents bateaux, que justifient les eaux très poissonneuses. Nous frayant un chemin difficile dans la foule qui encombrait la jetée, nous avons été accueillis par une forte odeur de poisson séché. Un camion se dirigeait vers le quai avec sa cargaison d'une odeur proche de la puanteur et qui allait être chargée à bord d'un des nombreux bateaux accostés.

La capitale de l'île, d'un blanc sale, aux maisons cubiques sans style particulier, est franchement laide — mais sympathique. Des pêcheurs déambulaient dans les rues, oisifs d'occasion à la gouaille facile et à la répartie prompte. A peine avons-nous flâné nous aussi devant les portes bleues des maisons, cherchant un détail pittoresque que nous avons fini par trouver, difficilement d'ailleurs.

Il faut découvrir derrière un portail fermé le marché aux belles arcades blanches, où les femmes de l'intérieur de l'île viennent vendre leurs produits ; les éventaires regorgent de fruits savoureux, meilleurs que ceux que nous avons goûtés sur les autres îles. Mais les oranges et les bananes sont importées de La Palma. Non loin de là, la mer pénètre à marée haute, dans la ville, ce qui vaut à celle-ci — bien sûr ! — le nom de « Venise de l'Atlantique ».

Notre petite ronde officielle accomplie, nous nous sommes immédiatement mis en route pour Maria, la deuxième ville de l'île. Nous avons rencontré sur le bateau Don Mariano, son maire, charmant et astucieux quinquagénaire, habile diplomate, fin politicien. Les gestes gracieux et désinvoltes de sa main élégante soulignaient ses déclarations péremptoires, mais la froide lucidité de ses yeux démentait la souplesse du sourire. Un homme à l'image de l'île que nous allions découvrir.

Dès la sortie d'Arrecife, la terre nous parut aride, inhospitalière, dure. Est-ce parce qu'elle est recouverte de cendres noires qui contrastent violemment avec l'ocre profond visible aux bords des champs délimités par des pierres noires ?

La route large et excellente nous amena à Teguisse, ancienne capitale de l'île. Toute blanche et endormie sous le soleil, elle abrite trois couvents. Ils sont aujourd'hui déserts, et les grandes croix brunes et nues clouées sur leurs portails en portent le deuil. Sur la colline qui surplombe la ville, se dressaient les ruines du château fort de Guanapay, construit par les barbaresques qui attaquaient et razziaient périodiquement l'île. Les tours crénelées s'effritaient et ses murailles ne font plus peur.

Sur la petite place de l'église, dans les rues où se dressent quelques belles maisons seigneuriales, glissent des femmes portant le typique chapeau de l'île, à calotte haute, aux immenses bords rabattus cachant le visage, laissant tout juste la bouche et le menton à découvert, véritables éteignoirs. Dans la paisible bourgade qui

porta jadis le nom pompeux de capitale, erre le souvenir de la petite princesse des Gentils qui aima Macio de Béthencourt et l'épousa.

Maria est idéalement posée au creux d'une vallée entourée de collines nues, dans une oasis de palmiers. Au-dessus d'elle s'élève un ancien volcan, probablement en communication avec la mer, car une eau, filtrée par la lave, coule ici.

Elle a beaucoup de cachet, la petite ville ; à l'angle de la place dallée ombrée de lauriers un groupe d'hommes en bleus de chauffe et de femmes en longues jupes bleues retombant en plis souples sur les chevilles devait doucement. C'étaient des habitants de l'île gracieuse. Leurs achats faits, ils attendaient patiemment le car qui les ramènerait au petit port de pêche d'Orsola, où ils prendraient la felouque qui passe deux fois par semaine. Ils semblaient très différents des autres insulaires que nous avons connus jusque-là, plaisants et calmes, d'aspect net et frais.

Don Mariano, son maire, possède des terres immenses, cultivées surtout de vigne. Avec sa fille, ravissante brune au large sourire éclatant et à la démarche harmonieuse, nous nous rendîmes sur l'autre versant de la colline où se trouve la bodega de son père, belle bâtisse de style canarien, aux murs blancs tachetés de pierres noires, entourée de cyprès nains, de cactus géants, garnie de poteries rouges de l'île, et où un élevage de poules complète les bâtiments destinés au foulage et au stockage des vins.

Deux hommes apportèrent des cruches et des verres ; dans la fraîcheur des chais, au sol en terre battue où s'alignaient, pansus, les gros tonneaux, la boîte de sablés délicieux passait de l'un à l'autre, les cruches se succédaient. Du vin léger d'un jaune paille (15°) nous en sommes arrivés au dernier de la famille, un vin d'un brun roux (20°) à la saveur de réglisse, où se glisse un léger arôme de terre brûlée. La conversation à bâtons rompus traitait de la France, de Paris et... des Françaises ! L'admiration tendre pour la France que l'on

retrouve dans les pays étrangers chez ceux qui ont vécu parmi les Français et les observent de loin, sauront-ils la garder ? Ou sera-t-elle remplacée par cette tristesse lucide qui, déjà, perce ?

La tête un peu folle, des œillets à la main, nous sommes partis, longeant des ceps de vigne enfouis dans la cendre noire. Mais bientôt, ce n'étaient plus que vieilles coulées de lave tranchante d'un gris plombé aux reflets ardoisés, rongés par des lichens à des kilomètres à la ronde : le « mal-pais » Il ne s'arrête qu'à la mer, là où la coulée de feu s'est jetée en grondant dans l'eau.

Dessous, serpentent les méandres de la « cueva de los verdes » sur une longueur de plus de trois kilomètres. Son entrée éboulée laisse voir la voûte couverte d'une mousse verte et douce qui lui a valu son nom. Composée de trois galeries reliées par des boyaux si étroits qu'on ne peut passer qu'en rampant péniblement, c'est elle qui servit de refuge aux insulaires pendant les incursions des pirates berbères aux XVI^e et XVII^e siècles. L'incursion d'Arraez Mustapha est restée célèbre parmi toutes. Ce pirate avait réussi à enfermer mille personnes dans la grotte et ne les livra que contre une énorme rançon, obligeant leurs parents à se défaire de tous leurs biens pour les sauver de l'esclavage. D'autres récits encore donnent à la cueva un goût de tragédie.

Le 1^{er} mai 1618, une escadre de soixante-dix navires débarqua cinq mille Sarrasins qui s'emparèrent de Teguisse et la mirent à feu et à sang. Beaucoup d'habitants purent s'enfuir à la grotte munis de vivres, mais les pirates mirent le siège à l'entrée principale. Les gens de Teguisse n'auraient probablement pu résister si longtemps s'ils n'avaient été ravitaillés par quelques-uns d'entre eux restés libres, qui se faufilaient par la « Puerta Falsa », située à trois kilomètres de la grande entrée, au pied du volcan de la Corona. Mais les Sarrasins, intrigués par cette endurance, finirent par découvrir la « fausse porte » et la bloquèrent également. Les huit

cents réfugiés ne purent que capituler, affamés, clignotants, hagards. Rendus à la lumière, ce ne fut que pour être déportés à Alger comme esclaves. Aucun d'eux ne revint. Aujourd'hui encore, dans la grotte que les audacieux peuvent parcourir entièrement, on découvre à la lueur des torches des ossements d'animaux et des débris de poteries témoignant de leur vie souterraine.

À quelques centaines de mètres s'ouvre une autre cavité, plus petite, et reliée à la mer, le « Jameo de Agua ». Des marches périlleuses sont taillées dans la roche nappée de lave poreuse.

C'est là que gît le « camée d'eau », long de soixante mètres et large de vingt, serti dans une grotte aux parois suintantes, sur lesquelles jouent et s'entrecroisent les faisceaux lumineux de soleil pénétrant par les trois ouvertures : celle du fond, donnant sur la mer, celle du haut, fissure dans la voûte qui s'incurve à plus de vingt mètres au-dessus du bassin naturel, et celle tournée vers la « mal-païs ». L'eau diaprée par ces rayons fugitifs y prend des tons de pierres précieuses. Elle est parfaitement immobile et le silence total angoisse et fascine à la fois celui qui plonge dans la nappe glaciale et translucide, au fond tapissé de gros galets bigarrés où vivent de petits crabes aveugles d'une espèce qui ne subsiste d'ordinaire que dans les profondeurs abyssales !

Telle est la qualité de cette solitude qu'un murmure de voix, un clapotis d'eau, agace, comme le cri d'une chaîne rouillée...

Mais cette partie de l'île n'est pas faite que de « mal-païs ». Le volcan de la Corona maintenant s'est tu et sa crête, couverte de vert-de-gris, part en lambeaux. Des plants de vigne, dont le vert cru crève la croûte noire de cendres, des buissons de nopal appelés ici « tuneras » et dont les fruits ont parfois les plus jolies teintes des roses thé, alternent à perte de vue sur le chemin qui mène à Yé, dans un cadre de collines plombées.

Yé n'est qu'un gros bourg noir et blanc, désert au début de l'après-midi. Une seule note de couleur, mais

aussi d'étrangeté : les longues branches noueuses d'un immense géranium, après avoir escaladé le mur de la maison, jettent des grappes d'un rouge violent jusque sur la route ; aucune feuille ne couvre leur nudité grise et sèche ; le « levante » a passé par là aussi.

Puis, peu après Yé, la route bitumée s'arrête au bord d'une falaise coupée à pic... El Rio, chenal étroit d'un bleu cobalt aveuglant, sépare Lanzarote de l'île Gracieuse. Une saline découpe en fines lanières une étroite plage de cendres noires et les moulins à vent tournent inlassablement. Les petits tas blancs rendent plus sombres encore les minces bandes de terre visibles.

Nonchalante, mouchetée comme une peau de chat sauvage, la Gracieuse n'est qu'une langue de sable jaune piquée de pierres et de buissons secs, percée de trois volcans de faible hauteur dont les calderas noires haient silencieusement. Sur le rivage, à quelque deux kilomètres l'un de l'autre, deux semis pressés de « casitas » blanches se confondent presque avec les dunes ; ce sont les deux seuls villages de l'île. Derrière elle s'élève la masse grise et abrupte de Montaña Clara et, plus loin, le volcan unique d'Alegranza. On voit même les deux rochers solitaires et silencieux, le « Roque del Este » et le « Roque del Oeste » où seuls vivent des oiseaux de mer. Un petit archipel en miniature... nous nous sommes promis de visiter les îlots, à la première occasion.

Nous en avons tout de suite parlé à Don Mariano à notre retour, notre hôte s'étant révélé être le propriétaire de la Gracieuse ! Il nous assura que la felouque nous ferait passer le bras de mer le surlendemain, et nous l'avons quitté là-dessus, lui et sa charmante famille, son imposante collection de coquillages et de pierres étranges endormis dans les vitrines de son cabinet de travail. Et nous avons emprunté le chemin d'Arrieta, petit village côtier, pour y prendre la route qui longe la mer sur quelques kilomètres. Et, brusquement, l'horizon s'éteignit, la nuit tomba.

Un morceau de lune ? Eh bien oui. La luminosité glaciale des étoiles convient admirablement à cette terre

enfouie sous les scories, à ces hautes collines funèbres, à la blancheur des salines qu'elle exalte. Ainsi elle était rendue à son aspect de planète morte, elle appartenait à l'immensité — du désert et de l'océan — en même temps qu'elle était livrée sans défense à la furie des vents brûlants d'Afrique et au feu qui, sous une croûte aussi fine que la coquille d'un œuf, y couve inexplicablement, depuis des siècles...

Le crissement de nos roues sur le mâchefer troublait seul le silence pesant du paysage. Les murets permettant aux plantes de survivre semblaient au contraire autant de tumulus, abritant les morts de la race légendaire éteinte. L'éclat de la lune traçait un paisible et large chemin sur la mer. C'était un ruissellement argenté et splendide, un ronronnement régulier de vagues qui, à bout de course, léchaient la terre aride et consternée. Et l'homme pourtant existe ici...

Les phares de la voiture happèrent bientôt les premières maisons d'Arrecife, aux rues grouillantes d'enfants endiablés, profitant de la fraîcheur nocturne pour se rouler dans la poussière et organiser les plus beaux jeux de la journée.

Longtemps encore nous avons gardé la vision de l'astre perdu dans l'immensité redoutable de l'espace et des eaux.

Topham, le directeur du seul journal de l'île, l'« Antena », vint nous chercher le lendemain pour nous accompagner aux montagnes de feu.

Tout le long de la côte nord s'élèvent ces cônes noirs et gris, brisés de veines rouges ou oranges. De loin, les bords des cratères, dont la mince couche de cendres effritées laisse passer la lueur rouge des roches — non, ce ne sont pas des braises — s'incurvent, ronds et parfaits. Quelques villages aux chemins déclives où trottent en liberté bœufs et ânes gris et gracieux groupent les vigneron. De San Bartolomé à Yaiza, en passant par Uga, c'est la région viticole.

Une file de mulets quittait Arrecife. Les bêtes étaient

montées par de vieilles paysannes assises en amazones, impassibles ; nous n'apercevions de leurs visages que le mince triangle découpé par le fichu noir qu'elles croisent sur leurs bouches à la façon des femmes berbères, surmonté du chapeau-abat-jour. Une jeune fille, qui conduisait son âne chargé de deux lourds couffins, portait un autre bonnet, tenant un peu de certaines cornettes de religieuses : un bonnet blanc, prolongé par un « entonnoir » étroit et amidonné, d'au moins trente centimètres de long, noué sous le menton. Elle était entièrement couverte et portait même des moufles ! Par cette chaleur ! Mais il est vrai que le soleil est meurtrier à Lanzarote.

Au sortir d'Arrecife, c'étaient des carrés de luzerne, de maïs, de légumes qui s'étaient, séparés parfois par une dénivellation du sol aménagé en terrasses, où s'abritaient quelques figuiers aux branches argentées rigoureusement dépouillées des feuilles. C'est maintenant que nous allions faire connaissance avec les ingénieuses méthodes d'agriculture des insulaires.

Lorsqu'en 1730 commença la plus terrible éruption de mémoire d'insulaire, les rares sources disparurent dans le cataclysme terrifiant. Cinq ans après, les hommes revinrent, et découvrirent que la cendre dont était couverte l'île avait la particularité d'absorber l'humidité de l'atmosphère et de s'en imprégner. Ils en tirèrent aussitôt parti, et le « picon » devint le pilier de l'agriculture de l'île.

Le manque d'eau, le peu de surface laissé libre par les coulées meurtrières n'étaient pas les seuls difficultés à résoudre. Ils se trouvaient devant un plus grand ennemi, implacable, insaisissable : le vent. Lanzarote est l'île de l'archipel la plus battue des vents, un vent constant, fort et chaud, venant d'Afrique, poussant devant lui le sable rouge du désert. Aussi songe-t-on actuellement à la possibilité de faire de l'île le centre d'essai pour l'exploitation industrielle de l'énergie éolienne. Déjà, des techniciens espagnols ont donné avis favorable à l'installation des tours métalliques et des

instruments nécessaires pour domestiquer cette force naturelle, que, d'ailleurs, les insulaires exploitent depuis très longtemps avec leurs moulins, dont les ailes se meuvent le long des côtes, où sèchent aussi les poissons des conserveries et où s'alignent les monticules de sel.

Ce qui frappe tout d'abord c'est évidemment la couleur inusitée du sol. Puis la rigueur géométrique qui se dégage de l'ensemble. Le paysan de Lanzarote est peut-être, de tous ceux des îles, le plus tenace, le plus travailleur et, pour tout dire, le plus doué. Chaque champ ou presque représente un labeur infini. Car, là où la terre n'a pu être dégagée des débris laviques, il a apporté une couche épaisse de bonne terre rouge, qu'il a couverte ensuite de trente à quarante centimètres de « picon », que les mulets et les chameaux ont transportés à pleins couffins du haut des collines. Ces champs sont entourés d'une bordure de pierres noires, exactement comme on encadre un tableau. Quelques-unes, superposées, montent une garde énigmatique. Signe magique ? Protection contre les maléfices ? Tout simplement interdiction aux nombreux troupeaux de chèvres de passer dans un champ ensemencé.

Puis, pour protéger efficacement leurs cultures, les cultivateurs n'ont pas hésité à creuser des trous d'environ un mètre cinquante de profondeur, aux pentes douces, qu'ils ont entourés de murs de pierres noires superposées, de deux mètres de diamètre environ et d'un mètre de haut. Au fond, ils mettent un plant de vigne ! Placées côte à côte, en grands croissants ou en cercles entiers, selon l'exposition au vent du terrain, les interminables rangées se succèdent, dessinent de surprenantes arabesques sur les collines, dans les plaines noires de picon.

C'est après San Bartolomé qu'apparurent ces curieuses constructions sorties du génie paysan de l'île. Mais bien qu'au prix d'un labeur incroyable les insulaires aient réussi à rendre cultivable en partie cette région, de larges bandes de « mal-pais » précèdent la mer morte qui entoure les pieds des « montañas del fuego ».

Au détour d'un virage, une maison, peut-être la plus jolie de toutes celles que nous avons vues aux Canaries, nous apparut. Elle s'est réfugiée sur une bande de terre cultivée, entre deux coulées de lave. Blanche et noire, précédée d'un jardin, son mur extérieur aux arcades est garni de poteries rouges. Une allée de bougainvilliers pourpres et odorants mène à un patio. Des oliviers, des figuiers, des cactées gigantesques, des agaves pointues, des volubilis, des géraniums — nulle part ailleurs nous ne leur avons vu un rouge aussi sanglant, une floraison aussi luxuriante — se disputent la terre noire. Une petite terrasse au dallage noir est couverte de plantes grimpanes garnies de Calebasses vides, aux formes bizarres, légères. Un sens très aigu de la décoration se dégage de cette résidence d'été silencieuse que seul le son d'une eau gouttant dans un bassin blanc troublait.

Une coulée plus loin s'élève une « casita » dont le jardin sauvage s'accorde avec le cadre insolite. Huit colonnes de pierres noires et blanches forment cercle et sont reliées par un lacs de vignes grimpanes et de géraniums qui protègent du soleil et du vent une table ronde, pierre d'un moulin, entourée de huit sièges, faits d'un tronc découpé. Lieu solitaire et charmant qui oppose ses fleurs fragiles à la terre et aux collines noires et rouges, dont le règne commence ici.

Avant d'y pénétrer, lisons le récit du Padre Don Andres Lorenzo Curbelo, curé de la paroisse de Yaiza, qui assista pendant deux ans aux éruptions des montagnes de feu :

Le 1^{er} septembre 1730, entre neuf et dix heures du soir, la terre s'ouvrit brusquement à Timanfaya, à deux lieux de Yaiza. Une énorme montagne surgit du sein de la terre et de son sommet jaillirent des flammes qui ne devaient s'éteindre qu'après dix-neuf jours.

Quelques jours plus tard, un nouvel abîme s'ouvrit et un torrent de lave en ébullition se précipita sur Timanfaya, le Rodeo et une partie du village de la Mancha Blanca. La lave continua sa route sur les terres du nord,

coulant au début à une telle vitesse qu'elle paraissait une cataracte d'eaux incandescentes — mais bientôt sa vitesse diminua et elle n'avança plus que comme une gluante mélasse.

Cependant, le 7 septembre une colline s'éleva dans un bruit de tonnerre. Sous sa pression, la lave changea de route et se dirigea vers les régions de l'ouest, où, ayant atteint l'embouchure d'une longue vallée, elle détruisit en quelques minutes les localités de Maretas et de Santa Catalina.

Le 11 septembre, l'éruption redoubla de violence et le flot de lave, s'accéléralant à nouveau, déferla sur Mazo, brûlant tout sur son passage. Pendant six jours, dans un fracas épouvantable, elle se précipita en flots des hauteurs dans la mer, qui se mit à bouillir le long des rivages ; bientôt, une énorme quantité de poissons morts flotta sur les vagues.

Le 18 octobre, trois nouvelles ouvertures brisèrent la terre au-dessus de Santa Catalina, vomissant d'épaisses fumées, et faisant pleuvoir des gouttes bouillantes, des scories, des pierres incandescentes.

Les violentes détonations qui accompagnaient ces phénomènes, l'obscurité produite par les masses de lapilli qui couvrirent bientôt l'île obligèrent plus d'une fois les habitants de Yaiza à fuir. Mais ils revenaient toujours à leur village qui restait miraculeusement épargné. Jusqu'au 28 octobre l'action volcanique se poursuivit sous cette forme, pendant des jours entiers.

Tout à coup le bétail tomba, foudroyé par les vapeurs pestilentielles qui se condensaient dans le ciel et tombaient sur toute l'île comme une pluie de mort. Du 1^{er} jusqu'au 10 novembre la fumée et les cendres empoisonnèrent l'atmosphère, rendant presque impossible la vie des humains et des animaux. C'est alors qu'un nouveau courant de lave vint s'ajouter à la couche épaisse qui n'avait pas eu le temps de refroidir sur les régions déjà dévastées. Et, le 27, le même phénomène se reproduisit. Une coulée se précipita jusqu'à la mer avec une telle violence et en si grande quantité

qu'après son entrée dans les vagues elle forma une petite île au large des côtes.

Le 16 décembre, la lave qui jusque-là s'était toujours dirigée vers la mer, changea brusquement de direction. Elle pénétra dans Chupadero qui le même jour était transformé en immense brasier, puis détruisa la fertile « vega de Uga ».

Le 7 janvier, de nouvelles éruptions eurent lieu. Des fleuves incendiaires enveloppés d'une très épaisse fumée surgirent de chaque fissure ouverte aux flancs des montagnes. Ces nuages de fumée étaient fréquemment traversés de violents éclairs et accompagnés de lueurs bleues et rouges suivis toujours de violentes détonations comme lors d'un orage. Les insulaires étaient terrorisés, car ils ignoraient la foudre.

Le 21 janvier une immense montagne, plus haute que toutes celles qui l'avaient précédée, s'éleva soudain et disparut dans son propre cratère le même jour, provoquant l'explosion la plus effroyable que l'île eut connue depuis le début des éruptions. L'île entière résonna du bruit qu'elle fit en disparaissant et fut couverte de cendres et de pierres.

Le 3 février, une nouvelle coulée de lave engloutit l'Aldea de Rodeo. Le 20 mars, de nouveaux cônes volcaniques s'élevèrent, ajoutant autant de cratères qui entraient immédiatement en éruption. Le 13 avril, deux montagnes s'effondrèrent. Dans le courant du mois de mai, de nouvelles collines et montagnes surgirent comme poussées par des forces invisibles.

Le 4 juin, trois nouvelles fentes s'ouvrirent et de violents tremblements de terre secouèrent l'île. De chaque ouverture du sol jaillirent de gigantesques flammes. Cette fois, la panique était complète sur l'île. Une fois de plus la catastrophe avait commencé près de Timanfaya.

Le 18, un nouveau cône s'éleva, le plus haut parmi ceux qui avaient paru sur les ruines de Mazo, Santa Catalina et Timanfaya. Un cratère s'ouvrit sur son flanc et projeta des flammes et des cendres alors que d'une

autre montagne située près de Mazo se dégagait une vapeur blanche et épaisse que l'on n'avait jamais vue auparavant. Tout le rivage occidental de l'île était couvert de poissons morts et parmi eux se trouvaient les espèces les plus rares et extraordinaires qu'aucun insulaire ne connaissait. De l'océan, surgissaient des flammes et des masses de fumée, accompagnées de violentes détonations.

Durant les mois d'octobre et de novembre les éruptions se succédèrent un peu partout et le 25 décembre 1731 — triste Noël — l'île entière fut secouée par le plus violent séisme enregistré depuis le début du désastre. Le 28 décembre, un gigantesque fleuve de lave sortant d'un nouveau cratère se déversa sur Jaritas qu'il détruisit ainsi que San Juan Bautista, près de Yaiza...

Ici s'arrête le récit tragique du Padre, car lui et ses ouailles durent fuir à Gran Canaria, ayant perdu tout espoir. La furie destructrice du feu continua pendant près de quatre années encore et ne devait s'arrêter que le 4 avril 1736.

Ceux des insulaires qui étaient restés cohabitaient familièrement avec la lave — et un des jeux favoris des enfants nés pendant la tourmente était de faire fondre des pièces de monnaie dans les coulées bouillantes !...

La plus fertile contrée de Lanzarote était détruite à jamais. Les immenses champs de céréales, de tabac, les plaines où bondissaient des troupeaux de chèvres fumaient doucement. Les riches eaux cristallines filtrées par les montagnes avaient disparu. Tingafa, Mancha Blanca, Maretas, Santa Catalina, Jaritas, San Juan, Pena Palomas, Timanfaya, Teseteina, Rodeo, Mazo n'étaient plus... D'implacables nuages de cendres avaient enseveli Asomada, Iguadez, Geria, Masintafe, Mozaga, Lomo de San Andres, San Bartolomé et ses Calderetas, Conil, Masdache, Montana Blanca et Guatisea.

Le feu s'arrêta, enfin épuisé, devant le hameau de Dolorès ; ses habitants construisirent un petit ermitage

où, chaque année, des centaines de fidèles assistent à l'action de grâces, le 15 septembre.

Mais les insulaires revinrent. Et les fruits produits aujourd'hui sur cette même terre calcinée sont parmi les plus exquis. De la ruine et du désastre, ces hommes et ces femmes durs, violents et féconds comme leur terre rouge, ont fait surgir la prospérité. Car les fougueux moscatels au goût de fumée, les malvoisies veloutées de l'île sont réputés et commencent à être connus même en dehors de l'Espagne.

Une chapelle, trois maisons, voilà à peu près à quoi se résume aujourd'hui, sous nos yeux, le hameau de La Geria, où est produit le meilleur vin de l'île, un malvoisie blanc. La petite oasis d'Uga compte cinq cents habitants, tous voués à la culture de la vigne et près de Yaiza quelques palmiers brossent le ciel de leurs branches, alors que sur la lave aplanie, recouverte de terre « importée » d'une autre partie de l'île, les vignes assoiffées rampent au sol dans une recherche désespérée d'humidité, rougissent et se recroquevillent. Il n'a pas plu depuis huit mois !

Et puis les dernières constructions circulaires disparaissent. Jusqu'aux montagnes de feu, distantes encore de quelque dix kilomètres et sur toute la largeur visible, ce n'est qu'une mer dure et noire, aux vagues pétrifiées en d'étranges formes. De monstrueux bouillons ont éclaté dans cette masse en fusion qui, en refroidissant, en a gardé les contours. Parfois, une grosse pierre, tombée dans l'épaisse glu, est restée bizarrement encastrée.

Le vent soufflait bruyamment, et nous avions froid soudain — quatorze villages étaient disparus sous l'implacable chape minérale. A combien d'insulaires sert-elle de tombe ? Ces boursouflures, ces formes étranges, que sont-elles ? Reliefs d'une maison, d'un village ? Mais non. La couche de lave est si épaisse, et le feu a tout brûlé. Il n'en reste rien.

Nous roulions sur cette route qui est la seule trace

Digitized by Google

d'existence humaine, vers Timanfaya, la « montagne de feu » et Tinescheide, la « montagne de l'enfer », à travers la houle pétrifiée. L'éclat nacré des centaines de coquillages qui y sont incrustés augmente encore l'impression marine dont on ne peut se défendre. Au loin, se découpait la silhouette d'un chameau qui montait lentement, sur la piste encerclant Timanfaya... quelque touriste allait faire cuire un « steak-minute » sur le sol ardent où crisse la cendre et le mâchefer.

Le flanc de la montagne est criblé de petits cratères, comme d'énormes furoncles d'où s'écoule une traînée plus sombre de cendres. Notre chauffeur avait, pendant que nous jouions aux acrobates pour avoir un meilleur angle photographique, arraché des buissons si secs qu'ils s'effritaient entre ses doigts. C'était pour les faire flamber devant nous sur la « montaña del fuego » !

Il nous fallut bientôt abandonner la voiture et marcher sur la route de scories qui arbore tous les bleus, tous les violets, tous les tons du gris et même du bronze. La montée ne serait pas pénible — mais allez donc marcher sur un tas de charbon dégringolant de tous côtés ! Des carrés réguliers délimitaient les sondages géologiques entrepris par les ingénieurs espagnols, et de petites cartes délavées portaient de savantes inscriptions. L'intention serait d'utiliser la chaleur constante produite par la montagne, animer une usine transformant l'eau de mer en eau douce, et produire de l'énergie électrique.

Grimpant péniblement, nous enfonçant dans la cendre molle jusqu'aux chevilles, nous sentions une chaleur bizarre monter le long de nos corps (nos jambes mordues par le dangereux soleil de l'île s'en ressentirent les premières, et douloureusement !...). Pourtant, pas la moindre fumerolle ne s'élève — comme par exemple au cratère du Teide de Ténérife — pas la moindre vapeur ne flotte. Il est difficile de croire au seul témoignage des yeux qu'ici le sol atteint une chaleur de deux cents degrés à moins de trente centimètres de profondeur.

Topham lança la brassée sèche dans une petite excavation entourée d'un muret de pierres prises et, prenant un bâton, la poussa comme dans un four. Intrigués, un peu amusés, nous observions. Des volutes de fumée roulèrent hors du creux et soudain une flamme si haute, si claire et si violente en jaillit qu'elle nous jeta en arrière... Un instant, le pouvoir maléfique et redoutable de l'île nous était révélé !

Mais de quoi se nourrit ce brasier ? On nous dit qu'il n'y a plus de lave en fusion, ni de gaz. Mystère qu'aucun savant n'a pu encore résoudre. Et il y a paraît-il, cent volcans qui dorment sur l'île...

Le soir tombait. De là-haut, le regard embrasse à la fois le bleu assourdi de l'océan, les cratères aux tons vieux rose panachés de toutes les nuances du gris au noir, et la mer ignée étalée à nos pieds ; les hautes vagues y prennent des formes dantesques et, pour les photographier, il faut risquer de se couper une jambe car il n'est rien de plus tranchant que la lame de ce chaos minéral.

Incroyable mais vrai, la vie y existe. Topham, de sa voix plaisante, nous raconta les parties de chasse qui s'y disputent — car des lièvres ont établi leurs tanières dans les passages souterrains et les trous des scories. De quoi vivent-ils ? Tout simplement en allant dévaster les champs situés quelques kilomètres plus loin ! D'où la chasse, au furet et au fusil, très prisée par les citadins — pour le sport, car c'est le seul animal nuisible vivant sur l'île — et par les paysans, pour l'utilité.

La nuit était complète lorsqu'enfin nous avons quitté Timanfaya ; bientôt de petites ombres furtives aux longues oreilles prudentes allaient courir vers l'autre partie de l'île, celle où poussent de tendres légumes... Mais même l'idée de rencontrer un de ces amusants rongeurs ne pouvait éloigner l'impression pénible de traverser une région interdite, qu'un épouvantable cataclysmisme avait pour toujours soustrait à l'homme.

Notre ami dut s'en apercevoir car il nous emmena dans une petite « bodega » villageoise, où, dans une

pièce au premier étage, nous allions boire du vin et du cognac de l'île, nous gaver de délicieuses « tapas », et de temps à autre avaler une tasse de café brûlant, à l'arome merveilleux. Un « timple », cette petite guitare des Canaries, fut apporté et jusqu'à une heure avancée de la nuit, nous avons chanté. Comme presque tous les Canariens, Topham était un peu musicien et il nous chanta ces belles et nostalgiques « folias » des îles, dont les paroles exaltent la beauté inoubliable des paysages tragiques ou splendides. L'un de nous s'approcha un instant de la fenêtre pour contempler une fois encore l'incomparable paysage lunaire sous le ciel criblé d'étoiles immenses ; sous le petit balcon, autour de notre chauffeur, s'étaient accroupis quelques villageois taciturnes, goûtant religieusement le son de nos voix inexpertes qui se mêlaient — en espagnol, en italien, en français — et invariablement se terminaient par le refrain de « C'est magnifique » !

Nous parlions baignade depuis plusieurs jours. Mais à Arrecife même on ne peut guère prendre que des bains de soleil sur la terrasse du Parador situé face au port de pêche, près du vieux fort du XVII^e relié à la ville par un pont. C'est pourquoi nous avons décidé d'aller au golfe où un lagon intérieur comble un cratère effondré.

Passant près de l'aéroport — les communications avec les autres îles sont journalières — nous réussîmes à éviter de justesse un troupeau de chèvres luisantes et noires qui s'égaillait sur la route. Un petit âne tout seul trottinait vers une maisonnette plaquée au creux d'une coulée grise, battant ses maigres flancs de sa queue. Deux petites filles en cornettes blanches et robes rouges délavées sautillèrent sur la route en nous apercevant. Elles formaient, avec les bosquets de « tuneras » d'un vert cru pustulé de fruits piquants et juteux, nourriture du chameau et dessert du pauvre, une véritable affiche-réclame pour paradis touristique. D'autant que dans le fond, leur père approchait, mollement balancé

sur le dos du chameau familial qui nous observait avec dédain.

Crétée de rouge, noire de corps, la Caldera de Uga nous fascina. Elle est parfaitement circulaire, posée dans un champ de lave noire où séchaient des draps blancs (comme le font nos paysannes dans nos prés) que la femme en sévère robe noire allait arroser.

Répétition géométrique de la précision des champs noirs, la saline de Janubio étincelait d'innombrables miroirs ; les petits tas cristallins avaient exactement la même forme que les collines alentour. C'est là que la route se rétrécit, la montagne devient falaise, car le cratère s'est effondré laissant à nu la déchirure vive sculptée par le vent. Un sentier le contourne, sur la plage noire des enfants jouent mais n'osent s'approcher de l'eau tant elle bouillonne contre les écueils effilés. Ici, un pêcheur tenta de sauver son compagnon — trois fois il plongea, trois fois il le saisit, mais trois fois la mer implacable le lui arracha.

Le sentier, d'un rouge de sang caillé, mène enfin au lagon. Sur cette île, toute de bleus métalliques, de rouge et de noir, l'exquis vert jade de cette nappe d'eau semble un cadeau du ciel. Presque parfaitement ovale, cernée d'une bande de sable presque blanc, son eau glauque inquiète cependant. On s'y plonge comme dans une piscine, mais le fond se dérobe brutalement, sans transition. Des algues visqueuses s'enroulent autour des jambes du nageur, une indicible attraction vers le fond lui serre la gorge. Quelle est sa profondeur ? Les hautes falaises stratifiées de jaunes orangés et d'un rouge sombre pareil à celui du sentier enserrent la plaque verte que le regard ne perce pas.

Et la pêche sous-marine ? Nul endroit ne semble plus indiqué que cette île aux eaux fabuleusement poissonneuses, aux sites saisissants. Des spécialistes belges ont prophétisé que Lanzarote deviendra un des plus grands centres de ce sport sous-marin en océan Atlantique. Ils la conseillent comme lieu idéal pour les prochains championnats du monde. Un jour, près de l'îlot de Lobos, ils

attrapèrent 225 kg de poissons, parmi lesquels vingt mérous de 7 à 20 kg chaque, et cela lorsque, dans d'autres pays, ils considéreraient avoir fait bonne chasse lorsqu'ils sortaient de l'eau deux ou trois spécimens de 10 kg ! Pendant leur court séjour, ils réussirent à attraper quatre cent quarante-cinq pièces, d'un poids total de 2 225 kg !

Il est proposé actuellement de faire construire de petits refuges, sur le type de ceux de montagne, qui permettraient aux passionnés de profiter des meilleurs endroits sans être obligés de retourner à Arrecife pour la nuit.

Au petit restaurant du port, le maire de la Graziosa nous avertit qu'il enverrait la felouque nous chercher à Orsola le lendemain matin... et nous pria d'être à l'heure ! Surprenante recommandation dans la bouche d'un Espagnol.

Nous avons déjà de-ci de-là, glané de bien étranges contes sur l'île Gracieuse et ses sept cents habitants. Ils habitent les deux villages que nous avons aperçus du haut du promontoire basaltique surplombant El Rio, Calita del Selo et Pedro Barba. Leur réputation les veut « propres de corps et d'esprit », industriels, dépourvus de vices. Jamais de querelles, — pas de boissons alcooliques. Et aucun gendarme ni soldat n'a jamais mis pied sur l'île !

Il n'y a ni eau ni arbres sur l'îlot. Isolés du monde moderne par l'océan, ils ont un sens de la communauté très développé. Par exemple, ils sortent toujours en mer par groupe de cinq hommes, librement associés, non pas d'une façon constante, mais selon un choix fait avant chaque sortie de pêche. Le produit de cette pêche commune est intégralement remis à la femme la plus âgée du groupe des cinq familles, qui distribuera les parts : une pour le bateau, une pour les filets, quatre pour les hommes, une pour le mousse — et dans cet ordre ! Le fait que bateau et filets comptent chacun pour une personne est significatif : leur matériel est

toujours impeccable et, après chaque pêche, est remis entre les mains d'un nettoyeur qui, si besoin est, rafraichira la peinture d'un coup de pinceau. Car si leur signe distinctif est le « bleu de chauffe » porté uniformément par tous les hommes, leur fantaisie explose dans les teintes données aux barques éclatantes !

Ce sens communautaire, que l'on trouve aussi dans les vallées du centre de Gran Canaria mais sous une forme adoucie, les a même poussés à instituer une sorte d' « assurance-maladie ». Lorsqu'un homme tombe malade, l'équipage avec lequel il sortait lui verse sa part réglementaire (même si une maladie grave, comme par exemple la tuberculose, qui est fréquente parmi eux, l'immobilise pendant de longues semaines), et de plus chaque homme abandonne une partie de son gain en sa faveur.

L'argent remis à la vieille est distribué par celle-ci, accroupie sur une natte de palmier tressé, entourée par les hommes de l'équipage, ou leurs femmes qui les représentent. Faisant de petits tas, elle remet gravement à chacun son dû. (Cette coutume, qui s'est maintenue jusqu'à nos jours, révèle une affinité étroite avec le matriarcat targui.)

Les insulaires mènent une vie saine, dure, très active. Mais beaucoup de choses nous intriguaient. Par exemple, puisqu'il n'y a ni bois ni matériau de constructions sur leur île, comment construisent-ils leurs maisons ? Là aussi, une vieille et touchante coutume existe.

Lorsque deux jeunes gens de l'île décident de se marier, ils en font part à leurs amis qui, dès cet instant, s'occuperont de leur trouver de quoi bâtir leur maison eux-mêmes, puisqu'ils ne pourront se mettre en ménage avant (certain couple attend depuis treize ans l'achèvement de son foyer !). Le dimanche, les jeunes garçons de l'île traversent le Rio et vont à Lanzarote chercher des pierres et du sable, et les jeunes filles, en groupe, se promènent le long des grèves pour y ramasser le bois rejeté par la mer et qui servira pour les portes, les fenêtres...

Le lendemain matin, nous étions prêts pour le départ à Orsola, lorsque deux femmes s'approchèrent de nous et nous demandèrent de les emmener avec nous à la Gracieuse. Les nouvelles vont vite, même dans une capitale de six mille habitants ! L'une d'elle attendait visiblement une naissance prochaine. Nous nous inquiétâmes : comment se comporterait ce futur citoyen de la Gracieuse dans la jeep du Cabildo, qui devait foncer à toute allure — car nous étions, à notre grande honte, déjà en retard — sur le chemin le plus court, donc le plus mauvais ? Avec un brave sourire, la jeune femme nous assura qu'elle « ne nous ferait pas cela ». Tant mieux. Nous ne pouvions plus qu'espérer que l'habileté du chauffeur égalerait sa gentillesse.

La felouque nous attendait impatiemment au môle d'Orsola, et les trois marins sautèrent aussitôt à bord, leur chapeau — plus petit que ceux portés à Lanzarote, et ceint d'un large ruban noir — crânement posé, les « bleus de chauffe » immaculés, et le sourire large et franc. Nous avons contourné l'extrémité de Lanzarote qui prend ici des allures de pyramide maya et essayé tant bien que mal de garder notre équilibre ; les vagues nous semblaient absolument é-nor-mes ! L'arrivée à Pedro Barba eut comme témoin tous les gosses du village, dont une bonne partie était déjà là depuis une heure, coiffés de l'inévitable chapeau. Ils étaient remarquablement propres.

Dans la petite maison que le maire du village réserve aux hôtes de l'île nous avons dégusté un merveilleux plat de poissons grillés tout juste pêchés et... un café à l'eau de mer filtrée ! Des jeunes filles, aux robes ravaudées mais propres et bien repassées, nous observaient en gloussant, leurs yeux cachés par de magnifiques chevelures brunes. Le maître de maison apparut alors et nous donna comme guide un jeune garçon, prénommé Roque, de petite stature, mais râblé et solide. Une jolie plage n'était pas loin nous avait-on assuré et l'on pouvait s'y baigner, même en bikini !

Roque en tête, nous sommes donc partis explorer

notre île Gracieuse, qui nous charmaient tant par avance !

Des dunes de sable doré s'étirent voluptueusement jusqu'à la frange d'écume qui laissait sur la plage déserte des coquillages aux formes étranges, aux douces teintes nacrées. Des carapaces de petits crustacés desséchés s'écrasaient sous nos pas. Roque s'installa commodément et nous laissa nous ébattre dans l'eau tiédie par le soleil fulgurant sans nous lâcher des yeux. La falaise de Lanzarote jetait son ombre par-dessus le Rio étroit.

Très loin là-haut, sur la crête d'une dune, une femme portait un échafaudage de buissons secs, un homme guidait par la bride un chameau récalcitrant... Pour qui ne connaît pas le désert, l'île est un ersatz très acceptable : sur des kilomètres ne s'étendent que dunes et plaines pierreuses, coupées parfois par le sentier bordé de buissons épineux que nous avons emprunté pour nous rendre à la plage noire, face à la paroi granitique et inabordable de Montana Clara.

Anglais et Français s'arrêtaient jadis à la Gracieuse pour réparer leurs bateaux et les préparer pour de longs voyages atlantiques. Des sentinelles surveillaient du haut du volcan d'Armida l'océan et lorsqu'apparaissait une voile espagnole, les corsaires montés sur les bateaux qu'ils construisaient là (ils avaient dressé de véritables chantiers où ils apportaient le bois de leur pays) les attaquaient. Ils allaient aussi à Fuerteventura et à Lanzarote bien entendu, dérobaient le bétail et pillaient systématiquement toutes les maisons, ainsi que les bateaux qui faisaient la navette entre les îles puis, les cales remplies, cinglaient vers les Indes. Mais, souvent, les habitants de Lanzarote profitaient de la nuit pour voler les braques et, à leur tour, faire main basse sur tout ce qui était à leur portée.

Plus loin encore, s'élève Alegranza, entourée de profondes eaux d'un bleu presque noir où l'on pêche le meilleur poisson de ces îles. Ce n'est qu'un seul volcan de deux cent cinquante-six mètres de haut, dont le cratère central profond de deux cents mètres est entouré de cônes éruptifs plus récents, Montaña Lobos, Morro

de las Atalayas, et Morro Rospadura qui s'élèvent au-dessus de ses flancs basaltiques. Sur sa surface pierreuse et couverte de lave, quatre familles ont défriché quelques maigres champs où pousse un peu de maïs, un peu d'orge, quelques pommes de terre. Leurs chèvres et leurs moutons disputent aux lièvres l'herbe rare mais exceptionnellement nourrissante, et des chats sauvages sont tapis dans les anfractuosités des rochers. Au nord, les pentes du volcan meurent en petites plages formées par les débris microscopiques de coquillages, et Punta Mosegos est le point le plus septentrional de tout l'archipel.

Pour accéder à Alegranza, qui appartient à Manuel Jordán Franchy qu'un soir nous avons rencontré au restaurant du port, il faut pénétrer dans une grotte où nichent des palombes sauvages. L'embarcation y glisse entre des parois hautes de dix mètres et aboutit à une ravissante baie bordée d'une plage tricolore : cendres noires, coquillages rouges, sable blanc. Des par-delas, ces oiseaux de mer gras et lourds dont les pirates européens de la Graziosa employaient la graisse pour imprégner leurs cordages, y laissent la trace de leurs hautes pattes rouges...

Nous nous trouvions à la Playa de Las Conchas, où la mer se jette si furieusement à l'assaut de la plage cendrée que seul Roque s'est baigné ; le couchant ombrait de teintes douces et inattendues les trois cônes solitaires de l'île Gracieuse qu'il nous fallait quitter bientôt, car la felouque sûrement attendait déjà au môle. Une heure de marche nous permit de goûter encore l'intense paix de bout du monde qui règne ici.

Même un nouveau verre de café à l'eau de mer, qui nous fut servi dans la petite bâtisse blanche par la jeune femme sérieuse et vêtue de bleu, ne put amoindrir l'élan presque tendre que nous éprouvions pour la Gracieuse. Lorsque la felouque contourna la pyramide aux reflets métalliques, nous nous sommes jurés d'y retourner. Et pour nous consoler, nous avons photographié Roque et l'équipage sous toutes les coutures...

Lorsque l'heure de quitter l'île fut venue, Topham et des jeunes de l'île, étudiants de la Laguna en vacances, qui avaient passé la dernière soirée avec nous, nous accompagnèrent au quai ; les lumières d'Arrecife clignotaient, sur la jetée des hommes et des femmes se hâtaient vers le bateau blanc. De temps à autre, le capitaine, dont l'uniforme défraîchi avait du mal à contenir les formes rebondies, apparaissait sur la passerelle et balayait d'un œil globuleux la foule et la jetée.

Nous avons beau crâner, l'adieu à l'île, ressurgie de ses cendres, et à son peuple réservé — et pourtant généreux pour celui qui sait s'en faire un ami — nous peinait sincèrement. Une dernière promenade nous avait menés à la lagune de San Ginès, jusqu'à la grande sèche-rie de poisson flanquée d'une saline. Et puisque rien ici ne ressemble à autre part, une immense volière y était remplie de colombes endormies sous la lune et une petite mare hébergeait des canards.

Lorsque le bateau eut viré et pris sa course vers Gran Canaria et que nos amis ne furent plus qu'un petit groupe noir sur une jetée blanche, nous avons pensé que le lendemain des colombes blanches s'éveilleraient, que les ailes des moulins continueraient à tourner, poussées par le « levante », et que, peut-être, l'île du Dragon à Cent Têtes nous attendrait...

TROISIEME PARTIE

D'OU VIENNENT LES GUANCHES ?

CHAPITRE PREMIER

L'HOMME DE CRO-MAGNON AUX CANARIES ?

UN brave petit curé de campagne, qui se promenait un jour parmi les rocs basaltiques et déchiquetés de l'île de Fer, découvrit d'étranges signes gravés le long d'une énorme paroi rocheuse, très isolée des centres habités et surplombant la mer.

Il crut tout d'abord à un hasard de la nature, mais lorsqu'il vit que certains signes se répétaient sur des surfaces sur lesquelles aucun indice d'érosion n'était visible, il pensa à la main de l'homme. Il découvrit en plus aux pieds de cette falaise de grosses pierres taillées qui formaient comme un cercle de sièges. Dans de petites grottes adjacentes il trouva quelques fragments de poteries, des ossements et des restes de foyers. Il s'agissait donc vraisemblablement d'un centre de vie des anciens autochtones.

Le bon curé soupçonna que quelque chose d'important se cachait sous ces signes bizarres. Il ne pouvait cependant s'imaginer qu'il avait découvert la première page d'une bibliothèque rupestre guanche qui allait prouver par la suite que les insulaires des Canaries avaient connu l'écriture et que, par cette écriture, on parviendrait aussi à connaître la langue de ce peuple.

D'autres inscriptions furent ensuite trouvées à l'île de la Palma et à l'île de la Grande Canarie.

La grande variété des signes retrouvés devait intri-

guer les épigraphistes pendant près d'un siècle. Ce n'est que récemment qu'on est parvenu, par des méthodes scientifiques, à grouper les signes différents d'après leur analogie alphabétique et à obtenir ainsi un premier résultat sur la voie de leur classement. De là, on a commencé un patient travail comparatif pour rattacher ces groupes d'inscriptions aux alphabets anciens déjà déchiffrés. Le canariologue autrichien Prof. Dominique Wolfel consacra la plus grande partie de sa vie à cette tâche. Il parvint à constituer un véritable corpus qu'il appela *Monumenta linguæ canariæ*. Malheureusement aucune subvention adéquate ni aucun éditeur n'ont permis jusqu'à l'heure actuelle la publication de cet ouvrage capital pour une connaissance plus complète de l'écriture canarienne.

Ses études comparées l'ont amené à reconnaître quatre sortes d'écriture que l'on aurait pu directement relier à d'autres en dehors des îles Canaries.

Le premier type se compose de spirales, sillons, lignes courbes, cercles et méandres que l'on retrouve assez fréquemment dans les inscriptions de l'âge du bronze en Europe occidentale et en Scandinavie, de même que dans certains pétroglyphes sahariens. Il s'agit surtout des inscriptions de Belmaco, dans l'île de La Palma, étudiées et récemment publiées par l'archéologue espagnol Luis Diego Cuscoy. On pourrait y voir des idéogrammes cabalistiques ayant peut-être une signification culturelle. La présence dans le même groupe d'inscriptions de certaines figures zoomorphes laisserait supposer une tentative de symboliser les principaux éléments qui étaient la base même de la vie purement pastorale des insulaires palmériens.

Le second type, ce sont des signes quelque peu mystérieux — dont un avec des traits parallèles horizontaux qui traversent un bâton central et vertical — des demi-spirales et des croissants et qui présentent cependant une étrange analogie avec des graffitis ligures, découverts dans les vallées italiennes de « Le Meraviglie » et de « Fontanalba ». Les archéologues italiens

ont d'ailleurs supposé qu'il s'agissait là d'inscriptions rupestres d'origine libyque, avec des signes phonétiques appartenant à cette ancienne langue saharienne et transmis aux ligures néolithiques par les Ibères.

Le troisième type, ce sont des signes alphabétiques directement identifiables avec l'écriture ancienne libyque.

Un quatrième type, dont la présence aux Iles Canaries est quelque peu étonnante, est fait de signes idéographiques qui sont très proches ou même identiques à ceux de l'ancienne écriture crétoise. Quelques autres signes idéographiques pourraient rappeler les pétroglyphes de la Haute-Egypte où sont reconnaissables des barques nilotes.

Ce que l'on n'a pas encore réussi à savoir c'est si les anciens insulaires des Canaries écrivaient couramment l'ancien libyque, qui paraît être malgré tout l'écriture fondamentale, ou si ces inscriptions rupestres ont été gravées sur les rocs des îles par les membres des équipages phéniciens et plus tard puniques qui se rendaient régulièrement aux Canaries pour y charger les produits de la pourpre. Cela expliquerait aussi la présence des signes crétois étant donné le nombre d'Egéens et de Philiens embarqués sur la flotte marchande de Tyr.

Pour ce qui est de la langue parlée nous savons sans équivoque possible que les Canariens parlaient différents dialectes issus d'une même langue commune à tous les insulaires, mais qu'à l'époque de la conquête ces différenciations étaient si marquées d'île en île que les insulaires ne se comprenaient presque plus entre eux.

Que ces dialectes dérivèrent tous d'une même langue mère apparut vite comme évident aux chroniqueurs de la conquête et aux quelques prêtres à l'âme de chercheurs qui commencèrent à recueillir un peu de vocabulaire indigène. Ils s'aperçurent que l'analogie des mots employés dans chaque île pour déterminer un même objet ainsi que leur racine, leur étymologie et la cons-

truction des phrases prouvaient une source commune. Mais quelle était cette source ?

Pendant des siècles et des siècles nombre d'historiens et de linguistes entreprirent de la déterminer, et leurs tentatives se heurtèrent toutes à un écueil apparemment infranchissable. En effet, les chercheurs qui tâtonnaient dans diverses langues étaient brouillés de plus en plus par les théories des partisans de l'Atlantide qui attribuaient automatiquement à la langue canarienne une étroite parenté avec les anciennes langues améro-indiennes.

Les déductions du savant consul français Berthelot devaient ramener les recherches sur leur véritable terrain scientifique. C'était du côté de l'Afrique et non de l'Amérique qu'il fallait chercher. La découverte des origines linguistiques aurait fatalement fait découler la découverte des origines géographiques et ethniques des Canariens, étant donné que la langue mère propre à tous les insulaires prouvait la filiation à une civilisation commune. Les modifications dialectales devaient être attribuées à l'état d'isolement dans lequel avaient vécu les insulaires depuis le peuplement de l'archipel ainsi qu'au manque de communications entre les îles. Le nombre de siècles — se chiffrant par millénaires — qui doivent s'être écoulés depuis la première migration et la conquête par les Européens, justifie encore davantage ces altérations linguistiques par rapport à la langue mère.

Berthelot réussit à collectionner plus de mille mots canariens, pêchés un peu partout dans les chroniques de l'époque de la conquête et dans les manuscrits des voyageurs précédents. Il établit ainsi un glossaire, composé de deux cents substantifs, trente-huit noms de nombres, quatre cent soixante-sept noms de lieux et deux cent quarante-deux noms propres. Se penchant sérieusement sur ce recueil initial, mais très consistant, les linguistes purent entre le XIX^e et le XX^e siècle poursuivre, leurs études comparées. Après cinq siècles d'incertitude et de suppositions le plus souvent fantaisistes et osées,

nous sommes à l'heure actuelle parvenus à établir que la langue mystérieuse parlée par les anciens insulaires des îles Canaries était une langue hamito-sémitique issue du libyen et apparentée donc par filiation à certains dialectes berbères d'Afrique du Nord et du Sahara.

L'ethnographie comparée et l'anthropologie venaient confirmer, en partie, les théories linguistiques et l'origine libyco-berbère des guanches semblait par là pleinement reconnue.

Au début l'examen des crânes et des momies guanches amenait l'anthropologue Verneau à reconnaître à la première des quatre couches ethniques canariennes une origine Cro-Magnon, ce qui pourrait faire songer à un substratum archaïque indigène d'origine paléolithique, précédant toutes les autres cultures canariennes superposées.

La théorie de Verneau suivant laquelle les hommes de Cro-Magnon auraient fait des Canaries leur dernière étape dans leur grande migration du centre de l'Europe occidentale vers l'Afrique, trouva un écho dans celle de Wolfel, qui reconnaît que c'est cette même race qui a constitué la première couche culturelle des îles, celle de la pierre polie et des habitats troglodytes. L'anthropologie française avait déjà admis cette possibilité et elle avait reconnu notamment le parallèle entre les Cro-Magnon de l'Afrique du Nord et ceux de l'archipel Canarien.

A la suite de longues recherches, Boule, Vallois et Verneau se sont rencontrés pour admettre que les squelettes fossiles trouvés en 1928-29 par Arambourg, dans l'abri sous roche de Afalou, au sud de Bougie, sont à rattacher au type de Mechta-el-Arbi. Ce dernier présente des ressemblances indiscutables avec l'homme de Cro-Magnon, dans le squelette de membres et, surtout, dans l'index céphalique.

En 1935, R. Vaufray, dans une note publiée dans « L'Anthropologie », faisait écho à son tour à la théorie de Verneau et réaffirmait la liaison directe entre le type

Cro-Magnon d'Afrique du Nord et celui des îles Canaries, le deuxième apparenté au premier. Vaufrey ajouta en outre que l'occupation des Canaries par les premiers cromagnoides ne pouvait être considérée comme antérieure à la période holocène.

C'est une pointe perdue des troglodytes magdaleniens qui aurait poussé, d'après la théorie de Verneau, jusqu'aux Canaries alors inhabitées. Nous ignorons comment ils ont pu y arriver et en quel nombre et même si la première parution de l'homme dans l'archipel est due vraiment à ces Cro-Magnon d'Afrique du Nord et si ce sont eux qui ont formé la première couche ethnique proto-guanche cavernicole. On ne pourrait, dans le cas où cette théorie serait exacte, que regretter le pouvoir abrutissant que les conditions du milieu paraissent avoir exercé sur eux qui, de grands artistes riches en génie inventif qu'ils étaient, ont reculé, oubliant tout de leur stade précédent pour retomber dans une existence animale et insignifiante.

Ce n'est plus par supposition et par vague théorie que l'on aborde cependant la présence aux îles Canaries de la deuxième couche ethnique, la néolithique et qui a d'ailleurs procédé à « la néolithisation » intégrale de l'archipel. Cette migration, relativement tardive par rapport au substratum cro-magnoïde, et qui paraît être d'ailleurs une suite des vagues de peuplement échelonnées sur des siècles nombreux, a été une branche des anciennes civilisations néolithiques méditerranéennes, dont le foyer originaire étaient la vallée du Nil, la Palestine, la Syrie et la Mésopotamie.

Ces mêmes civilisations qui, entre le septième et le troisième millénaires avant Jésus-Christ devaient couvrir presque entièrement les trois rivages asiatique, africain et européen de la Méditerranée, ainsi que les îles égéennes, la Sicile, Malte, la Sardaigne, la Corse et les Baléares, étaient probablement celles de peuples de souches ouralo-altaïque (ou turanienne) dont l'anthropologue italien Sergi (auquel se sont ralliés la plupart des

savants modernes) voit s'avancer en deux directions la vague migratoire. En seraient issus : les Libyens (dont une survivance certaine est celle des Touareg actuels), les Ibères (dont une survivance extrême, mais mélangée d'autres éléments, pourrait être représentée par les basques actuels), les Ligures et les Sicanes (ces deux derniers étroitement et indiscutablement apparentés).

Pour mieux saisir les origines des principaux aspects de la culture néolithique canarienne, il n'est pas inutile de jeter un regard sur ces peuples méditerranéens qui tiennent le fil conducteur. Le plus passionnant et le plus mystérieux est sans doute celui des Libyens.

CHAPITRE II

LE PEUPEMENT NEOLITHIQUE

AVEC l'introduction de la culture néolithique en Afrique du Nord, le Sahara septentrional devient, au point de vue ethnique et par conséquent anthropologique, une plaque tournante africo-méditerranéenne. C'est là que commence l'histoire de l'Afrique du Nord, témoignée par des inscriptions, mentionnant des peuples venus de la mer (d'après la tradition égyptienne) et des négroïdes venant du sud (d'après la tradition classique) et dont l'histoire s'identifie ainsi progressivement avec l'histoire des Libyens proprement dits.

De ces inscriptions, qui ouvrent une nouvelle page du cycle de la vie humaine nord-africaine, la plus ancienne et peut-être même la plus importante, est celle de la stèle de Kharnak et d'autres monuments égyptiens de la XIV^e dynastie (environ 1 400 ans av. Jésus-Christ) où sont cités et représentés parmi de nouveaux envahisseurs de la vallée du Nil, des Libyens aux cheveux blonds et à la pigmentation claire, appelés « lebù » et qui étaient guidés par un roi du nom de Maourmonion. Après les Egyptiens pharaoniques, qui, pendant plus d'un millénaire, devaient garder des relations très suivies avec les Libyens, presque tous les grands chroniqueurs classiques grecs et romains traitent le sujet libyen. Nous pouvons puiser notamment aux documents

d'Hérodote ou de Strabon, de Diodore de Sicile ou de Pausanias, de Ptolémée ou de Plutarque ou encore de Pomponio Mela. Mais combien de points obscurs, de mystères et de problèmes passionnants renferment l'histoire de ce peuple nord-africain qui a été le seul à vanter une civilisation du désert et une tradition ininterrompue de liberté et de fierté, pas encore éteinte ! Ce sont ces Libyens qui ont donné à l'Égypte le plus haut de ses dieux, le dieu-soleil Ammon à tête de bélier. Ce sont eux qui ont donné à la mythologie phénicienne la déesse Tanit dont le culte était en grand honneur à Carthage.

Dans le premier millénaire av. Jésus-Christ, lorsque les premiers Tyriens débarquèrent en Tunisie et posèrent les pierres de cette ville qui aurait dû devenir la reine des mers la plus redoutable, une des plus pures peuplades libyennes s'était établie de façon sédentaire à mille kilomètres à l'intérieur du Sahara, au Fezzan. C'étaient les Garamantes légendaires, fougueux conducteurs de chars de guerre et de rapides destriers, représentés sur tant de gravures rupestres sahariennes. Les vestiges de ces Garamantes, qui gisaient sous les sables de l'oued El-Agial et de la cuvette de Djermà, ont été finalement restitués à la lumière par les fouilles des missions archéologiques italiennes de ces dernières décades. On a libéré des dunes des habitats en pierre, des stèles et des nécropoles monumentales d'où furent exhumés les crânes et les squelettes qui permirent à l'anthropologue Sergi de classer deux des quatre groupes reconnus comme étant de type dolicocephale de souche Cro-Magnon.

La parution de la plus ancienne langue écrite nord-africaine, l'ancien libyque, remonte aussi à l'époque de la civilisation garamante. Quoique son curieux alphabet géométrique soit connu dans la valeur de ses vingt-neuf lettres, les nombreux linguistes et épigraphistes modernes qui se sont penchés sur cette langue ne sont pas encore parvenus à l'interpréter. Pourtant, pour étrange que cela paraisse, l'ancien libyque est toujours une

langue vivante, car elle est parlée et écrite par les Touareg actuels, dans une forme glottologique très altérée et transformée par rapport à l'originale, le « tfinagh ». D'ailleurs la classe aristocratique targuie paraît être d'ascendance garamante assez directe.

Malgré cela et malgré le nombre impressionnant d'inscriptions bilingues libyco-puniques découvertes et toujours à l'étude en France, aucun essai comparé n'a donné de résultats positifs. L'espoir que le berbérologue italien Beguinot nourrissait, après avoir découvert lui-même plus de deux cents textes épigraphiques, de traduire l'ancien libyque en berbère moderne, s'est évaporé à la suite des arguments contraires apportés par le sévère savant berbérologue français André Basset.

Ceux que cet énigme linguistique passionne continuent à tâtonner, quoique l'on croie de plus en plus utile, du moins pour ce qui concerne l'alphabet, de se rapprocher des conclusions émises par l'éminent épigraphiste anglais A. Evans faisant dériver l'ancien libyque de la première écriture crétoise. D'ailleurs les relations millénaires intervenues entre les peuples égéens et les Libyens, qui empruntèrent aux premiers l'art perfectionné de la fabrication et de la décoration des céramiques et de l'armurerie, sont bien connues.

Le long du rivage européen, s'étaient installés, face à leurs cousins libyens, les Ibères et les Ligures. Sur de hauts plateaux arides et ensoleillés, sur les hauteurs abruptes des montagnes qui dominaient la côte méditerranéenne des Pyrénées jusqu'aux Colonnes d'Hercule, des tribus de chasseurs, débarquées d'Afrique du Nord, s'étaient éparpillées et établies. Elles avaient des noms différents, mais la plus redoutable, étant donné leur esprit fanatiquement guerrier, était celle des Ibères, qui devaient ensuite laisser leur nom à toute la péninsule.

Aidés par la stabilisation d'un climat tempéré, ils furent les premiers habitants de l'Espagne préhistorique, à vivre dans des maisons en pierres et en terre séchée, dédaignant la vie troglodyte de leur prédéces-

seurs magdaléniens. Apportant d'Orient les premiers rudiments de la culture néolithique, ceux d'entre eux qui préféraient les paisibles occupations agrestes à la vie mouvementée et violente des chasseurs, défrichèrent les terres encore vierges de Catalogne, de Castille et d'Andalousie pour y cultiver l'orge et le millet. D'autres travaillaient la pierre dure des montagnes, dont ils façonnaient des ustensiles agricoles et domestiques à l'aide d'un outillage lithique minuscule.

Pour la chasse ils s'armaient d'arcs et de flèches à pointes de silex, pour le combat de haches en pierre, de massues et de courts javelots, et se protégeaient alors par un bouclier rond lié au bras gauche. Leurs cibles préférées étaient les cerfs contre lesquels ils organisaient de véritables battues en commun. Certains se consacraient à l'élevage et erraient sur les hauts plateaux avec leurs troupeaux tout comme les bergers que l'on rencontre aujourd'hui couverts de peaux de brebis, un long bâton à la main, suivant sur les maigres pâturages de la « meseta » leurs chèvres et leurs moutons dirigés par les aboiements d'un chien. (Le chien a été d'ailleurs le seul animal domestique introduit en Espagne par les Ibères aux temps néolithiques.)

Très fiers, aimant la liberté, ils ne toléraient aucun commandement, aucune autorité en temps de paix. Ce n'est qu'en cas de danger extérieur qu'ils choisissaient parmi les plus vaillants guerriers celui qui serait leur chef. De caractère brutal et rusé, ils étaient craints et connus parmi tous les Méditerranéens pour leur agressivité et leur manque d'hospitalité vis-à-vis des étrangers. Chacun de leurs villages était en lui-même, par sa position naturelle et les fossés et palissades qui le cernaient, une petite citadelle.

Leurs maisons présentaient presque toutes un plan géométrique. Il y en avait de complètement circulaires, d'ovaloïdes et d'autres encore en forme de croix grecque, dont chaque saillie formait une petite pièce. Ils dormaient sur des peaux de bête non tannées, souvent de mouton, et s'en couvraient. Un vêtement très sem-

blable au « tamarco » des Canariens, les couvrait le jour et tout comme les Libyens et les insulaires de Lanzarote et de Fuerteventura, ils s'ornaient la tête de plumes. Les femmes étaient vêtues de longues tuniques serrées à la taille par une ceinture en cuir.

Privés de tout sens de l'organisation, aucune activité commerciale ou industrielle, ne serait-ce que sous forme embryonnaire, n'a existé chez eux. Encore moins ont-ils jeté les bases d'une société, avec des lois morales et civiques, à l'exemple des Libyens.

Cependant ils n'étaient pas dépourvus d'imagination artistique. Des Pyrénées à la Sierra Morena, ils ont peint, sur les parois de grottes, les scènes plus saisissantes de leur vie de chasse, où se groupent des chevaux, des taureaux et des cerfs avec les hommes et les femmes de leur époque, dans des figurations qui rappellent de près les gravures et certaines peintures schématisées néolithiques du Sahara et d'Afrique du Nord. Si la valeur artistique de ces dessins sur roche est loin d'atteindre le merveilleux degré de l'art magdalénien, il n'en est pas moins vrai qu'ils nous ont laissé là un témoignage fidèle et vivant de leur existence.

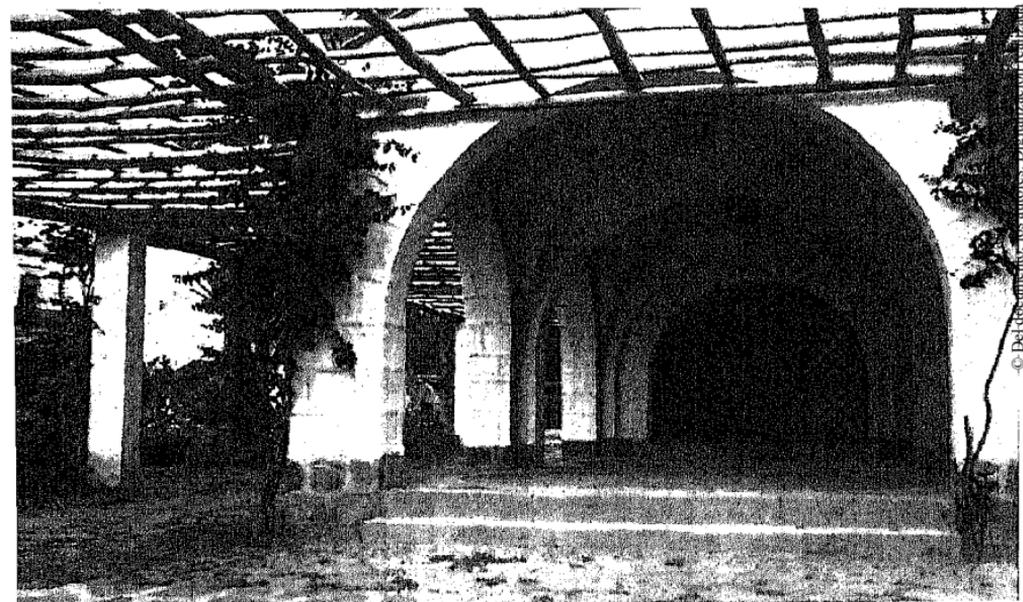
Leur esprit créateur s'est montré avec éclat dans la vannerie et dans la céramique. Pendant que les hommes partaient dans les bois à la recherche de gibier ou descendaient sur les côtes pour ramasser moules et escargots, les femmes ibériques fabriquaient les récipients dont elles avaient besoin. Elles tressaient des paniers pour différents usages. De leurs formes originales qui devaient être imitées plus tard par les potiers, d'où sortit le plus célèbre et typique exemplaire de la céramique péninsulaire, le vase campaniforme. Pour conserver l'eau et le lait, elles faisaient cuire à la flamme du foyer domestique des cruches en terre, généralement assez grossières et nues. Pourtant, lorsque s'éveillait en elles le goût esthétique et l'envie de « faire quelque chose de beau », elles savaient travailler la terre brute et se servir habilement de leurs doigts et de leurs légers poinçons pour créer des céramiques remarquablement façon-



Jeune fille de Lanzarote en costume insulaire.



Chapelle isolée dans un paysage typiquement volcanique dans l'île de Lanzarote.



Patio d'une villa canarienne de style colonial.

© Del'Ucc ammirato, nos auteurs et photographes ont tenu à honorer par ULP.G.C.

nées et décorées qui gagnèrent une place respectable parmi les poteries néolithiques. Cette céramique ibérique suivit un cycle évolutif constant, notamment dans la variété et le genre des thèmes décoratifs, recevant des apports continuels de l'art égéen et des peuples pélasgiques, jusqu'à atteindre, au cours du premier millénaire avant Jésus-Christ, une perfection de style permettant de la confondre souvent avec l'authentique céramique mycénéenne.

Tout comme les Libyens, les Ligures et les Canariens, les Ibères ensevelissaient leurs morts dans des grottes funéraires et dans des tombes creusées dans le sol, mais revêtues de dalles. Leur langue paraît avoir été très proche de la langue libyenne et ils adoptèrent aussi par la suite le même genre d'écriture. Elle aussi résista aux tentatives des épigraphistes, qui n'ont pu encore donner une signification valable aux mots formés avec les lettres de cet étrange et primitif alphabet.

Dans le midi de la France et dans l'Italie nord-occidentale, se trouvaient à la même époque ces Ligures dont les origines et l'aire de diffusion géographique ont donné lieu à bien des controverses. Une des théories les mieux accréditées est celle qui veut qu'ils soient parmi les populations indigènes les plus archaïques de l'Europe sud-occidentale et celle dans laquelle l'unité néolithique méditerranéenne a trouvé son meilleur support. On prétend d'ailleurs qu'ils se trouvaient déjà en Europe, la péninsule ibérique incluse, à l'arrivée des Ibères.

C'est à un hasard heureux et assez récent que l'anthropologie doit ses plus sérieuses connaissances sur ce peuple lointain qui a habité notre sol pendant des millénaires. La chance favorisa un beau jour du dernier siècle deux chercheurs italiens qui se promenaient tranquillement dans une belle vallée de Ligurie. Apercevant une ouverture dans la colline, ils y pénétrèrent et parmi toutes sortes de cailloux et de branchages humides, se trouvèrent face à l'entrée d'une caverne dont ils ne voyaient pas le fond. Ce n'était que l'antichambre d'un

ensemble de boyaux et de grottes au sol irrégulier et boueux jonchés des restes d'un grand foyer de vie humaine néolithique.

Une fois découverte, cette importante station préhistorique, nommée « Delle arene candida », fut soigneusement étudiée. La découverte la plus importante fut celle de plusieurs dizaines de squelettes qui, sortis de leur nécropole et étudiés aux laboratoires, permirent aux préhistoriens italiens de fixer le caractère dolico-céphale de ces premiers habitants de la Ligurie (abstraction faite de la race négroïde de Grimaldi qui, après s'être établie en Ligurie bien avant nos Ligures, n'a pas laissé de traces durables de son cycle de vie aurignacienne, totalement éteinte au paléolithique supérieur).

Ces Ligures, dont les manifestations ont à peine effleuré le néolithique, n'ont connu les métaux et l'art du bâtiment même le plus rudimentaire, telles que des cabanes sur pilotis, que lorsque d'autres vagues d'étrangers sont venues les introduire chez eux, inaugurant l'âge du bronze et beaucoup plus tard celui du fer.

Ils devaient mener une existence très dure et le milieu défavorable, avec ses impérieuses nécessités alimentaires, ne devait pas être très propice à l'épanouissement de leur sensibilité. Tatoués en rouge comme les magdaléniens de la Dordogne, les Guanches des Canaries ou les Peaux-rouges d'Amérique, semblables à de grosses bêtes fauves se tenant sur deux pattes, couverts de peaux de bête et brandissant, menaçants, des haches en pierre et des frondes puissantes, les Ligures hantaient les forêts et les bords des torrents à la recherche d'ours, de loups et de sangliers. La nature des lieux était alors beaucoup plus sauvage que l'actuelle, car les plantes qui, aujourd'hui, en font le charme, l'olivier, la vigne et les agrumes ne s'y trouvaient pas alors.

Ils communiquaient d'un sommet à l'autre par des cris et des sifflements et signalaient l'endroit où avait lieu une chasse heureuse par des colonnes de fumée. Sur ces feux qu'ils allumaient dans les clairières ou sur le rivage de la mer, ils rôtissaient les chairs fraîches des

bêtes et, après le repas, abandonnaient les ossements, près des cendres pour remonter vers leurs cavernes en traînant les peaux. Leurs femmes les grattaient, les faisaient sécher, les coupaient et les cousaient pour en faire des nattes et des vêtements.

Ils complétaient leur menu par des baies et des glands sauvages, des fruits de mer et des poissons qu'ils pêchaient à l'hameçon, ainsi que d'une sorte de polenta qu'ils confectionnaient avec de la farine de céréales, comme de l'orge ou du seigle. Pourtant aucune trace de travaux agricoles n'a été retrouvée — ce qui laisse supposer qu'ils étaient incompetents en cette matière. Par contre ils étaient pasteurs et gardaient dans les vallées des troupeaux de bovidés, de chèvres et de brebis. Ils furent aussi les premiers Italiens et Français à connaître le chien et à l'accepter comme ami.

Ils fabriquaient de la vaisselle et des récipients d'utilité domestique, pétrissaient l'argile et le sable avec de l'eau, formaient l'objet à la main et en décoraient la surface avec des lignes et des rainures très simples à l'aide de petits coquillages, d'arêtes de poissons ou de burins. Plus rarement, ils incisaient des dessins plus étudiés, en utilisant des tampons. La cuisson était effectuée par la pose directe de l'objet sur le feu. Du bois ils faisaient des manches pour beaucoup d'objets domestiques et d'armes, surtout des poignards.

Ils apprirent aussi à polir les pierres de travail et leurs armes en silex. L'emploi du triton comme corne pour appeler les troupeaux ou pour assembler les gens de la tribu était commun chez eux. Mais l'objet le plus étrange et de provenance mystérieuse qu'ils ont largement utilisé a été la « pintadera », tampon en pierre ou argile triangulaire, carré ou circulaire, à motifs très variés qui servaient pour le tatouage à fleur de peau. Ces tampons portant des dessins pour la plupart géométriques étaient identiques à ceux des Guanches des Canaries et des Indiens d'Amérique ! Hasard fortuit de l'invention humaine ou relation transocéanienne à l'époque préhistorique ? Nul ne saurait le dire jusqu'à présent.

Cette vague de néolithisation « ancienne » qui a unifié la culture préhistorique des premiers peuples méditerranéens, aurait employé environ 4 000 ans pour progresser du Moyen-Orient et de l'Égypte, d'où elle est originaire, jusqu'aux îles Canaries, son étape ultime.

En effet, si l'on accepte comme point de départ l'industrie néolithique de Jéricho, découverte récemment, ainsi que celle de Jarmo, au nord-est de la Mésopotamie, l'analyse — (au carbone 14) — du matériel exhumé indique 6 700 ans avant notre ère, ce qui recule de presque trois millénaires la naissance du néolithique ancien, située jusque-là vers l'an 4 300 av. Jésus-Christ (selon le foyer de Fayoun en Égypte, et le premier foyer d'une peuplade hamitique de Négadah, en Haute-Égypte).

Par ailleurs, grâce aux travaux des spécialistes français, Valois, Balout, Vaufrey et des archéologues espagnols Bosch-Gimpera, Pericot et Martínez Santo-Olalla, on sait avec certitude que la première manifestation du néolithique ancien commune à l'Afrique du Nord et au Levant espagnol — appelé par simplification « ibéromaurisienne » — ne remonte pas au-delà du troisième millénaire. Étant donné que, de cette vague, s'est vraisemblablement détachée la branche atlantique qui devait « néolithiser » les Canaries, le peuplement canarien de provenance africaine ne peut donc se placer avant ce millénaire.

Où sont maintenant les éléments de comparaison proprement ethnographiques qui nous permettent de supposer ce deuxième peuplement des Îles Fortunées, contemporain et dérivé de l'ancienne civilisation néolithique méditerranéenne ? Les étranges inscriptions et gravures rupestres de Hierro, La Palma et Gran Canaria pointaient vers l'Afrique et vers l'Orient, mais par les analogies frappantes entre la civilisation pastorale canarienne et les peuples précités, on est amené par déduction logique, à retrouver les véritables ancêtres de ces insulaires.

(Il y a là de quoi douter sérieusement des théories

qui voient dans les Guanches les survivants de l'Atlantide ! Et pourtant... l'Atlantide n'est pas qu'une légende ! De même que toute la littérature mythologique et épique grecque, qui recélait toujours des vérités historiques, le fameux dialogue platonicien a su décrire de façon palpitante un grand peuple d'Extrême-Occident disparu et qui a vraiment vécu, là où — comme par une ironie du destin — les partisans acharnés de l'existence de l'Atlantide n'ont presque jamais regardé... Mais cela est une autre question...)

Les objets usuels et les faits de la vie matérielle canarienne trouvent facilement et abondamment leurs points de comparaison tout d'abord en Méditerranée orientale. Les villages néolithiques du lac Moeris, en Basse-Egypte, ont révélé un stade de civilisation en tout similaire à celui des îles Canaries. Ces primitifs égyptiens, de souche hamitique donc africaine, taillaient les haches en silex et en pierre polie (ces dernières manquant aux Canaries), fabriquaient une céramique grossière non décorée (comme une première typologie de Lanzarote, Fuerteventura et Ténérife), avaient domestiqué le porc, la chèvre et le bœuf, se nourrissaient aussi de poissons et de fruits de mer, labouraient la terre avec des pics et des socs de charrue en corne et en silex, semailent le blé et l'orge, moissonnaient avec des faucilles en silex et conservaient les grains dans des silos, en partie creusés à même le sol.

Les néolithiques de Négadah offraient, de plus, des sépultures telles que des fosses communes et individuelles, ovales ou rondes, surmontées d'un tumulus circulaire et concentrées en vastes nécropoles, très proches de celles de Gran Canaria. D'après Alex. Moret (1), il est probable qu'une vague de cette civilisation soit partie de la vallée du Nil avant le cinquième millénaire et se soit propagée, par l'Afrique du Nord, à l'Ibérie et au reste du monde méditerranéen, jusqu'aux îles Canaries.

(1) Alex. MORET : *Histoire Ancienne de l'Orient*, Paris, 1936.

La station néolithique de Yarmuk, au sud du lac de Tibériade, a donné les mêmes pointes de flèches frustes, lames en silex, haches taillées avec polissage partiel, tranchets en pierre pour le travail du bois (genre de petits rabots) que ceux des îles Canaries, notamment les instruments d'obsidienne, ce minéral volcanique qui remplaça souvent aux îles le silex.

Les historiens anciens qui parlent des îles Canaries utilisent fréquemment le terme « tabona », lorsqu'ils veulent désigner un objet lithique indigène spécial. Tous sont cependant d'accord pour dire qu'il s'agit d'un couteau, ou lame tranchante, obtenu avec des éclats d'obsidienne ou de basalte, dont l'usage était très répandu chez les Guanches. Cela ne peut pas étonner si l'on songe que, dans l'île de Ténérife, l'obsidienne et le basalte étaient les seuls minerais qu'on pouvait utiliser pour fabriquer des instruments tranchants. A Gran Canaria on peut ajouter le porphyre et le silex, mais en petite quantité par rapport aux deux premiers. (L'obsidienne est abondante aux îles Canaries, étant donné leur formation volcanique. Il y a des chaînes de montagnes, longues de plusieurs kilomètres, entièrement faites d'obsidienne.)

Les « tabonas » d'obsidienne ne répondent pas à une typologie et une technique uniformes. Leurs dimensions varient suivant le genre d'instrument fabriqué. En gros, on peut établir trois groupes :

Le groupe courant, dont les exemplaires sont les plus abondants ; longueur entre trois et huit centimètres, largeur entre deux et quatre centimètres.

Un second groupe formé uniquement de petites pièces (longueur de deux à trois centimètres, largeur d'environ un centimètre et demi).

Un troisième comprenant des objets de grand format, dont certains ressemblent à de véritables haches à main. Ils sont très rares et ceux dont on dispose ont été trouvés presque tous dans les habitations rupestres du *Baranco Cabrera (Sanzal Matansa)*, à Ténérife.

Il y avait une technique de percussion pour obtenir les « tabonas ». Les gros *nuclei* d'obsidienne qui ont été trouvés présentent de nombreux points de frappe. Etant donné leur légèreté, plusieurs éclats se détachaient à chaque percussion. Certains d'entre eux étaient polyédriques ou à plans multiples et avaient les côtés concaves ou convexes. La plupart éclataient sous forme de lames à double bord, dont l'un, effilé, se terminait en pointe. Ce dernier type de « tabonas » était déjà prêt pour tout usage qui n'exigeait qu'une lame. On en a trouvé dans tous les gisements archéologiques de l'âge primitif, dans les grottes-habitats et dans les nécropoles. Aux Canaries, le corps était enterré avec tous ses ustensiles domestiques et dans les sépultures archaïques la plus grande place est tenue par les « tabonas ».

Les « tabonas » représentent la seule industrie lithique des Canariens primitifs qui ait eu l'avantage d'une sérieuse bibliographie ; celle-ci indique à plusieurs reprises combien leur emploi était cher aux indigènes.

Le père Alonso de Espinosa raconte ainsi dans son ouvrage « Del origen y milagros de Nuestra Señora de Candelaria » que les Guanches, lorsqu'ils étaient malades, se faisaient une entaille avec la « tabona » aux bras et à la tête pour sucer le sang. Cette coutume médicale est typiquement berbère et, encore aujourd'hui, elle est courante en Afrique du Nord et dans le Sahara. Nuñez de la Peña (1) dit que les « tabonas » étaient aussi employées pour couper le bois et pour raboter les objets fabriqués en bois.

Viera y Clavijo (2) explique que dans l'étui de cuir que les Guanches portaient sur eux (comme tout Berbère de l'Afrique du Nord lorsqu'il part en voyage) il y avait toujours nombre de « tabonas ». Une arme typiquement canarienne, espèce de lourde massue en bois,

(1) NUNEZ DE LA PEÑA : *Conquista y antigüedades de la isla de Gran Canaria*, écrit en 1676.

(2) VIERA Y CLAVIJO : *Historia General de las islas Canarias*.

était munie de nombreuses lames d'obsidienne fixées sur les deux boules aux deux extrémités de la massue. Le fil tranchant de la hache à main était également fait en obsidienne.

Dans la chirurgie indigène, des « tabonas » à pointe effilée doivent avoir précédé nos bistouris modernes, selon le Professeur Boch-Millares, qui a publié en 1944 un important travail sur les armes et les fractures crâniennes des Guanches, et le Père Sosa, qui a mené une enquête à ce sujet dans l'île de Gran Canaria.

Les « tabonas » servaient aussi de ciseaux pour la taille des peaux et, pendant les repas, on les utilisait pour extraire des mollusques la partie comestible.

Un objet lithique très important d'usage domestique, apporté également aux îles Canaries par la néolithisation orientale, est la meule ou mortier à main. Le premier type de moulin à main qu'on ait trouvé aux îles Canaries est constitué par une pierre basaltique poreuse, oblongue ou circulaire, à la surface concave, sur laquelle on écrasait les grains à l'aide d'une pierre ronde ou ovoïde tenue à la main. Ce type de moulin appartient à la culture ibéro-maurisienne et nilotique ancienne et on le retrouve également chez les tribus noires du Soudan et chez les Haoussa. (On peut supposer qu'à Gran Canaria, où abonde ce premier type de mortier à main néolithique, il a servi également à pulvériser l'ocre servant à la préparation de la patine qui brunit les céramiques du même âge.)

Les moulins à main portatifs étaient d'un autre genre. On les fabriquait de la manière suivante : d'un gros bloc de basalte poreux volcanique on détachait deux gros morceaux, destinés l'un à la meule inférieure, l'autre à la supérieure. Puis on leur donnait une forme circulaire, en laissant plate la partie destinée au frottement et convexe la partie extérieure. Les deux meules étaient ensuite perforées d'un même trou circulaire en leur milieu, à travers lequel passait l'axe en bois du moulin ; la meule supérieure tournait autour de l'axe. Le diamètre moyen des moulins à main canariens était

de trente centimètres avec un minimum de quinze et un maximum de trente-cinq comme à Gran Canaria. L'épaisseur de chaque meule variait de trois à douze centimètres et le diamètre du trou de perforation de quatre à sept.

Le « gofio » des Canariens était aussi l'aliment principal des nomades numides et des anciens Libyens. Procope (1) nous dit que les « indigènes ne font pas cuire le froment, l'épeautre, l'orge ; ils n'en font ni farine ni bouillie, mais mangent le grain à la façon des bêtes ». Souvent les nomades faisaient griller les grains, mais l'usage de les broyer remonte très haut et des procédés primitifs se sont conservés chez les Berbères à travers les siècles. Les grains étaient écrasés avec un pilon dans un mortier circulaire en pierre ou en bois. On a retrouvé dans nombre de ruines antiques berbères d'Afrique du Nord ce genre de mortiers en pierre.

Dans d'autres cas, on triturerait les grains sur une large pierre elliptique, dont la surface était légèrement concave. Ce type de mortier était connu aussi dans l'Espagne néolithique, où l'on en a trouvé de nombreux fragments. Il continue, d'ailleurs, à être employé chez les Touaregs du Sahara central.

L'instrument servant à broyer le grain le plus courant chez les anciens Berbères était de toute façon le moulin à main portatif, de vingt à quarante centimètres de diamètre, formé de deux disques de pierre superposés. La meule inférieure fixe était pourvue d'un axe vertical en métal ou en bois ; on y insérait la meule supérieure, qu'une manivelle permettait de faire tourner et qui était percée d'une cheminée par laquelle on versait les grains. Le frottement des deux disques opérerait la moulure. Ce moulin a été connu autour de la Méditerranée dès une époque fort reculée, avant la fondation de Carthage (2).

(1) PROCOPE : *De Bello Vand.* II, 6, 13.

(2) Pour les détails concernant les différentes pièces découvertes aux îles Canaries et actuellement conservées dans le Musée de

Avec la céramique et les mortiers à main, la même néolithisation a apporté aux îles Canaries les outils les plus divers en os et en bois, tels les poinçons, les perceurs, les aiguilles (que nous avons vu employées magistralement par les femmes canariennes dans leurs travaux de tissage et de couture), les lissoirs et les raclours, dont les hommes se servaient pour tanner les peaux, et les tant discutées « pintaderas ».

Les boules de pierres arrondies et polies, qui figurent très nombreuses dans le matériel du Musée Canarien étaient utilisées aussi comme armes de jet chez les anciens Libyens. A l'époque historique, durant les combats rituels de l'Afrique méditerranéenne, on lançait avec force ces boules.

Diodore de Sicile dit que les Libyens habitant le désert oriental portaient pour la guerre avec des javelots et des sacs de cuir remplis de pierres, qu'ils savaient lancer avec beaucoup d'adresse. La fronde était aussi une arme libyenne et Jugurtha en avait armé une partie de ses troupes d'infanterie au siège de Numance. Les Carthaginois firent grand usage de la fronde comme arme défensive lorsqu'ils furent assiégés par les Romains, et un grand nombre de pierres rondes, pareilles à celles des Canaries, ont été retrouvées dans les ruines de la grande cité punique. D'un autre côté, on sait que la fronde était l'arme nationale aux îles Baléares dans la haute époque ibérique (deuxième millénaire av. Jésus-Christ).

Santa Cruz de Ténérife et dans celui de Gran Canaria, nous pouvons renvoyer le chercheur à la communication du Professeur Luis Diego Cuscoy et Sierra Rafols, *Revista de Historia*, de l'Université de la Lagune, n° 92, 1950, p. 384.

CHAPITRE III

CERAMIQUES ET POTERIES CANARIENNES

LES stations néolithiques palestiniennes dont nous avons parlé présentent, pour ce qui concerne la céramique, le type originel de la plus simple céramique de Gran Canaria, celle dont les motifs ordonnés en bandes gravées au peigne reproduisent tous des figures géométriques — triangles pointillés, losanges et parallélogrammes quadrillés. Mais la caractéristique principale de cette céramique est l'utilisation de la paille hachée pour empêcher la déformation extérieure de la pâte argileuse pendant la cuisson de l'objet. On retrouve la même céramique dans la station néolithique égyptienne du Fayoun, dans le néolithique de tradition caspienne en Afrique du Nord, dans certains fragments de céramique saharienne du Tassili-der-Ajjers.

Parmi la riche gamme d'exemplaires laissés par les potiers de Gran Canaria, de gros vases luisants et d'un meulage élégant et raffiné frappent l'œil même d'un profane, et aucune autre poterie de l'Archipel ne leur est égale, tandis que leur similitude avec des pots chypriotes est évidente. Il faut donc déplacer les recherches comparées du Moyen-Orient au monde égéen, pour trouver le foyer d'origine de la céramique canarienne la plus évoluée et propre à Gran Canaria.

Le vase découvert dans les fouilles de Vunus à Chypre et décrit par Dikaïos en 1940 dans *Archeologia*

(N° 88), est le meilleur exemplaire de cette poterie en ocre rouge enduite de bitume. Celle-ci importée d'ailleurs à Chypre entre le troisième et le deuxième millénaires av. Jésus-Christ remplaça la céramique peinte de fabrication indigène archaïque — phénomène analogue à celui qui, à l'époque postérieure, doit s'être produit aux îles Canaries. Sa typologie — qu'on appelle donc indûment « Cypriote » puisqu'elle est également étrangère à cette île — est celle dont les éléments précis ont été retrouvés aussi en Italie méridionale (ex-Magna-Grecia), en Sardaigne et en Espagne, où elle a constitué une étape de la culture néolithique.

Le lieu où cette phase culturelle s'est principalement manifestée sur le territoire ibérique est la grotte de « Los murcielagos » près du village de Zuheros dans la province de Cordoue (1). A Zuheros on trouve des ruches creuses, sphériques, bien modelées, peintes entièrement en ocre, très brillantes, de fine composition, aux parois d'épaisseur uniforme et de cuisson homogène. La décoration, incisée extérieurement, se compose de lignes fragmentées, horizontales et verticales, et la poignée est perforée en haut pour permettre au porteur de la soulever avec un doigt ou de la suspendre à une corde.

Ce sont là des éléments qui se répètent, avec de légères simplifications, à Gran Canaria. Sur cette île, les insulaires modelaient de véritables amphores, dont la surface était décorée d'étranges figures astrales. Dans la péninsule ibérique la même inspiration a guidé le pinceau de l'artiste. Dans la sépulture à coupole mégalithique de la Granja del Toninuelo, en Estramadure, des vases ont été retrouvés, portant des figures astrales sur l'argile rouge, en tout semblables à celles de la poterie canarienne.

Il y a une différence entre les céramiques de Gran

(1) Fernandez Cruz dans « Cuadernos de Historia Primitiva » de 1946 sous le titre *Cueva del neolítico hispano-mauritano de Zuheros (Cordoba)*.

Canaria et celles de Fuerteventura et de Lanzarote : dans les deux îles orientales, le polissage est plus sombre, grossier et superficiel, tandis qu'à Gran Canaria, il est lisse, brillant, émaillé de couleur vermillon, cannelé clair, ocre rouge. La thématique décorative de Gran Canaria est peinte et très rarement gravée, tandis que celle de Fuerteventura est toute gravée ou travaillée et ses incisions sont de la plus simple et schématique à la plus recherchée. Le matériel employé est très varié. En analysant un fragment de poterie de Fuerteventura, on trouve des corpuscules carbonifères, des grains de sable, des particules de mica, de la pyrite de fer décomposée. La typologie ne s'arrête pas aux poteries ovoïdes à pointe ou semi-coniques trouées. Il y a des objets semi-sphériques, circulaires à base plate, amphores ictyformes à col élevé, tasses avec poignée et base plates, marmites à base plate, ouverture large, cruches circulaires et elliptiques (1).

Leur décoration, comme il a été déjà expliqué, est essentiellement géométrique. Les incisions sont de simples traits faits à l'aide d'instruments très effilés et tranchants, comme les stylets d'os, épines, arêtes de poissons, pointes de bois. La découverte d'un peigne de bois dans le village néolithique de La Guirra, dans l'île de Fuerteventura, laisse supposer qu'on utilisait cet instrument pour les incisions à lignes verticales et horizontales. La cuisson était assez forte, à l'extérieur comme à l'intérieur, ce qui nous est prouvé par les brûlures alternées sur la masse argileuse.

Les historiens espagnols de l'époque de la conquête nous ont laissé des renseignements précis sur le procédé employé pour la cuisson des poteries canariennes. Celles-ci, une fois séchées à l'air libre, étaient polies

(1) La hauteur des vases ovoïdes varie entre 19 et 48 centimètres ; le diamètre de l'ouverture de 15 à 30 cm ; le col de 4 à 10 cm de hauteur ; la partie renflée de 19 à 40 cm de diamètre maximum. Généralement le diamètre du ventre correspond à la hauteur totale de l'objet. En outre il y a de petites marmites qui ont une hauteur de 6 à 16 cm et un diamètre maximum de 10 à 14 cm.

extérieurement à l'aide d'un palet arrondi. Elles étaient ensuite enterrées dans un trou creusé dans le sol, au-dessus duquel on allumait le feu, entretenu suffisamment longtemps pour obtenir le degré de cuisson désiré. (Cette technique est toujours employée par les potiers berbères du Maroc espagnol.)

La fabrication de la poterie, qui ne peut se développer que chez des sédentaires, était aussi une industrie pratiquée dans les campagnes berbères par des femmes spécialisées, de véritables ouvrières qui, ayant appris cette technique, travaillaient pour les habitants de leur village. Le signe distinctif de cette céramique féminine est qu'elle a toujours été travaillée à la main, sans tour et sans four ; pour la cuire, on plaçait l'objet sur un tas de bois auquel on mettait le feu. C'est pourquoi aux Canaries, dans certains fragments de ces poteries, on a trouvé des morceaux de bois carbonisés unis à la céramique. Normalement, ces poteries, marmites, écuelles, plats, bols, pots et tasses avec ou sans anse, étaient mal cuites, de couleur grisâtre, brunâtre ou noirâtre et étaient formées de dessins géométriques rudimentaires, gravés à la pointe.

Ce type de céramique est caractéristique de l'époque néolithique et il abonde justement dans les îles de Lanzarote et de Fuerteventura. En Afrique du Nord, cette poterie a été retrouvée dans les sépultures mégalithiques et on peut en voir des collections intéressantes au Musée d'Alger, classées comme « Vases des dolmens des Beni Messour et de Djelfa » et dans la collection Reygasse « poteries de Gastal ». Aujourd'hui, on retrouve à peu près la même fabrication néolithique chez certaines tribus berbères de l'Algérie ; leur usage est presque toujours sacré, on les dépose comme vases d'offrande dans le tombeau maraboutique.

Dans la céramique de Gran Canaria, le groupe primitif ne diffère guère de la technique employée à Fuerteventura : vases sphéroïdes, cruches avec poignée et un vase cylindrique coordonné.

Le deuxième groupe présente déjà une phase évolu-

tive en ce sens que les poignées se terminent par un bec pointu et que la décoration peinte est plus raffinée.

Les marmites sont peintes en rouge et noir. Le fond plat porte des étoiles avec des cercles noirs, sur la ligne carénée est tracée une large bande rouge d'angles alternés rentrants et saillants, qui forment des triangles au coin. Les vases tronconiques sont particuliers à Gran Canaria. Ils ont des poignées rondes, carrées et la combinaison des deux. La poignée typique est carrée. La décoration courante est composée de lignes larges ou fines, doublées en angle de façon à former des doubles séries de lignes dentelées obliques et verticales, des lignes de triangles, de doubles triangles et de rectangles. Les figures rondes sont très rares.

La perfection de la poterie de Gran Canaria a été atteinte avec l'application du vernis rouge sur la pâte noire et de la fabrication en série d'amphores et vases ovoïdes. Le polissage de la bordure est si parfait que, dans les ateliers modernes, on n'a jamais pu, à l'aide de machines, le perfectionner et la sphéricité du corps et de l'ouverture est si bien modelée qu'on n'aurait pu atteindre un tel résultat en se servant d'un tour.

L'échantillon jugé parfait de ce type de poterie est celui (classé au Musée Canarien sous le N° 366) qui a été retrouvé place San Sebastian à Agüines, avec les vestiges d'un ancien village en pierre. Il est décoré en rouge sur fond noir, le col de raies rouges et de bandes rouges et noires alternées. Au centre du vase, il y a cinq figures et deux cercles rouges et deux circonférences de chaque côté. La poignée est ornée de bandes rouges et d'un triangle à la base. Sa hauteur est de trente-deux centimètres.

La décoration des amphores avec poignée perforée et bec pointu, qui, à Gran Canaria, ont atteint une silhouette à l'élégance presque grecque, est du même groupe que les marmites. Les principaux exemplaires ont été retrouvés dans le tumulus « del Agujero », près de Galdar.

La céramique lisse, noire et privée de toute décora-

tion, particulière à l'île de Ténérife, est de forme ovoïde, à fond cintré, mais d'un meulage et d'une cuisson parfaits. Sa simplicité et la pureté de ses lignes en sont le principal attrait et ne laissent pas de doute sur ses relations directes avec la poterie néolithique égyptienne du Fayoum et de Négadah (1).

Les « pintaderas », ces objets, de terre cuite ou de bois, sont une exclusivité de l'île de Gran Canaria, où ils ont été retrouvés dans les trois gisements néolithiques de Aguïnes, Galdar et Tirajana.

Les « pintaderas » faites de terre cuite ont la couleur rouge de la brique. Elles ont une surface plane, une épaisseur de quatre à huit millimètres, une poignée conique ou pyramidale. La partie plane est gravée avec des dessins géométriques de différentes formes, presque toujours carrées, rectangulaires, triangulaires ou circulaires.

Il est très curieux de noter que les figures géométriques des « pintaderas » sont à peu près les mêmes que celles qui décorent les céramiques. D'après le Dr Verneau, les « pintaderas » de l'île de Gran Canaria ressemblent beaucoup à celles, affectées au même usage du tatouage, des indigènes du Mexique et de la Colombie, mais surtout à celles des peuplades néolithiques de l'Adriatique du Nord et de l'Europe méridionale (les Ligures d'Italie). Or, c'est chez les Berbères de l'Atlas marocain que les pintaderas canariennes trouvent leur plus proche emploi, encore à l'heure actuelle.

D'une manière générale les Berbères de l'Atlas tatouaient les jeunes filles avant leur mariage et les garçons dès leur puberté. Ceci semble indiquer, comme observait justement le berbérisant E. Laoust, que le tatouage chez les berbères a pu être à l'origine un rite d'initiation (2). Cette réminiscence rituelle avait vrai-

(1) Cette typologie de l'île de Ténérife peut être facilement placée dans le classement de 1 à 30 du Tableau chronologique, établi par Flinders Petrie, concernant l'évolution régulière de la céramique néolithique égyptienne.

(2) E. LAOUST : *Mots et Choses Berbères*, Paris 1920.

Cratère souvent en activité d'un des cent volcans de l'île de Lanzarote.



Deux femmes paysannes de Lanzarote vont au marché de Arrecife vendre leurs légumes et leurs fruits.

Scène rurale à l'intérieur des terres cultivées de Lanzarote. La couche de cendres qui retient l'humidité de l'atmosphère, permettant ainsi les cultures est labourée par les dromadaires.





Palabre de jeunes femmes de l'Île de la Graciosa se protégeant du soleil tropical par un caractéristique chapeau de paille.

semblablement la même souche que les rites d'initiation des anciens insulaires — qui, eux, s'étaient toujours maintenus au stade pré-islamique et donc n'ont pas dû atténuer leurs cultes et leurs superstitions païennes de jadis, comme cela a été le cas pour les Berbères d'Afrique du Nord.

Les dessins de ces cachets berbères à tatouage variaient non seulement d'après la tribu, mais aussi selon le clan et la famille. Seuls les tatouages d'un même groupement apparenté présentaient certaines analogies. C'étaient d'ailleurs les dessins du tatouage qui rendaient souvent reconnaissable l'identité et la localité d'origine d'un individu. Cela explique aussi bien pour les Canaries, pourquoi presque toutes les « pintaderas » retrouvées — et elles atteignent des centaines — offraient des dessins et des formes différentes avec une telle gamme de variations. Mais tout comme les « pintaderas » canariennes, celles des Berbères présentaient toujours des figures géométriques de base et celles-ci étaient, dans les deux cas, des combinaisons de lignes droites et brisées, des croix, des triangles et des losanges.

G. Marcy était d'une autre opinion (1). Dans son enquête sur l'origine et l'usage des « pintaderas » canariennes, au cours d'un voyage effectué dans l'Aurès en 1938, il avait trouvé des cachets analogues utilisés par les Berbères chaouis, pour servir à la fermeture de leurs habitations et des greniers-forteresses collectifs des villages.

Les greniers-forteresses de l'Afrique du Nord sont d'origine troglodytique et le type le plus ancien était une sorte de bâtiment rupestre, soit creusé dans le flanc des falaises et des montagnes, soit aménagé dans des cavernes naturelles et presque toujours placées dans une position difficile à atteindre, dominant les vallées

(1) Marcy publia à ce sujet une étude sous le titre : « La vraie destination des « pintaderas » des îles Canaries », *Journal de la Société des Africanistes*, t. X, 1940, pp. 163-180.

et la plaine. Le Père de Foucauld, R. Montagne et J. Gattefossé nous ont donné de nombreuses études sur ces « igudar » de l'Atlas. Les comparant à ceux de Gran Canaria, on peut dire que la similitude est frappante et que le nombre des chambres rupestres canariennes est très élevé, étant donné l'existence de villages entiers aménagés dans le roc par leurs anciens habitants. Le même terme pluriel « igudar » était d'ailleurs employé, avec le même sens qu'en berbère, par les aborigènes de Gran Canaria et cela trouve sa confirmation dans les chroniques d'Abreu de Galindo (1).

Selon G. Marcy, les montagnards de l'Aurès conservent encore à l'heure actuelle le système classique de sceller les chambres et les greniers-forteresses, qui prennent ici le nom de « guelà ». Les cachets employés par les Chaouïa sont en bois et en argile, à manche perforé pour la suspension, portant gravé en creux des motifs géométriques, adoptés par eux comme marque personnelle, et sont absolument identiques aux « pintaderas » de Gran Canaria. G. Marcy soutient d'ailleurs que l'origine des sceaux berbères et canariens remonte aux anciens Egyptiens, dont l'usage très courant dans toute la vallée du Nil aurait été transmis à l'Afrique du Nord, aux Ligures et à Gran Canaria. On peut conclure cependant que les deux hypothèses sont également acceptables, aussi bien celle de l'utilisation des « pintaderas » comme sceaux, que celle d'une utilisation comme estampille pour le tatouage corporel.

Pour ce qui est du géométrisme méthodique et constant qui caractérise toute la thématique ornementale canarienne, que ce soit dans les « pintaderas », dans la céramique ou dans les décorations pariétales, un pont ne peut être établi qu'avec la peinture ibérique. La décoration strictement géométrique de la « cueva pintada » de Galdar, par exemple, qui à prime abord paraît étrange et sans points de comparaison possibles, se

(1) ABREU DE GALINDO : *Historia de la conquista de la siestas istas de Canarias*, Santa Cruz de Ténérife, 1948, p. 147.

retrouve cependant assez fidèlement représentée en Galicie, dans la sépulture mégalithique de Pedra Coberta. Louis Pericot, dans son *España primitiva* dit que dans cette sépulture il y a trois rubans ornementaux homogènes le long des parois de la chapelle funéraire et du couloir, en noir et rouge sur fond blanc, avec des lignes ondulées verticalement et des combinaisons de lignes courbés, de cercles concentriques et de triangles alternés.

CHAPITRE IV

PARENTES CHALDEENNES ET LIBYQUES

TOUT l'outillage néolithique de pierre ou de terre est entré aux Canaries, comme en Afrique du Nord et en Europe occidentale, avec les cinq animaux typiques du néolithique ancien : le chien, le bœuf, le porc, la chèvre et le mouton. Ces animaux devaient d'ailleurs rester, jusqu'à la conquête espagnole, la seule faune domestique coexistant avec les aborigènes des îles Fortunées. Les chiens étaient très aimés des insulaires et la race canine a proliféré généreusement, au point de frapper l'attention des navigateurs de l'antiquité qui ont donné, pour cette raison, le nom latin de « Canaria » à une des îles. Dans le domaine des mœurs et des cultes l'analogie entre la civilisation canarienne et les anciennes civilisations méditerranéennes est encore plus marquante.

Là où subsiste un doute sur les relations possibles et les origines éventuelles de deux peuples, on s'adresse à la langue et à la religion pour obtenir la preuve décisive. La langue des anciens insulaires a déjà livré son secret et la clé était méditerranéenne. Qu'en est-il des croyances et des rites canariens ?

Les principaux éléments comparatifs entre la prêtrise canarienne et celle d'anciennes civilisations-mères se montrent une fois de plus, notamment en Palestine et en Chaldée.

L'étymologie du mot « faycan » lui-même, d'après

l'ethnologue français B. Bonnet, est celle du nom officiel d'un personnage qui en Chaldée accompagnait le roi dans ses expéditions guerrières, le « faycan » ou « baïrum ». Le roi de Babylone octroyait à ce dignitaire religieux des terrains et du bétail à titre de pension (*vitalice*). Ce « faycan » recevait souvent des charges administratives, qui lui étaient également confiées par le roi. Comme les deux grands faycans de Telde et de Galdar, à Gran Canaria, ceux de Mésopotamie étaient toujours de sang royal, étant automatiquement choisis parmi les princes. Chez les mages chaldéens et chez tous les hommes d'un certain rang cananéens et phéniciens, le port du bonnet conique, qui était le couvre-chef typique des prêtres canariens, était d'usage courant.

Les cultes des hauts-lieux et des sacrifices sur les sommets des montagnes propres aux rites canariens se rattachent à des origines cananéennes. C'est en Palestine que tous les sanctuaires et les lieux de prière et d'offrande consacrés à une divinité (notamment au dieu Baal) se trouvaient en plein air sur des hauteurs, où se trouvait une enceinte carrée entourant un autel où le prêtre consommait le sacrifice et interprétait les augures. A cet égard, aucun document n'est plus important que la Bible elle-même qui nous en parle.

Tous les prophètes d'Israël considéraient comme la pire des hérésies le fait que le peuple élu se laisse parfois entraîner par les prêtres cananéens à célébrer dans les hauts-lieux ces cultes idolâtres et naturalistes. La Bible (*Deutéronome*, chap. 12, 2^o verset) est très explicite à ce sujet dans sa répétition des lois et ordonnances. Le premier de ces ordres de servir l'Eternel dans le lieu qu'il choisira, dit : « Vous détruirez tous les lieux où les nations que vous allez chasser servent leurs dieux, sur les hautes montagnes, sur les collines et sous tout arbre vert. » Une autre mention des autels sur les hauts-lieux, où les prêtres montaient pour brûler des parfums et sacrifier des animaux aux dieux, se trouve dans le livre des Rois (chap. 13, 2^o verset).

Des vierges prêtresses existaient aussi en Chaldée, qu'on appelait « harimate ». Elles résidaient au temple de la divinité à laquelle elles étaient consacrées. Ces temples s'appelaient « gagûm », d'où le terme dérivé des deux noms « Harimat-gagûm » ou « femmes du temple ». Inutile d'insister sur l'analogie évidente entre cette dénomination des prêtresses chaldéennes et le mot « harimaguadas », nom donné aux prêtresses canariennes. Les Chaldéennes aussi, tout comme les Canariennes, pouvaient se délier à un certain âge du vœu de chasteté, quitter le temple et se marier. Elles recevaient tout au long de leur sacerdoce une attribution annuelle de vivres et nous savons que les prêtresses du grand temple d'Ur vivaient d'offrandes publiques et observaient les mêmes règles religieuses, accomplissant les mêmes obligations culturelles que les « harimaguadas ».

Le fait que les prêtres canariens étaient les seuls dépositaires de la tradition et de l'instruction de la jeunesse dans tous les domaines moraux, culturels, religieux et politiques, est un autre privilège exclusif du clergé oriental — le premier d'ailleurs qui ait établi et fait accepter par les peuples méditerranéens les prérogatives temporelles de la prêtrise. Par contre l'insigne de l'autorité religieuse porté par les « faycans » de Gran Canaria nous déplace vers le monde libyen et proto-berbère en général.

Il s'agissait d'une tête desséchée de chèvre ou de bélier attachée au cou du prêtre ou promenée par celui-ci au bout d'un long bâton. Ce symbolisme extérieur appartient à l'origine au culte libyen du bélier. D'ailleurs cette exhibition de la tête de l'animal sacré des populations néolithiques sahariennes a survécu aux millénaires et aux superpositions ethniques et elle est pratiquée encore de nos jours chez certaines tribus de l'Atlas et du Sahara. Les frontaux d'ovidés avec leurs cornes, ainsi que les crânes des mouflons, auraient jadis orné le seuil des demeures libyennes et des grottes où habitaient les montagnards néolithiques de l'Atlas.

Certaines tribus berbères actuelles cependant, comme les Aïssouas, attribuent toujours au bélier des pouvoirs totémiques et chez d'autres Berbères encore le bucrâne est un talisman jalousement gardé pour se protéger du mauvais œil.

Le bucrâne a été d'ailleurs stylisé dans les reproductions en de nombreuses gravures rupestres et poteries nord-africaines. Sa schématisation est celle d'un croissant et dans d'autres cas d'une figure esquissée en forme d' « U ». Frobenius et H. Obermaier ont trouvé parmi les gravures de Chellala trois de ces signes unis, ce qui paraît à peu près identique à certains signes mystérieux découverts sur les rocs du sanctuaire rupestre canarien de « las cuatros puertas ». On peut même supposer que le bucrâne avait chez les Canariens la même signification totémique que chez les anciens Berbères.

Les plumes qui couvraient la tête des indigènes des îles de Lanzarote et Fuerteventura, et que l'on retrouve chez les Ibères, étaient aussi une coutume d'origine libyenne. L. Frobenius et H. Obermaier disent, dans leurs monographies sur l'Atlas saharien, que la mode des coiffures de plumes, chez les personnages néolithiques nord-africains, se trouve confirmée par les images de Tiout, où l'on voit trois hommes, dont un archer, coiffés d'une couronne des plumes d'autruche. D'ailleurs, dans les gravures du tombeau de Sétî I^{er}, en Egypte, on reconnaît très bien tous les Libyens ayant les têtes surmontées des plumes d'autruche. Les Nasamons et les Garamantes, les plus purs parmi les Libyens, aimaient particulièrement cette fière coiffe et cet usage se prolongea longtemps, si on songe que Corripus en parle dans ses « Joannides », quatre siècles après Jésus-Christ. La fameuse princesse berbère dont on a découvert la sépulture à Tin Hinane, dans le Hoggar — et que la fantaisie de Pierre Benoit a rendu célèbre sous le nom d'Antinéa — portait également des plumes blanches dans ses cheveux blonds. Aujourd'hui il n'est pas rare d'assister à des fantasias guerrières berbères,

où des hommes miment les combats et dansent coiffés d'un bonnet plumeux.

Certains ethnographes espagnols ont lourdement insisté sur les libations de lait et sur les offrandes de beurre que les insulaires des Canaries auraient versées sur les autels rupestres de leurs temples ou sur les sommets de leurs montagnes sacrées. La présence des fragments de poteries, qui doivent avoir servi aux pèlerins et aux fidèles pour un usage cultuel, les a renforcés dans cette thèse. Cependant les trouvailles archéologiques dans l'archipel confirment de plus en plus que les rites et les croyances des Canariens ne se différenciaient guère du mysticisme libyco-berbère des temps pré-islamiques. Ces mêmes cérémonies naturalistes étaient largement célébrées, et le sont encore, dans l'Atlas au solstice d'été. Mais ce sont surtout des animaux, chèvres, moutons et bœufs, que les Libyens sacrifiaient au dieu solaire, à la pluie et à la nature nourricière. Les récipients en terre cuite recueillaient le sang des victimes, qu'ensuite on versait sur l'autel du sacrifice. Pourquoi ne pas penser que les rigoles cannelées par les Canariens dans les dalles en pierre qui servaient d'autels et qui aboutissaient dans de petits creux circulaires fussent destinés à convoiter le sang des victimes coulant sous les lames d'obsidienne des offrants ?

Les grands pèlerinages collectifs qui avaient lieu à Gran Canaria étaient pareils, ou presque, à ceux des Libyens, qui, eux aussi, faisaient apporter par des femmes jusqu'au lieu du culte des branches de palmiers, qu'elles brûlaient ensuite. La direction et l'intensité de cette fumée qui montait vers le ciel du sommet d'une montagne sacrée, de même que celle produite par la combustion des animaux, étaient interprétées par les augures de la tribu qui, comme aux îles Canaries, imploraient la divinité pour avoir de la pluie, ou pour sa récolte ou pour son bétail. (Cela ne contredit pas l'existence d'offrandes en nature chez les Canariens. Même chez les Berbères du proche continent africain, les femmes et les enfants jetaient souvent des olives, des

amandes, des figues, des dattes et même du beurre sur le feu de joie rituel.)

Il a été découvert à Gran Canaria un objet en argile « non identifié » (version officielle de l'archéologue espagnol) qui s'est révélé être un ex-voto phallique, ayant eu sa place sur l'autel d'un temple souterrain. Cette trouvaille fut mise en relation avec une lointaine découverte du XIV^e siècle, due à des navigateurs portugais qui, débarqués à Gran Canaria, s'approprièrent une statuette représentant un homme (Hercule), portant un globe sur ses épaules, statuette qui avait été trouvée dans un lieu de culte rupestre.

Ce culte phallique, associé à la divinisation d'Hercule, qui doit aussi avoir existé chez les Canariens, était aussi d'origine purement libyenne. Le même culte était en honneur à l'époque néolithique sur toute la côte du Maroc. Au Cap Spartel, à l'ouest de Tanger, une grotte sacrée et habitée jadis par les néolithiques, ancêtres des Guanches, a été découverte. Cette grotte aussi avait été consacrée à Hercule. Etant donné que ces néolithiques nord-africains, tout comme les Canariens, vivaient grâce aux animaux tels que la chèvre, le mouton et le porc, l'organe sexuel mâle qu'ils vénéraient n'était pas, comme certains veulent le croire, humain, mais animal (phallus du bélier), ce qui explique sa forme et sa taille.

Tout laisse donc supposer que les Canariens, comme leurs voisins africains, célébraient des fêtes rituelles consacrées à la fécondation, moins innocentes peut-être que les longues processions populaires dirigées par les vierges harimaguadas qui, lors de leurs descentes des montagnes sacrées aux rivages de l'océan, se limitaient à lancer des invocations et à frapper les vagues de branches de palmier. Nicolas de Damas conte une de ces fêtes de la fécondation célébrée par les Libyens de la région de Gabès, et qui fut appelée « fête de l'erreur ». Le jour qui suit le coucher des Pléiades (ce jour triste qui marque le début de novembre) les hommes et les femmes de la tribu se réunissaient tous dans le désert.

Ils consummaient un copieux repas à base de mouton rôti. Le festin au grand air terminé, ils se retiraient tous dans une caverne où, dans la semi-obscurité, chaque homme prenait possession de la femme qu'il rencontrait.

La même fête était célébrée, selon Léon l'Africain, près de la fontaine aux idoles d'Aïn-el-Açnam, dans les montagnes au sud de Sefrou, au Maroc. C'est là que vit encore de nos jours une tribu berbère troglodyte, les Bahloula, qui ont conservé certaines mœurs propres à l'antiquité libyenne. Cette tradition rituelle vit de nos jours dans diverses localités du Maroc septentrional, notamment à Sefrou, Oujda, Oued Saoura et à Taza chez les Beni-Mahsen. L'entrée des cavernes consacrées à ce genre de culte a été toujours rigoureusement interdite aux étrangers.

Mais de tous les Berbères, ce sont les Beni-Mahsen qui méritent le plus d'intérêt pour leurs réminiscences païennes. Comme les anciens, ils célèbrent cette fête de la fécondation en automne, dans une véritable nuit d'orgie (1).

Chez d'autres peuplades berbères d'Afrique du Nord, la même fête se célébrait par une grande manifestation de mysticisme collectif. Au printemps, un cortège des femmes pieuses, suivies des autres membres de la tribu, sortait du village pour accompagner jusqu'au seuil d'une grotte sacrée un jeune homme et une jeune fille vierges, désignés pour accomplir le rite. Toute la foule se massait à l'entrée de la grotte où l'union charnelle du jeune couple, qui incarnait les forces vives de la nature, était consommée. Et dans cet acte, la tribu

(1) Cette coutume aurait survécu même dans le midi de la France jusqu'au xvr^e siècle. Les adeptes des sectes hérétiques, manichéens, cathares et vaudois, si l'on en croit les documents laissés par les tribunaux de l'Inquisition, se rassemblaient dans la maison d'un coréligionnaire le jour fixé. La nuit venue, ils éteignaient toutes les lumières et prononçaient la phrase fatidique : *Qui habet habeat*, en se livrant à l'accouplement occasionnel.

saluait le renouveau perpétuel de la création destiné à féconder, une année encore, leur sol et leur bétail.

Enfin la coutume de Gran Canaria qui donnait aux guanartèmes le droit du seigneur sur les jeunes mariées, était aussi observé chez les anciens Libyens.

Les rites canariens d'inhumation et presque toutes leurs formes de sépultures appartiennent également à la période néolithique des peuples nord-africains et sahariens.

Cadamosto dit (1) qu'une relique du roi qui venait de mourir — on ne peut établir exactement s'il s'agit de tout le crâne, ou de la mâchoire inférieure, ou d'un os du bras — devenait le signe important de la dignité du nouveau roi et, sur cette relique, les guarpres et les vassaux prêtaient serment. C'est un trait qui se retrouve dans l'ensemble des territoires africains, où la mâchoire inférieure et le cordon ombilical jouaient le rôle de reliques royales. De même pour Ténérife, il est certain qu'aux funérailles du chef de jeunes héros s'immolaient. Les participants à la cérémonie remettaient à celui qui s'immolait des confidences, des invocations et des prières au roi et aux autres morts. Celui qui s'immolait recevait de grands honneurs et ses parents étaient élevés à de hautes dignités.

On a constaté également à Gran Canaria des suicides avec invocation à l'Être Suprême. Les hommes portaient de la nourriture aux morts, les femmes aux mortes, et ils dormaient sur les tombeaux des ancêtres comme en Sardaigne, à Malte et en Afrique du Nord. Les tumulus se trouvent depuis l'âge néolithique jusqu'à nos jours dans tout le Sahara et dans l'Atlas, ainsi que les tombes cylindriques que Reygasse appelle « chonchets ». Tous les types de sépultures canariennes ont des centaines de « sosias » depuis plus de quatre millénaires dans les localités de l'Afrique du Nord que le récent

(1) Alvísio di CADAMOSTO : *Delle sette Isole Canarie e delli loro costumi* (1445-1457).

ouvrage sur les monuments funéraires pré-islamiques du Prof. Reygasse a pleinement illustrés. (L'origine des constructions funéraires canariennes a été un sujet inépuisable de controverses et a donné lieu aux hypothèses les plus fantaisistes de la part d'historiens qui y voyaient, soit l'œuvre légendaire des Atlantes, soit les vestiges d'une colonisation celte, germanique et même viking !)

La vérité semble être bien plus simple et circonscrite. Dans ce domaine aussi les Iles Fortunées n'étaient qu'un appendice de l'ancien monde néolithique méditerranéen. Il est cependant une particularité qui nous remplit d'admiration et de stupeur, en ce qui concerne les travaux sépulcraux : alors que les grottes funéraires creusées dans le roc par les proto-berbères d'Afrique du Nord l'ont été à l'aide d'instruments métalliques, les « cuevas » des Canariens l'ont été uniquement par de petits outils en pierre !

Ces sépultures nord-africaines nous révèlent un autre détail anthropologiquement saisissant : les types humains dont on a exhumé les dépouilles mortelles, étaient aussi bien ceux de blancs cromagnoïdes, de hamito-sémitiques que de métis négroïdes — exactement les trois types raciaux classés par Verneau dans son examen des crânes canariens. Cela pourrait donc signifier que ces trois types se trouvaient déjà mélangés dans la couche ethnique vivant à l'âge néolithique et qu'il ne faudrait pas attribuer forcément à l'une d'elle, ou à chacune isolément et successivement, le peuplement des Iles Fortunées.

CHAPITRE V

CARTHAGE ET LES CANARIES

CEPENDANT, même si l'on a tenté d'établir l'origine orientale et méditerranéenne de la deuxième couche culturelle canarienne, on ne saurait pas trop se hasarder quant à la date précise à laquelle ces porteurs de la civilisation continentale auraient débarqué aux îles.

Diverses hypothèses sont à retenir pour la datation initiale de la migration néolithique. Si on admet que cette vague a atteint les Canaries dès le deuxième millénaire, tout juste après l'Afrique du Nord, alors les nouveaux débarqués n'apportèrent sans doute pas l'écriture, mais seulement les quelques signes idéographiques d'inspiration égéenne.

On doit donc admettre là, qu'il y eut fatalement ensuite — c'est-à-dire dans le premier millénaire, déjà en pleine époque carthaginoise — une troisième vague de colonisateurs nord-africains qui apportèrent cette écriture libyque que l'on a constamment décelée parmi les inscriptions rupestres de l'archipel. La placer à une époque plus récente, par exemple à la suite de l'invasion de l'Afrique par les Romains ou encore par les Arabes, ce serait scientifiquement absurde, car les dialectes canariens n'auraient pas eu, en ce cas, le temps de se détacher tellement de leur langue-mère et surtout de se différencier entre eux. Il faut bien des siècles et

des siècles pour qu'un idiome puisse se modifier au point de paraître incompréhensible à ceux qui parlent la langue d'origine. D'autant que dans ce cas précis, le dialecte a revêtu autant de nouvelles particularités qu'il y avait d'îles. ʘ

Là réside d'ailleurs le véritable intérêt du problème linguistique canarien. Si la langue parlée par les insulaires était de l'ancien berbère, voire du libyque, il va de soi qu'ils parlaient, donc, au XV^e siècle, lorsque les Espagnols les soumirent, une langue qui, sur le continent proche, était morte depuis longtemps. Ils parlaient cette même langue ancienne méditerranéenne, apparentée aux autres langues des peuples pré-sémitiques et pré-indoeuropéens, dont les inscriptions épigraphiques ont été découvertes si nombreuses en Afrique du Nord et au Sahara et qu'en vain on a essayé de traduire en employant le berbère moderne. Comme nous disait un jour très justement le regretté professeur André Basset : « Vouloir déchiffrer les inscriptions libyques à l'aide du berbère actuel, ce serait comme vouloir interpréter une inscription latine au moyen du français parlé dans nos faubourgs... »

Il est pourtant probable qu'après l'établissement des Arabes au Maghreb, de nouvelles migrations se dirigèrent vers ces îles Fortunées que l'imagination des poètes classiques avait tellement embellies.

Toujours dans son classement des crânes et des squelettes guanches, Verneau a reconnu aussi la présence (environ un tiers) du type sémite de Syrie et de Palestine. A ceux qui pensent, dès lors, aux Arabes qui, dans leur poussée violente vers l'occident auraient pu atteindre l'archipel, on répond que ces derniers avaient depuis longtemps dépassé l'âge néolithique, stade auquel s'étaient arrêtés ces sémites canariens, compatriotes circonstanciels des Guanches.

Le néolithique avançait en partant du Moyen-Orient et de la vallée du Nil. Quel peuple néolithique du Moyen-Orient a pu donc entreprendre cette longue migration

jusqu'aux Canaries ? L'histoire de l'Orient ancien ne laisse guère l'embarras du choix : il n'y a que les Cananéens et, pour mieux dire, les Philistins.

Les rois koushites de la dynastie de Nemrod forcèrent les anciens Cananéens, qui vivaient parmi les peuples qu'ils gouvernaient, à abandonner leur patrie adoptive et à aller chercher ailleurs un refuge. Les historiens arabes, auxquels nous faisons crédit, désignent ces premiers Cananéens sous le nom de « Amalikas ». M. Lénormant pense que cette expulsion violente fut le résultat de l'invasion des Aryas Japhétiques qui eut lieu en 2 500 ou 2 400 avant notre ère (les archéologues espagnols eux-mêmes se trouvent d'accord pour fixer à cette date un des peuplements néolithiques de l'archipel canarien).

Procopé raconte que les Cananéens, chassés de leurs foyers par le successeur de Moïse, Josué, chef d'Israël, se réfugièrent dans les villes maritimes de la Phénicie et que de nombreuses familles abandonnèrent la côte de Judée pour aller chercher une nouvelle patrie.

Beaucoup de ces fugitifs s'établirent sur le littoral de l'Afrique septentrionale. « Il existe à Tanger », dit Procopé, « deux colonnes de pierre, à côté d'une grande fontaine, où on lit une inscription en caractères phéniciens qui dit : « Nous sommes ceux qui ont fui la présence de Josué, le brigand ». Ce témoignage, contenu dans le *De Bello Vandalico* de Procopé, qui fut secrétaire de Bélisaire et écrivit son ouvrage au sixième siècle, est irrécusable, surtout s'agissant d'un monument placé dans un lieu public et bien connu de tout le monde.

Saint Augustin, de son côté, dans sa lettre aux Romains, dit que, lorsqu'on demandait de son temps à un habitant de la campagne d'Hippone ou de Carthage, quelle était son origine, il répondait invariablement : « Je suis Cananéen. » Il n'est pas étonnant que ces Palestiniens exilés, qui connaissaient les Canaries par les descriptions des marins phéniciens, soient arrivés jusqu'à elles. Bien plus, certains auteurs veulent attri-

buer le premier débarquement en Amérique centrale à ce mystérieux exode des Cananéens, de provenance atlantique, où ils auraient été à l'origine des premières communautés ulmèques et du futur empire maya.

En Afrique du Nord ces Cananéens cultivèrent le sol et se mêlèrent à la population locale de souche libyenne. Un peuple mixte se forma, dont les traits étaient plus libyens que sémites, mais qui suivit les mœurs et la religion des Palestiniens et parlait encore le phénicien au temps où saint Augustin gouvernait l'église d'Hippone. Ce peuple, qui fut ensuite grossi par d'autres migrations cananéennes, lorsque les rois pasteurs envahirent l'Égypte, avait envoyé des essaims coloniser certaines parties du littoral espagnol, et une partie de la côte de la Mauritanie jusqu'au cap Noun, où ils fondèrent, dit-on, trois cents villes.

Il n'est pas impossible que ces Cananéens aient continué par mer leurs explorations et trouvé les Canaries qui sont juste en face du cap Noun. Qui, sinon eux, aurait pu fonder à l'usage des Phéniciens, des comptoirs commerciaux sur les îles, où les voiles écarlates de la flotte tyrienne cherchaient les précieux produits pour la fabrication de la pourpre ? Et ce mélange anthropologique du type libyen et du type sémite, qui était celui de ces riverains de la côte d'Afrique, n'expliquerait-il pas aussi le type « métissé » trouvé par Verneau dans certaines sépultures canariennes ?

Il faudra cependant résoudre deux problèmes encore avant de trouver une solution satisfaisante à l'énigme de l'origine et des dates d'arrivée des anciens habitants de l'archipel : le manque de métaux et de moyens de navigation.

En ce qui concerne l'absence d'un « âge des métaux » aux îles Canaries, on peut facilement l'expliquer par le défaut de tout gisement métallifère. Dans tous les autres domaines qui n'étaient pas incompatibles avec la nature géographique des lieux, les indigènes ont mis au point des industries.

Le deuxième élément manquant, qui se rapporte à la navigation, est plus spécial et complexe. On se trouve en présence d'un double mystère : celui des moyens employés pour arriver du continent jusqu'aux îles et celui d'une vie sédentaire dans les îles sans qu'aucune tentative ait été faite pour sortir en mer.

Cela donne tout d'abord à croire que les anciens habitants des Canaries, au moins les premiers, ignoraient totalement l'art de la navigation et de la construction navale — ce qui pourrait s'expliquer par une origine continentale, sédentaire et terrestre d'un peuple qui enlevé par la force de sa terre natale, aurait été embarqué sur des bateaux étrangers et pratiquement « déporté » dans ces îles lointaines. L'histoire classique peut peut-être aider à justifier cette supposition.

C'était, en effet, un des procédés préférés des Carthaginois — les seuls vrais maîtres de l'océan ayant dépassé les Colonnes d'Hercule — que de créer des bases d'appui pour leur navigation et pour des colonies installées sur les nouvelles terres découvertes ou occupées, afin de se garantir contre un départ par mer de la communauté débarquée ou contre sa découverte par d'autres puissances maritimes concurrentes, comme les Grecs et les Etrusques. Le seul moyen connu était d'envoyer au-delà du détroit des sujets indigènes vivant à l'intérieur de l'Etat carthaginois, c'est-à-dire des Africains du Sahara et de l'Atlas, dont certaines tribus pillardes et guerrières gênaient d'ailleurs sensiblement le commerce caravanier de Carthage.

Rien n'est plus facile à comprendre que cette préoccupation de la thalassocratie punique de fermer à toute concurrence méditerranéenne les comptoirs atlantiques. Cette conquête économique des terres au-delà du détroit devait engager les Carthaginois à de vastes explorations maritimes pendant plus de cinq siècles, avec des phases différentes, les unes guerrières, les autres pacifiques.

La grande victime de l'expansionnisme brutal de Carthage devait être la florissante et puissante ville

atlantique de Tartesse (la *Tarsich* biblique) qui connut tout un millénaire de splendeur et où les navires phéniciens et israélites se rendaient régulièrement pour charger l'or, l'argent et l'étain. La prophétie d'Isaïe qui voulait l'impie *Tarsich* détruite, se réalisa deux siècles plus tard, grâce à la flotte militaire carthaginoise et aux armes de la colonie phénicienne de Gades (actuel Cadix). Tartesse fut vaincue et si bien rasée que les archéologues ne parvinrent jamais à en retrouver les ruines, ni l'emplacement. Elle périt avec le secret de sa civilisation.

Débarrassée de cette redoutable rivale ibérique, Carthage put occuper, sans plus craindre les surprises militaires d'adversaires jaloux et entreprenants, toutes les terres officiellement inexplorées, baignées par l'océan. En cela, elle se montra plus grande que Rome. Ses navires seuls affrontèrent l'Atlantique ouvert et parvinrent les premiers aux îles Açores. Deux de ses amiraux, parmi les plus fameux de l'histoire maritime universelle, les frères Himilcon et Hannon, les seuls et les premiers, osèrent défier toutes les croyances mythologiques et les contes fantastiques et effrayants de leurs contemporains. Ils mirent le cap, l'un vers le nord, sur l'Angleterre et l'Irlande, l'autre vers le sud, sur Madère, les îles Canaries et, plus loin, sur l'Afrique Occidentale jusqu'aux latitudes équatoriales.

Les Canaries étaient donc souvent visitées par les bateaux phéniciens avant l'apparition en Atlantique des rapides galères puniques. Mais la raison pour laquelle les Carthaginois (ainsi que les Tyriens d'ailleurs) tenaient tellement à garder secret le lieu d'origine des matières premières dont ils se servaient pour composer la pourpre, était que les autres peuples de la Méditerranée la fabriquaient par un procédé très lent et très coûteux, dont les Grecs avaient été les initiateurs et qui consistait à extraire le suc laiteux des escargots ; par un processus de concentration, soumis à la lumière solaire, ce suc devenait rouge foncé, se transformant ainsi en matière tinctoriale. L'emploi successif, par les

Phéniciens, du « sang de dragon » canarien et d'autres substances végétales colorantes trouvées sur les îles, avait rendu cent fois plus facile et plus rapide la fabrication de la pourpre, sur laquelle était axée toute l'économie nationale phénicienne.

On imagine combien les industries concurrentes, telle celle des Grecs, auraient voulu arracher aux Phéniciens, et ensuite aux Carthaginois, un tel secret professionnel ! Et d'autres mobiles encore déterminèrent les navigateurs puniques à fréquenter les îles : intérêt pour les Carthaginois d'assurer à leurs marchandises des débouchés de plus en plus éloignés et inconnus aux navigateurs étrangers ; intérêt stratégique aussi, car l'archipel canarien pouvait constituer une base maritime de premier ordre pour la surveillance de la côte occidentale africaine, le long de laquelle s'échelonnaient leurs nouvelles colonies, dont la principale, celle de Cerné, était juste en face des Canaries (à l'embouchure de l'actuel Saguia-el-hamra).

L'expédition d'Hannon amena sur les soixante vaisseaux, qui constituaient cette flotte, grandiose pour l'époque, au moins trente mille Libyens ou Libyco-sémites, qui étaient massés dans les cales en vue de leur débarquement dans le lieu que l'amiral carthaginois jugerait favorable à son plan de colonisation. Il recruta aussi, pour la meilleure marche de son expédition, des interprètes censés se faire comprendre également par les populations du littoral mauritanien (dont la langue devait être un parler berbère zénatia, aujourd'hui encore en usage chez les tribus sahariennes y compris certaines fractions des Touaregs du Hoggar).

C'est au cours de sa reconnaissance le long des côtes africaines, que Hannon fonda l'établissement de Cerné, sur une île au voisinage du promontoire appelé de nos jours cap Juby. Ce comptoir, demeuré longtemps fort prospère, eut tout de suite dans son rayon d'action les îles Canaries, d'autant plus que le Sahara occidental, qui constituait l'arrière-pays de Cerné, devait être sans doute déjà désertique et peu peuplé. Le trafic extérieur

de Cerné, consistait notamment, d'après le périple de Scylax, au IV^e siècle av. Jésus-Christ en cargaisons de peaux (dont une de lion a été découverte sur une momie guanche de l'île de Ténérife). Les gens étaient, d'après la même source, de grande taille et très agiles, tout comme les Canariens. Etant donné que les habitants de ce nouveau comptoir saharien étaient de souche libyco-punique, le rapport avec l'origine des insulaires de l'archipel s'explique par lui-même.

La prospérité de Cerné devint durable et indépendante (dans l'interdépendance si l'on veut, pour employer une terminaison chère à nos politiciens d'aujourd'hui) de Carthage, tellement que ses parages étaient encore très fréquentés par les navigateurs gaditains au II^e siècle. L'intensité des relations entre Carthage et ses colonies du littoral africain d'un côté, et les îles Canaries de l'autre, est démontrée aussi par le fait que la grande métropole méditerranéenne avait donné le nom de la déesse Thanit, la principale de ses divinités et qui était le symbole du palmier-dattier, à une des Canaries.

Dans une traduction latine de Pline l'Ancien, qui en parle dans une de ses chroniques, cette île s'appelait « Junonia » qui est le nom mythologique latin de « Thanit ». Il s'agissait de l'actuelle Lanzarote, qui, par sa position géographique a sans doute été une des premières îles à être abordée par les Carthaginois et à avoir gardé des contacts efficaces avec le proche continent africain.

D'autre part, le symbole déifié du palmier-dattier, auquel les Carthaginois ont consacré une des Canaries, doit être mis en relation avec le fait que le palmier-dattier était à l'époque l'arbre le plus répandu dans l'archipel, à tel point que les Guanches de Ténérife appelaient leur île « Tichinetah » du mot « tchinit » qui signifie, en berbère, senhadja, « dattier ». Et jusqu'à l'heure actuelle une des îles Canaries, la plus boisée d'ailleurs, s'appelle « La Palma ».

Mais si ce débarquement forcé, sur certains points des côtes canariennes, d'éléments libyques ou proto-

berbères, au début de la colonisation carthaginoise, pourrait expliquer partiellement le troisième peuplement des îles Canaries, reste à savoir pourquoi ces gens venant de la mer à bord de bateaux et recevant les visites d'autres navigateurs presque régulièrement peuvent avoir toujours ignoré la navigation pour eux-mêmes !

Une raison pourrait être offerte, une fois de plus, par des chroniqueurs classiques.

Il y a, en effet, un texte grec du III^e siècle av. Jésus-Christ, attribué à l'historien Timeo, qui dit exactement : « Où la mer s'étend au-delà des colonnes d'Hercule, les Carthaginois avaient découvert une île déserte, riche en bois et en fleuves facilement navigables et où abondent les produits de la nature. Il fallait beaucoup de journées de navigation pour l'atteindre. Attirés par sa fertilité, les Carthaginois, après l'avoir découverte, en prirent possession et y fondèrent une colonie avec des gens qui ne connaissaient pas la navigation, de façon à ce qu'ils ne puissent pas signaler leur existence dans cette île à aucun autre navigateur. En outre les chefs carthaginois interdirent à tout autre bateau de naviguer vers cette île.

Il n'est pas difficile de reconnaître dans cette description l'île de Madère, que les Portugais ont nommé ainsi à cause de l'exubérance de sa végétation. A plus forte raison, les Carthaginois peuvent-ils avoir pris leurs dispositions pour se garantir également le monopole absolu des îles Canaries, surtout pendant la période (au V^e siècle av. Jésus-Christ) où les Etrusques songeaient sûrement à sortir en Haut-Atlantique pour chercher à élargir ainsi leur sphère commerciale.

Toujours dans le cadre des possibilités concernant le peuplement forcé des îles Canaries, certaines traditions indigènes, que les historiens espagnols ont recueillies, prétendent que des tribus sahariennes se seraient révoltées contre l'autorité du sénat romain et auraient été déportées aux îles Canaries. Les Carthaginois étaient parvenus à si bien verrouiller le détroit de Gibraltar que, pendant plus d'un millénaire, même après la chute de

Carthage, les îles Canaries ne paraissent pas avoir eu beaucoup de contacts avec le monde méditerranéen.

Nos Canariens continuaient cependant à maintenir des relations avec les Numides de la côte africaine et un fameux roi mauritanien de l'époque d'Auguste, Juba II, paraît avoir visité personnellement les îles Fortunées, dont il laissa une description saisissante et fidèle.

Il est donc fort probable qu'entre la période d'hégémonie carthaginoise et l'arrivée des arabes islamiques au Maghreb (environ 1 000 ans) les insulaires des Canaries aient vécu dans un isolement presque total qui a stabilisé définitivement leur stade de civilisation laquelle n'étant plus bouleversée par de nouvelles vagues ethniques, n'a plus connu d'évolution et d'innovation.

L'invasion musulmane du Maghreb doit avoir apporté cependant aux îles Canaries de nouveaux éléments, quoique en proportion minimes, soit de Berbères fugitifs, soit d'Arabes commerçants. Un document islamique du X^e siècle de notre ère vient de le confirmer. D'après ce document, en l'année 999 (334 de l'hégire) un capitaine arabe nommé Ben-Farroukh, qui stationnait sur les côtes portugaises pour la surveillance du littoral, avait été intéressé par les récits des navigateurs lusitains qui revenaient des îles Canaries. Les Arabes connaissaient d'ailleurs déjà très bien l'emplacement géographique de ces îles qu'ils appelaient « Djâzyr-al-Khalydah », ce qui signifie « îles heureuses ».

Ben-Farroukh prit la décision de naviguer jusqu'à l'archipel, accompagné par cent trente hommes. Il débarqua sur la place de Gando, à Gran Canaria (les géographes arabes devaient ensuite donner son nom à ce petit point de débarquement). L'île, à cette époque, était encore couverte de forêts et les explorateurs arabes furent reçus, en arrivant, par d'autres Arabes, leurs compatriotes, qui vivaient en bonne harmonie avec les Canariens et qui provenaient d'expéditions musulmanes

antérieures. Ces arabes conduisirent Ben-Farroukh à Galdar chez le guanartème Guaraniga, où les étrangers furent accueillis dans la résidence royale et reçus tout de suite par le guanartème entouré de ses guayres.

L'aventurier fit semblant d'avoir été envoyé auprès du guanartème par le calife Abd-el-Meluk, afin de solliciter son alliance et son amitié. Guaraniga montra sa satisfaction à l'égard de cette ambassade en faisant orner la demeure de Ben-Farroukh des palmes et des fleurs. Il lui offrit aussi de grands approvisionnements de bestiaux, de fruits et de gofio.

De Gran Canaria, Ben-Farroukh se rendit à Nivaria (Ténérife), puis passa à une autre île qu'il appela « Irmonia » et encore à deux autres, « Aprositon » et « Hero ». Se dirigeant de là vers l'orient, il visita Capraria et Flutania. La relation de ce voyage qui a fourni le principal témoignage sur l'existence des communautés arabes vivant aux îles Canaries avant la conquête, faisait partie d'un manuscrit de l'historien arabe de Cordoue Ibn-el-Kouthiah. Elle fut plus tard reproduite par Don Manuel Osuna Savinon dans son *Compendio de historia de Canaria*, publié à Las Palmas en 1844.

Les emplacements occupés par les sémites à Gran Canaria ont été d'ailleurs parfaitement localisés. Ils vivaient dans la zone méridionale de l'île, qui est sa partie la plus déserte et la plus ingrate, et dans toute la petite presqu'île de la Isleta, à l'extrémité Nord-Est de Gran Canaria. Cela laisse supposer qu'ils arrivèrent alors que l'archipel était déjà habité par une population bien établie, qui vraisemblablement ne permit pas aux nouveaux arrivants de se mêler à elle et de pénétrer dans les régions les plus habitées et hospitalières.

A Hiero (ou Héro), certaines mœurs, ainsi qu'une certaine onomastique, laisse aussi penser sérieusement à une forte immixtion d'éléments arabes. Le nom de « bimbachos » que les chroniqueurs de la conquête nous rapportent comme étant celui des insulaires de Hiero, pourrait être une déformation de « benbaschis », tribu arabe du Maroc et de provenance, paraît-il, sud-arabi-

que. De même, il n'est pas de doute sur la racine arabe du nom qu'ils donnaient à leur prison souterraine : « beni-sahare ». C'est la seule île de l'archipel où la loi du talion était appliquée avec une telle rigueur et une telle fidélité à ses formes originelles du Hadjaz, et où la polygamie s'était maintenue jusqu'à la conquête comme le seul principe de vie conjugale reconnu et accepté par la coutume.

Toujours en ce qui concerne le peuplement de l'archipel, signalons un dernier point, concernant la population de l'île de Gomera. Verneau a tout de suite reconnu que cette île est celle qui contenait le groupe humain le plus compact et le plus homogène de l'archipel et celui qui devait présenter le plus d'analogies avec les Berbères d'Afrique du Nord. Un parallèle entre les anciens habitants de cette île et le groupement berbère homonyme du Rif espagnol, avait déjà été posé par Berthelot. Malheureusement aucune étude sérieuse n'a été faite jusqu'à ce jour sur l'île de Gomera, ni sur les Berbères gomériens du Maroc espagnol, qui d'ailleurs, réduits aujourd'hui à trois tribus seulement dans une région entièrement arabophone, ont été oubliés par presque tous les berbérisants.

L'hypothèse émise par Berthelot a été récemment reprise par le professeur André Basset qui nous avait chargé, en 1952, de faire une première enquête sur l'exacte localisation géographique et de dresser une statistique des éléments vivants, des actuels berbères gomériens. Il est à souhaiter que dans un proche avenir des recherches historiques soient commencées également par les canariologues en vue d'examiner l'éventualité suivant laquelle les gomériens auraient pu passer dans l'archipel canarien et peupler l'île de Gomera. Une fois de plus, il s'agirait d'une population de montagnards, de mœurs et de culture totalement continentales, qui n'auraient jamais pu, même habitant une île, se transformer en navigateurs.

Pourtant cette absence de connaissances maritimes

reste étonnante chez les anciens Canariens, si l'on pense que les îles sont si rapprochées les unes des autres que l'on peut les distinguer à l'œil nu.

Comment peut-on expliquer que pendant des siècles aucun habitant d'une des nombreuses îles n'ait jamais eu l'idée, ne fut-ce que par curiosité, de tenter par tous les moyens de franchir le bras de mer, même à bord d'un simple canot creusé dans le tronc d'un arbre ? Le seul indice acceptable, et qui pourrait servir de base à une étude sur ce sujet, est celui des croyances religieuses et superstitieuses dont la mer était l'objet chez les anciens habitants des îles, de telle sorte que, dans le culte canarien, les cérémonies de la mer tenaient une place de premier plan.

L'eau de l'océan aurait pu exercer sur la psychologie des indigènes une emprise mystique et surnaturelle, qui l'aurait fait considérer comme un élément sacré, inviolable et inaffrontable. Les Guanches de l'île de Ténérife, par exemple, haïssaient l'eau à tel point qu'aucun d'eux ne savait nager. Lors de la sanglante bataille de Acen-tejo, pendant la conquête des Canaries, les guerriers guanches qui, dans la poursuite d'un groupe d'Espagnols ayant réussi à se réfugier sur un écueil, à quelques mètres de la plage, tentèrent de les rejoindre en traversant le petit bras de mer, se noyèrent tous.

Une autre solution à cette énigme serait que les premiers habitants de l'archipel y soient arrivés portés par une terrible tempête qui avait mis leurs vies en danger pendant de nombreux jours et que là, sur l'Océan inconnu et déchaîné, en proie à toutes les angoisses et saisis par la mort, ils auraient fait serment aux divinités tritoniennes que s'ils débarquaient sains et saufs sur une terre quelconque, jamais plus ils n'oseraient violer leurs vagues et toucher le terrible Océan. Sauvés par l'apparition miraculeuse, à l'horizon, des îles Canaries, ils se souvinrent de leur serment. La terreur sacrée de l'Océan, ainsi que l'engagement solennel contracté entre eux et les dieux grâce auquel leur cauchemar prit fin, furent transmis aux générations successives, jusqu'à

devenir un principe inébranlable de la religion insulaire — que les immigrants postérieurs, s'assimilant tout à fait à la civilisation pastorale locale, acceptèrent eux aussi. Ce que l'on peut dire sûrement c'est que pour les insulaires de l'antiquité canarienne, l'archipel des Fortunées — et surtout l'île qu'ils habitaient — était tout leur univers, celui de leurs pères et celui de leurs enfants.

Ce n'est que chez les Guanches de l'île de Ténérife que le souvenir d'une origine méditerranéenne ne s'était jamais éteint. Encore au XVII^e siècle, lorsqu'un étranger demandait aux vieux habitants de cette île s'ils savaient d'où leurs ancêtres étaient venus, ils répondaient invariablement : « Nos pères nous ont dit que Dieu nous a mis sur cette île, qu'ici il nous oubliâ, mais qu'un jour il reviendra à nous sur le soleil qu'il fait naître chaque matin, d'où nous sommes issus. »

Ce rêve mystique devait être bien exploité par les Européens qui se montrèrent à ces pauvres et fiers bergers comme « les hommes envoyés par Dieu » — un dieu qui, aux yeux des malheureux Guanches, parut beaucoup plus, nous l'avons vu, sous l'aspect d'un Mars destructeur que sous celui du soleil lumineux et vivifiant !..

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES CONSULTÉS EN VUE DE LA RECONSTITUTION
DE LA CIVILISATION GUANCHE
ET DE L'ÉVOCATION DES HAUTS FAITS
(première et troisième partie du livre)

- ABEROMBY F. : *The prehistoric pottery of the Canary Island and its makers.* « Journal of R. Anthropological Institut », t. XLVI, Londres 1914.
- ABREU GALINDO JUAN : *Historia de las conquistas de las siete islas de Gran Canarias*, écrite en 1632. Ed. en 1848 à Santa Cruz de Tenerife.
- ARGUELLO PEDRO DE : *Cronica de las islas Canarias en que se refiere como se ganaron de los naturales dellas, enmendada por Hern-Artiz en el año 1526.*
- ARRIBAS CIPRIANO : *A través de Tenerife*, Santa Cruz de Tenerife 1900.
- AVEZAC M. D. : *Isles de l'Afrique*, Paris 1848.
- AVELINA MATA Y E. SERRA RAFOLS : *Los nuevos grabados rupestres de la isla de La Palma.* « Rev. de Hist. », VII, 1940-1941.
- ALVAREZ DELGADO : *Petroglifos de Canarias*, Madrid 1949 ;
— *Micelanea guanche, I, Benahoare*, La Laguna 1942.
- ALVAREZ DELGADO J. : *Sobre la alimentacion indigena de Canarias. El gofio*, Madrid 1946.
- ANTONIO DE VIANA : *Antigüedades de las islas Afortunadas en verso suelto y octava rima*, Séville 1604.
- AZURARA GOMEZ : *Chronica do descobrimento e conquista de Guiné, escrita por mandato de el Rei D. Alfonso (1448).* Paris 1841.
- BASSET HENRI : *Le culte des grottes au Maroc.*
- BENZONI GIROLAMO : *La Historia del Mondo Nuovo*, Venezia 1572.

- BUSTO Y BLANCO : *Topografía medica de las Islas Canarias*, Séville 1864, « Archives de Médecine Navale », avril 1867.
- BALOUT L. : *Préhistoire de l'Afrique du Nord*, Alger 1956.
- BOULE-ARAMBOURG-VALLOIS-VERNEAU : *Les grottes paléolithiques de Beni Seguaal*, « Archives de l'I.P.H. », mém. 13, 1934.
- BALOUT L.-BRIGGS : *Mechta-el-Arbi*, Trav. lab. Bardo III, 1951.
— *Les hommes préhistoriques du Maghreb et du Sahara*, Alger 1954.
- BAILLY : *Lettres sur l'Atlantide de Platon*, Paris 1845.
- BONNET B. : *La expedicion portuguesa a las Canarias en 1341* « Revista de Historia », n° 62, 1943, La Laguna.
- BOURGUIGNAT : *Hist. des monuments mégalithiques de Roknia*.
- BORY DE ST-VINCENT : *Essais sur les Iles Fortunées*. Germinal An XI, Paris.
- BATLLORI J. Y LORENZO : *El ultima Guanarteme*, « Museo Canario », Las Palmas, t. VIII ;
— *La Gran Canaria antes de Andamana*, « El Mundo Canario », Las Palmas, t. VII et VIII, 1900 ;
— *El Cenobio de Valeron* « Museo Canario », t. X, Las Palmas, 1901 ;
— *La cueva pintada*, « Museo Canario », t. IX ;
— *Un descubrimiento notable*, « Museo Canario », t. VIII.
- BARKER WEBB et S. BERTHELOT : *Histoire Naturelle des Iles Canaries*, Paris 1839.
- BARRAS DE ARAGON : *Estudio de los craneos antiguos de Canarias existente en el Museo Antropologicos Nacional*, Madrid ;
— *Medidas e indices de los craneos de guanches*, Madrid 1921 ;
— *Craneo de raza guanche*, Madrid 1915.
— *Notas de una breve excursion a las Islas Canarias*, Madrid 1926.
- BAUMGARTEL E. : *Kunstgewerbe auf Kanarischen Inseln*, Berlin 1929.
- BENITEZ A.T. : *Historia de las Islas Canarias*, Santa Cruz de Tenerife.
- BENITEZ INGLOT : *Instituciones primitivas del derecho en la Gran Canarias*, Las Palmas 1927.
- BERSSERTNY A. : *L'Atlantide*, Ed. Payot, Paris 1935.
- BERTHELOT S. : *Ethnographie et annales de la conquête des Iles Canaries*, Paris 1842 ;

- *Antiquités Canariennes*, Paris 1879 ;
- *Mémoire sur les guanches*, « Mém. Soc. d'Ethn. », t. II, Paris 1841-1845 ;
- *Notices sur des caractères hiéroglyphiques gravés sur des roches volcaniques aux îles Canaries*, « Bull. de la Soc. de Géog. », t. IX, Paris 1875 ;
- *Nouvelle découverte d'inscriptions lapidaires à l'île de Fer*, « Bull. de la Soc. de Géog. », t. XII, Paris 1876.
- BÉTHENCOURT J. : *Le Canarien, livre de la conquête et conversion des îles Canaries (1402-1422)*, par G. Gravier, Rouen 1874.
- BÉTHENCOURT ALFONSO : *Conchas prehistoricas de Tenerife*, Madrid ;
- *Notas para los estudios prehistoricos de las Islas de Gomera y Hierro. El silbo articulado en la Gomera*, « Revista de Canarias », La Laguna 1881 ;
- *Dos palabras en relacion al estudio de los aborígenes de Canarias*, « Revista de Canarias », La Laguna 1880 ;
- *El sistema religioso de los antiguos gomeros*, « Revista de Canarias », La Laguna 1881.
- BOCCACCIO GIOVANNI : *De insulis reliquis ultra Hispaniam in Oceano noviter repertis*, « Biblioteca Laurenziana Firenze ».
- BERTHOLON : *Essai sur la religion des libyens*, « Revue tunisienne », 1909.
- BENITEZ HERNANDEZ P. : *Eran monoteistas los antiguos Canarios*, « IV Cong. N. de Arquel. », Cartagena 1951.
- BONNET B. : *Estudios Etnográficos. Los primitivos habitantes de Canarias*, « Rev. de Hist. », t. IV, La Laguna 1930 ;
- *De Antropología : estudio de los craneos antiguos de Canarias*, « Rev. de Hist. », t. V, La Laguna 1933 ;
- *El mito de los nueve Menceyes*, « Rev. de Hist. », t. VII, La Laguna 1938.
- BONNET B. Y SERRA RAFOLS : *Conquista de la Isla de Gran Canaria*, « Fuente Rerum Canariarum », La Laguna, 1933.
- BONTIER P. et LEVERRIER F. : *Histoire de la première découverte et conquête des Canaries, faite des l'an 1402 par Messire Jean de Bethencourt, Chambellan du Roy Charles VI*, Paris 1630 ; Rouen 1874.
- BOSCH MILLARES J. : *Los wormianos de los guanches*, « Museo Canario », Madrid 1933.
- BERLIOUX E.F. : *Les Atlantes*, Ed. Leroux, Paris 1883.

- BUTE F. : *On the ancient language of the nature of Tenerife*, London.
- BASCH MARTIN A. : *Prehistoria del Norte de Africa y del Sahara Espanol*, Madrid 1951 ;
 — *Contribution à l'étude du peuplement des îles Atlantides*, « Soc. de Biogéographie », Mémoire VII, Ed. P. Lechevalier, 12, rue de Tournon, Paris-6^e (1957).
- CADDEO RINALDO : *Le navigazioni atlantiche di Alvise da Mosto Usodimare e Niccoloso da Recco*, « I.E.I. », Milano 1956.
- CANALE MICHELE G. : *Della scoperta delle Canarie per opera dei genovesi*, Genova 1881.
- CHIL Y NARANJO : *Estudios de las Islas Canarias*, Las Palmas 1876.
- CADAMOSTO A. DE : *Delle sette isole Canarie e delli loro costumi*, Venezia 1553.
- CALDERON Y ARANA S. : *Los primitivos habitantes de las Islas Canarias*, Madrid 1884.
- COUTEAUD : *Chez les Atlantes*, Paris 1928.
- CORDEIRO P. A. : *Historia insulana das ilhas a Portugal sugeitas*, Lisbonne, 1886.
- CHIL Y NARANJO G. : *Estudios antropologicos en Tenerife*, « Museo Canario », t. II, Las Palmas 1880 ;
 — *La ceramica entre los guanches*, « Museo Canario », Las Palmas 1880.
 — *Origine des premiers Canariens*, Paris 1875.
 — *Importancia de las exploraciones*, « Museo Canario », Las Palmas 1882.
- CHIL (Dr.) : *Ceramica isleña. Dos nuevos hallazgos*, « Museo Canario », Las Palmas 1889.
- CHIL Y NARANJO : *El dolmen de Tirajana*, « Museo Canario », t. X, 1901 ;
 — *Expedición a Guayadeque*, « Museo Canario », t. I, 1880.
- CALDERON S. : *Reseña de las rocas de la Isla volcanica de Gran Canaria*, « An. Soc. Esp. Hist. Nat. », 1875 ;
 — *Edad geologica de las Islas Atlanticas y su relacion con los continentes*, « Bul. Soc. Geogr. de Madrid », t. XVI, 1888.
- CUSCOY LUIS DIEGO : *Notas arqueologicas. Algunos exemplares de ceramicas decoradas*, « Bul. Educ. », Santa Cruz de Tenerife, 1949 ;
 — *Estudio acerca de las tabonas de los guanches*, « Cuadernos de Hist. Primitiva del H. », Madrid 1947 ;

- *De arqueologia canaria*, « Rev. de Hist. », n° 22, La Laguna 1950 ;
- *Nota acerca de la industria litica guanche*, « Rev. de Hist. », n° 86-87, La Laguna 1949 ;
- *La ceramica de Tenerife como elemento definidor de la vida guanche*, Barcelona 1950 ;
- *El determinismo geografico en la habitacion del aborigen de las Islas Canarias*, « Atti 1° Congr. Inter. Preis. e Protostoria », Firenze 1950 ;
- *Paleontologia de las Islas Canarias*, Madrid 1954 ;
- *Nuevas consideraciones en torno a los petroglifos del « Caboco de Belmaco »*, La Laguna 1955.
- CISNEROS DIEGO JIMENEZ DE : *Contribucion al estudio de las antiguedades guanches*, « Ibérica », Madrid 1923.
- DARIAS y PADRON : *Breves nociones sobre la historia general de las islas Canarias*, La Laguna 1934 ;
- *El arbol santo de la isla de Hierro*, « Rev. de Hist. », La Laguna 1925.
- D'AMATO G. : *Processo all'Atlantide di Platone*.
- D'ALBERTIS E.A. : *Crociera del Corsaro alle Isole Madera e Canarie*, Torino 1912.
- EMBIID P.F. : *Los descubrimientos en el Atlantico y la rivalidad castellano-portuguesa hasta el tratado de Tordesillas*, « Escuela de estudios Hispano-americanos », Séville 1948.
- ESPINOSA A. DE : *The guanches of Tenerife*, Londres 1907.
- ESPINOSA FR. ALONSO : *Del origen y milagro de N. S. de Candelaria que aparecio en la isla de Tenerife*, Séville 1594.
- FAIDHERBE (GÉNÉRAL) : *Ethnologie de l'archipel Canarien*, « Rev. d'Anthr. », t. III, Paris 1874 ;
- *Collection complète des inscriptions numidiques*, Paris 1870 ;
- *Geroglificos de la isla de Hierro*, « Bul. Soc. de Géogr. », Madrid 1876.
- FERNANDEZ NAVARRO L. : *Observaciones geologicas en la isla de Gomera*, Madrid 1918.
- FISCHER E. : *Sud die alten Kanarien ausgestorben ?* Berlin 1930 ;
- *Estudios antropologicos sobre Tenerife*, Barcelone 1930.
- FRITSCH K. : *Reisebider von der Kanarischen Insels*, Gotha 1867.
- FRONT DE FONTPERTUIS A. : *L'archipel des Canaries et ses populations primitives*, « Revue de géogr. », t. x.
- GLAS G. : *History of the discovery and conquest of the Canary Islands*, Londres 1767.

- GOMARA FR. LOPEZ DE : *Hispania Victrix ; primera parte de la historia general de las Indias*, Zaragoza 1552.
- GOMEZ ESCUDERO : *Historia de la conquista de la Gran Canaria*, « Museo Canario », t. X, 1900 et « Galdar », 1936.
- GIUFFRIDA-RUGGIERI : *La successione et la provenienza delle razze europee preneolitiche e i pretesi Cro-Magnon delle Canarie*, « Rivista italiana di Paleontologia », Parma 1916.
- GARCIA A. Y BELLIDO : *Fenicios y Carthagineses en Occidente*, « Cons. Sup. Inv. Scien. », Madrid 1942 ;
— *Las navegaciones tartessias a lo largo de las costas africanas*, « Rev. Africa », 18-19-20, Madrid 1943.
- GAUTHIER E.F. : *Gravures rupestres sud-oranaises et sahariennes*, « L'Anthropologie », t. XV, 1903.
- HARDISSON E. : *Un capitolo inedito de la Descrizione de l'Isola Canarie de Leonardo Torriani*, « Rev. de Hist. », La Laguna 1947.
- HODGKIN T. : *On the ancient inhabitants of the Canary Islands*, Edinburgh 1845.
- HOOTON E.A. : *The ancient inhabitants of the Canary Islands*, Cambridge 1925.
- JAIME DE SOTOMAYOR : *Libro de la Conquista de la Isla de Gran Canaria y de las demas islas della Canaria*, 1639.
- JOAQUIN MATEU : *Grabados rupestres de los alrededores de Smara*, « Ampurias », Barcelone 1947.
- JULIO MARTINEZ SANTA-OLALLA : *Los nuevos grabados rupestres de Canarias y las relaciones atlanticas*, « Museo Canario », 1947 ;
— *El Sahara espanol anteislamico*, Madrid 1944.
- JOSE PEREZ DE BARRADAS : *Estado actual de las investigaciones prehistoricas sobre Canarias*, Las Palmas 1939.
- JUAN DEL RIO AYALA et DORESTE GARCIA : *Contribucion al estudio de la arqueologia prehistorica canaria*, « Museo Canario », 1935.
- MANRIQUE ANTONIO : *Estudio sobre el lenguaje de los primitivos canarios*, La Laguna 1881.
— *La isla de Tenerife en los noventa primeros anos de su conquista*, Las Palmas 1905 ;
— *El gobierno dinastico entre los guanches*, Las Palmas 1905.
— *Guanches y griegos. Los juegos nacionales*, Las Palmas 1905 ;
— *Una piedra misteriosa*, Las Palmas 1904.
- MARCY GEORGE : *A propos du vase de l'oued Mellah*, « Bull.

- Soc. Préh. du Maroc », Rabat, 1933 ;
- *Une province lointaine du monde berbère : les îles Canaries*, « Bull. de l'Enseignement public », Maroc 1932 ;
- *Introduction à un déchiffrement méthodique des inscriptions tifinagh du Sahara central*, « Hesperis », Paris 1937 ;
- *El apostrofe dirigido por Iballa en lengua guanche a Hernan Pedraza*, « Museo Canario », Madrid 1934.
- MARIN CUBAS TOMAS : *Historia de las siete islas Canarias*, « Museo Canario », t. XI, Las Palmas 1901.
- MENDES CORREA : *Une problema paleografico*, « Rev. de la Fac. de Letras de Porto », n° 1-2, Porto 1920.
- MANTEGAZZA : *Rio de la Plata e Tenerife*, Milano 1877.
- NAVARRO TORRENS : *Embalsamamientos de cadaveres. Momias canarias*, « Museo Canario », t. IV, Las Palmas 1882.
- NUNEZ DE LA PENA : *Conquista y antigüedades de las islas de la Gran Canarias*, Madrid 1676 - Santa Cruz 1847.
- OSUNA y VAN DES HEEDÉ : *La inscription de Añaga*, Santa Cruz 1889.
- PADRON A. : *Relacion de unos letreros antiguos encontrados en la isla de Hierro*, Las Palmas 1874.
- PERAZA DE AYALA : *El derecho en la prehistoria de las islas Canarias*, « Rev. de Hist. », t. IV, La Laguna 1930.
- PEDRO HERNANDEZ : *Vindicacion de nuestras pintaderas* « Museo Canario », t. VIII, Las Palmas.
- *Inscripciones y grabados rupestres del Barranco de Balos*, « Museo Canario », 1945.
- PADILLA S. B. : *Ensayo de sintesis geologicas del Archipiélago Canario*, « Museo Canario », Las Palmas 1945.
- PITARD J. et L. PROUST : *Les Îles Canaries, flore de l'Archipel*, Paris 1909.
- PORLIER A. : *Disertacion historica sobre quienes fueron los primeros pobladores de las islas Afortunadas, 1753* ;
- *Disertacion historica sobre la epoca del primer descubrimiento, expedicion y conquista de las Islas Canerias, 1781*, « Bibliot. Acad. Hist. de Madrid ».
- PLINIO : *Nat. Historiæ*, VI, 201.
- PARETO BARTOLOMEO : *Carte cosmografiche genovesi accolite dal pontefice Nicolo V, 1455* ;
- *Portolano Mediceo di un genovese del 1351* « Bibl. Laurenziana Firenze ».
- ROISEL : *Etudes antehistoriques : les Atlantes*, Paris 1874.

- RICARD R. : *A propos du langage sifflé des Canaries*, « Hesperis », t. XV, Paris 1932.
- SERRA RAFOLS ELIAS : *Los arabos y las Canarias prehispanicas*, « Rev. de Hist. », XV, La Laguna 1949.
- REYGASSE M. : *Observations sur les techniques paléolithiques Nord-Africaines*, Constantine 1921.
- RAYMOND VAUFREY : *Préhistoire de l'Afrique*, t. I, Le Maghreb, 1955.
- SEGRE M. : *Le cognizioni di Giuba Mauritano sulle Isole Fortunate*, « Riv. Georg. Italiana », XXXIV, 1927.
- SUARES U. : *Un manuscrito portugues do sec. XVI e o problema guanche*, « Rev. de facultade de letras », Porto 1920.
- SIMOES DE PAULA E. : *Marrocos e suas relações com a Iberta na antiguidade*, « Livraria Martins Editoria », Sao Paulo de Brezil 1946.
- SEBASTIAN JIMENEZ SANCHEZ : *Datos sobre los molinos a manos*, « Rev. de Hist. », La Laguna 1952 ;
- *La prehistoria de Gran Canarias*, La Laguna 1945 ;
 - *La necropolis de Arteara*, « Rev. de Hist. », La Laguna 1942 ;
 - *Silo colectivo en Agadir de Valeron*, « Rev. de Hist. », La Laguna 1944 ;
 - *Memoria de las excavaciones arqueol. en la isla de Gran Canaria, en 1942-43-44*, Madrid 1946 ;
 - *Memoria de las excavaciones arqueol. en las islas de Gran Canaria, Lanzarote y Fuerteventura en 1945-46-47-48-49-51*, Las Palmas 1952 ;
 - *Nuevas aportaciones al conocimiento de las grafías y esculturas del Barranco de Balos*, Las Palmas 1952 ;
 - *Idolos de los canarios prehispanicos*, Madrid 1947 ;
 - *El yacimiento de la montaneta de Moya*, « Rev. de Hist. », La Laguna 1950 ;
 - *El yacimiento arqueológico de Fuente del Sao, en el Barranco de Guanartee*, Las Palmas 1945 ;
 - *Breve reseña historica del Archipiélago canario desde los aborígenes hasta nuestros días*, Las Palmas 1944 ;
 - *La prehistoria de Gran Canaria*, Madrid 1947 ;
 - *Ceramica neolitica de las islas de Fuerteventura y Lanzarote*, Las Palmas 1946 ;
 - *Excavaciones arqueológicas en Gran Canaria*, La Laguna 1950 ;
 - *El trigo, uno de los alimentos de los grancanarios prehispanicos*, La Laguna 1952 ;

- *Yacimientos Arqueológicos Grancañarios descubiertos en 1951*, Las Palmas 1952 ;
 - *Nuevas estaciones arqueológicas en Gran Canaria y Fuerteventura*. Las Palmas 1953 ;
 - *Monumentos funerarios de los canarios prehispanicos*, Zaragoza 1955 ;
 - *Algunas manifestaciones del culto astral entre los grancañarios prehispanicos*, Zaragoza 1956.
- TORRES CAMPO** : *Caracteres de la conquista y colonización de las Islas Canarias*. Madrid 1901.
- TORRIANI LEONARDO** : *Descrittione et historia del Regno del Isole Canarie già dette Fortunatae con el parere delle loro fortificatione*, Ms. 1594 « *Bibliot. Universidad de Coimbra* ».
- THEOB. FISCHER** : *Fortunatae Insulae*, « *Pauly's R. Enciclop.* », VII, 42.
- VIERA Y CLAVIJO** : *Historia de las Islas Canarias*, Santa-Cruz de Las Palmas 1932 - Tenerife 1881.
- VASSEL M.** : *Bélier de Baal Ammon*, « *Rev. Archéol.* », 1921.
- VERNEAU R.** : *La race de Cro-Magnon*, « *Rev. d'Anthrop.* », Paris 1878 ;
- *De la pluralité des races ancienes de l'Archipel Canarien*, Paris 1878 ;
 - *Pintaderas de las islas Canarias*, Madrid 1883 ;
 - *Las pintaderas de Gran Canaria*, Paris 1884 ;
 - *L'Atlantide et les Atlantes*, « *Rev. Scientifique* », t. XII. Paris 1888 ;
 - *Habitations, sépultures et lieux sacrés des anciens canariens*, « *Rev. d'ethn.* », t. VIII, Paris 1889 ;
 - *Cinq années de séjour aux îles Canaries*, Paris 1891 ;
 - *Le langage sans paroles*, « *L'Anthr.* », t. XXXIII, Paris 1923.
- WOLFEL D.J.** : *Los problemas capitales de Africa Blanca*, « *Museo Canario* », 1944-45. Las Palmas ;
- *Leonardo Torriani*, Leipzig 1940 ;
 - *Los indoeuropeos canarios problema central de la Antropología*. Santa Cruz de Tenerife 1932 ;
 - *Quiénes fueron los primeros conquistadores y obispos de Canarias*, (*Documentos desconocidos acerca de la historia primitiva de Canarias*), « *Investigación y Progreso* », Año V, p. 130-136, Madrid 1931 ;
 - *Un episodio desconocido de la conquista de la Isla de la Palma*, (*Nueva Contribución documental a la His-*

- toria de Canarias), « Investigación y Progreso », Año V, p. 101-103, Madrid 1931 ;
- *La Curia Romana y la Corona de España en la defensa de los aborígenes canarios*, « Antropos », t. XXV, p. 1011-1083, Wien 1930 ;
- *Un jefe de tribu de Gomera y sus relaciones con la Curia Romana*, « Investigación y Progreso », t. IV, p. 103-105, Madrid 1930 ;
- *Les religions préindoeuropéennes*, Vienne 1950 ;
- *Bericht über eine Studienreise in die Archive Roms und Spaniens zur Anfhellung der Vor und Frungeschichte der Kanarischen Inseln*, « Anthopos », t. XXV, p. 711-724, Wien 1930 ;
- *Informe sobre un viaje de estudios a los archivos de Roma y España para ilustrar la historia primitiva de las Islas Canarias*, « Rivista de Historia », t. V, p. 25-29, 101-106, La Laguna 1932 ;
- *Vasos Guanchinescos (de la Isla de La Palma)*, « El Amigo del País », t. II, p. 80-81, Santa Cruz de Tenerife 1867.

ZUAZNAVAR Y FRANCIA J.M. DE : *Compendio de la Historia de Canarias*, Madrid 1816.

TABLE DES MATIERES

	PAGES
AVANT-PROPOS	7
TRADUCTION FRANÇAISE DES MOTS CANARIENS	10
PREMIÈRE PARTIE : <i>L'Épopée Guanche</i>	11
CHAPITRE I : La Conquête normande	11
II : Une Ambassade en Grande Canarie.	37
III : Des Héros magnanimes	61
IV : A leur tour La Palma et Ténérife.	89
DEUXIÈME PARTIE : <i>Voyage à travers l'Archipel</i> ..	115
CHAPITRE I : L'île du Printemps éternel	117
II : La Virgen de la Candelaria	130
III : La Palma verdoyante	147
IV : Goméra et Hierro. Sifflet parleur et Arbre-Fontaine	153
V : Grottes et Troglodytes de « Gran Canaria »	160
VI : Fuerteventura l'Africaine	184
VII : Lanzarote, au Cent volcans	187

TROISIÈME PARTIE ; <i>D'où viennent les Guanches ?</i>	211
CHAPITRE I : L'Homme de Cro-Magnon aux Canaries ?	213
II : Le Peuplement néolithique	220
III : Céramiques et Poteries canariennes ?	235
IV : Parentes Chaldéennes et Libyques.	244
V : Carthage et les Canaries	253

ACHEVE D'IMPRIMER LE
2 AVRIL 1958 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
GUYOT - BLONDIN POUR
RENE JULLIARD, EDITEUR
A PARIS

Dépôt légal : 2^e trimestre 1958
N^o d'éditeur : 1659

Collection "SCIENCES ET VOYAGES"

ATTILIO GAUDIO

ÉPIQUES ET DOUCES CANARIES

Fuerteventura... Teneriffe... La Palma... qui n'a rêvé en lisant ces noms prestigieux? Ils ne sont pourtant que les étiquettes imprécises d'une épopée plus flamboyante encore. Au cours de ce récit, imprévu comme un livre d'images, le chevalier de Béthencourt, la fille du roi Guadara, le général espagnol Pedro de Vera et le héros canarien Bencomo, vivent et luttent sous nos yeux, dans le décor enchanteur de l'île aux cents volcans, Lanzarote, où survit encore le souvenir des Normands.

Avec un triple talent d'historien, de poète et d'ethnologue, Attilio Gaudio nous restitue le visage parfait de ces îles Canaries justement célèbres.

